



HAL
open science

“ Mon printemps d’avant et de toujours ” : temporalité
et chronologie dans un choix d’œuvres de Jacqueline de
Romilly

Adrien Latapie

► To cite this version:

Adrien Latapie. “ Mon printemps d’avant et de toujours ” : temporalité et chronologie dans un choix d’œuvres de Jacqueline de Romilly. Littératures. 2012. dumas-00747374

HAL Id: dumas-00747374

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00747374v1>

Submitted on 31 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**Université de Pau et des Pays de l'Adour
UFR Lettres, Langues et Sciences Humaines**

Master 2 Lettres et Civilisation
Parcours Poétiques et Histoire Littéraire



— Année 2011-2012 —

Adrien LATAPIE

« *Mon printemps d'avant et de toujours* »

**TEMPORALITÉ ET CHRONOLOGIE
DANS UN CHOIX D'ŒUVRES DE
JACQUELINE DE ROMILLY**



Sous la direction de Jean-Yves CASANOVA
et de Marie-Françoise MAREIN

À Yvette

Au seuil de ce mémoire, je tiens à exprimer ma gratitude à tous ceux qui, par leurs remarques ou leurs encouragements, m'ont permis de mener ma tâche à son terme.

Tout d'abord, je remercie vivement Monsieur Jean-Yves CASANOVA d'avoir accepté d'assurer la direction de mes travaux de Master 2. Sa double compétence, en littérature française et en occitan, permet d'établir, entre cette année universitaire et mes chères racines bigourdanes, un lien invisible qui est loin de me déplaire.

Les premiers pas sont essentiels, en recherche comme ailleurs. Je n'oublie pas que c'est Madame Véronique DUCHÉ-GAVET qui a grandement facilité les miens, l'an passé, sur les traces de François de Belleforest. Loin du beau ciel de Pau, elle m'a adressé maints témoignages de son intérêt. Ma plus vive reconnaissance lui soit ici exprimée.

J'adresse des remerciements tout particuliers à Madame Marie-Françoise MAREIN qui a accompagné, au plus près, chaque étape de la réalisation de ce travail de recherche. Sa présence discrète et souriante, son indulgence et sa disponibilité constante m'ont été des soutiens précieux. Puissent ces quelques mots lui signifier toute ma gratitude.

Enfin, je ne puis m'empêcher d'avoir une pensée pour ceux dont le nom ne figurera pas ici, car tout ne s'écrit pas. À ces gens de mon cœur, dont les conseils, le sourire, en un mot la présence, ne cessent de m'accompagner, je voudrais dire *merci*.

Introduction

Ἄπανθ' ὁ μακρὸς κἀναρίθμητος χρόνος
φύει τ' ἄδηλα καὶ φανέντα κρύπτεται·
κοῦκ ἔστ' ἄελπτον οὐδέεν [...]¹

(Sophocle, *Ajax*, 646-648)

Le 18 décembre 2010, les yeux de Jacqueline de Romilly se fermaient pour jamais. La deuxième femme reçue à l'Académie Française n'avait donc d'immortelle que le titre...

Née quand un monde vivait ses dernières heures, en 1913, Jacqueline David fut de tous les bouleversements que connut le XX^e siècle. Souvent spectatrice, parfois victime, plus rarement actrice. Son père mourut lors des premiers combats, en 1914. De ce brillant intellectuel, elle fut la digne héritière : première lauréate du Concours général en 1930, agrégée de lettres, elle fut suspendue pendant la guerre, peu après son mariage avec Michel Worms de Romilly, en raison de ses origines juives. Elle enseigna à Lille, puis à la Sorbonne, avant de devenir la première femme professeur au Collège de France. Enfin, hommage éclatant à un parcours peu commun, elle entra à l'Académie Française, peu d'années après Marguerite Yourcenar. De cette longue vie, nous n'évoquons ici que de larges contours, parmi les plus remarquables ; notre étude nous conduira à aborder divers points de détail qui viendront compléter la biographie esquissée ici².

Longtemps, la littérature fut pour Jacqueline de Romilly un objet d'étude. Elle fut la grande spécialiste contemporaine de Thucydide, historien grec à qui elle consacra une thèse. Au fil des ans, de nombreux ouvrages parurent, traitant de son auteur de prédilection, mais aussi d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, ou encore d'Homère. Dès les années 1960, la nécessité de prendre la plume pour d'autres travaux s'imposa à elle : l'enseignement des humanités menaçait ruine, à la suite d'attaques répétées. Forte de son expérience, de ses convictions et de la passion qui l'anima toujours, elle livra bataille,

¹ « Oui, le temps, dans son cours immense, révèle ce qui était caché, et dérobe ce qui paraissait au jour ; rien ne lui est impossible. » (traduction française de M. Artaud).

² Le lecteur curieux pourra se reporter avec profit à la réponse d'Alain Peyrefitte au discours de Jacqueline de Romilly, lors de la réception de cette dernière à l'Académie Française. De larges extraits de cette réponse sont présentés en annexe.

défendant avec une rare ténacité les valeurs et les principes auxquels elle croyait et dont elle avait pu mesurer l'importance. D'essais en discours, elle mit sa voix et sa plume au service de la défense des lettres, allant même jusqu'à fonder une association qui œuvre encore aujourd'hui, Sauvegarde des Enseignements Littéraires. Son carnet d'adresses, son verbe brillant et sa voix si particulière réussirent, sinon à arrêter tout à fait, du moins à retarder cette chronique d'une mort annoncée, ce sacrifice vain sur l'autel de la rentabilité immédiate. Elle-même évoquera à plusieurs reprises l'urgence et l'âpreté de ce combat, son caractère parfois désespéré, dans un univers matérialiste où ce qui ne participe pas d'une logique comptable est voué à disparaître.

On mesure l'investissement que put demander une telle lutte, en termes de temps et d'énergie. À l'atmosphère studieuse et feutrée des bibliothèques familiales, se substituait le tumulte de la vie publique. D'objet d'étude solitaire et silencieux, la littérature devenait à la fois enjeu et outil de combat. C'est peut-être ce constat, en même temps qu'un certain besoin d'apaisement, qui poussa Jacqueline de Romilly à se tourner vers une écriture différente, entrelacs subtil de douceur et de retour sur soi.

Nous ne nous perdrons pas en conjectures sur les raisons profondes qui ont conduit Jacqueline de Romilly à faire œuvre d'écrivain. Il ne nous appartient pas de nous livrer à une analyse psychologique. Ces raisons lui sont personnelles ; la modestie et la réserve qui lui étaient naturelles ne l'ont jamais poussée à les exposer. Ce sont sans doute ces mêmes traits de caractère qui guidèrent son propos, lorsqu'elle déclara, au cours d'un entretien avec Pascale Lismonde, au sujet de son travail d'auteur : « Ce n'est pas là faire œuvre d'écrivain ».

Comme son titre et la première partie de son introduction l'indiquent, notre travail a pour objet principal l'œuvre de Jacqueline de Romilly. Or, il nous faut d'ores et déjà nous opposer à l'auteur qui nous occupe : en effet, nous considérerons que l'écriture des ouvrages qui constituent notre corpus est bien œuvre d'écrivain.

Ce postulat de départ soulève bien des questions délicates, en particulier celle que Jean-Paul Sartre a rendue célèbre : *Qu'est-ce que la littérature ?*

Une définition possible consiste à considérer qu'est littérature tout texte qui constitue un moyen de communication entre un auteur et un lecteur. Faut-il donc

considérer que les travaux universitaires de Jacqueline de Romilly participent de cet ensemble que l'on nomme littérature ? Cela semble poser problème. Pourtant, ils constituent bien un lien entre elle et son lecteur, mais n'ont d'autre visée que d'éclairer la lecture d'autres textes.

La littérature dépend donc de la visée d'un texte, des intentions de son auteur. Ainsi, Alain Rey la définit comme : « Les œuvres écrites, dans la mesure où elles portent la marque de préoccupations esthétiques reconnues pour telles dans le milieu social où elles circulent. »³ Cette définition est partielle et, de ce fait, incomplète. Nous nous en satisferons, dans la mesure où elle est suffisante pour conférer à l'œuvre de Jacqueline de Romilly, empreinte de recherche et de subtilité, le statut d'objet littéraire. En outre, d'après cette définition, le point de vue du lecteur semble légitime pour établir qu'un ouvrage est œuvre littéraire, dès lors qu'y apparaît une certaine visée esthétique. C'est donc fort de ce constat et de notre expérience de lecteur que nous étudierons les œuvres personnelles de Jacqueline de Romilly comme autant de manifestations de son travail d'écrivain.

Notre titre évoque un choix. De fait, six ouvrages nous occupent : *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, *Le Trésor des savoirs oubliés*, *Les roses de la solitude*, *Le sourire innombrable*, *Les révélations de la mémoire* et *Jeanne*. Comment ce choix s'est-il opéré ? Comme nous l'avons abordé, on peut distinguer trois périodes dans la vie littéraire de Jacqueline de Romilly : la période universitaire, autour des auteurs grecs, la période engagée, pour la défense des humanités, et, enfin, la période personnelle. Cette dernière est, à bien des égards, celle où la dimension esthétique se manifeste avec le plus de force. D'un point de vue chronologique, elle est la plus récente, puisque c'est à la fin de sa vie que Jacqueline de Romilly s'est véritablement consacrée à cette entreprise d'écrivain ; on peut légitimement supposer que l'expérience, la fréquentation permanente des grands textes et la sagesse qu'apportent les années font de cette partie de son œuvre — fût-ce par un simple processus d'imprégnation — la plus aboutie.

Une fois cette première étape de choix effectuée, restait une dizaine d'ouvrages, que l'on peut classer en deux catégories distinctes, selon leur mode d'énonciation. Les

³ REY, Alain (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Article « Littérature », Tome 3, p. 105.

uns sont écrits à la troisième personne, et se situent explicitement dans le domaine de la fiction — ou, à tout le moins, sont présentés comme tels. Dans les autres, c'est la première personne qui prédomine. Ce *je*, dont la nature pourra nous fournir matière à interrogations, donne à cet ensemble de six ouvrages une cohésion qu'il ne nous a pas semblé devoir rompre.

De mémoires en souvenirs, de pensées en rêveries, Jacqueline de Romilly nous entraîne dans un univers délicieusement suranné, où s'épanouissent l'amour du beau langage et le goût des valeurs intemporelles. *Le Trésor des savoirs oubliés* et *Les révélations de la mémoire* proposent de fines réflexions sur les ressources et les mystères de l'esprit humain, en insistant sur l'importance des apprentissages et de l'entraînement, tout au long de la vie. *Les roses de la solitude* et *Le sourire innombrable* sont des recueils d'impressions, de méditations, d'images, fruits d'une longue vie où les peines et les rires se mêlent. *Sur les chemins de Sainte-Victoire* retrace quelques promenades provençales, sur les flancs de la montagne chère à Cézanne ; ces déambulations, physiques et ancrées dans le réel, sont l'occasion d'errances plus intellectuelles, voire spirituelles. Enfin, *Jeanne* est un livre posthume, écrit pourtant dans les années 1970 et déposé dans un coffre chez Bernard de Fallois, l'éditeur de toujours ; hommage d'une fille à sa mère qui vient de disparaître, il permet de deviner, en creux, l'image de celle qui resta toujours, même dans son grand âge, la fille de Jeanne Malvoisin.

Ainsi, outre le *je* que nous avons mentionné, un thème nous a semblé unir ces six ouvrages : celui d'un cheminement, entre linéarité et retours imprévus, entre effacement et permanence. Le temps paraît être la clef de voûte de cette œuvre, car il est l'élément qui structure l'ensemble, en donnant à tous les autres la place qui est la leur : sans lui, point d'organisation, point de logique.

Quid est enim tempus ? Quis hoc facile breuiterque explicauerit ? [...] Quid est ergo tempus ? Si nemo ex me quaerat, scio ; si quaerenti explicare uelim, nescio.⁴

Saint Augustin souligne, non sans humour, le problème de définition que nous pose le temps. Ce dernier est un concept, une notion abstraite, dont les effets sont

⁴ Saint Augustin, *Confessions*, Livre XI, XIV, 17, 5-12.

« Qu'est-ce que le temps ? Qui pourrait l'expliquer facilement et brièvement ? [...] Qu'est-ce donc que le temps ? Quand personne ne me le demande, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je ne le sais plus. »

pourtant visibles et concrets. Il n'est possible de le définir que par analogie, comme un mouvement continu, insaisissable et toujours recommencé. Il permet de placer des éléments les uns par rapport aux autres, selon leur ordre d'arrivée dans ce mouvement. Les Grecs le symbolisaient comme une ligne continue, dont on ne peut percevoir le début ni la fin : ils l'appelaient *Χρόνος* (Chronos). Le présent est un point sans cesse mouvant sur cette ligne, autour duquel s'organisent le passé (tout ce qui se situe avant ce point) et le futur (ce qui vient ensuite). Les trois périodes qui composent le temps sont ainsi représentées. On peut considérer que les événements, selon leur nature, surviennent de manière linéaire, toujours nouvelle, ou bien de manière davantage cyclique, suivant un procédé de répétition régulière.

Par définition, le temps n'est pas limité. Or, les hommes savent que leur est dévolue une portion de ce temps, un segment bref qui commence au jour de la naissance et s'achève au jour de la mort. Cette idée de finitude guide leurs actes, leur raisonnement, en un mot toute leur existence. Ils intègrent le passé, aussi bien celui qui dépend de leur propre vécu que celui qui appartient à tous, en nourrissent le présent et préparent l'avenir. Pour cela, la notion de chronologie, d'organisation des événements les uns par rapport aux autres, est primordiale. Pour autant, ne peut-on envisager un moyen de dépasser cette notion ?

« Mon printemps d'avant et de toujours ». En quelques mots, notre auteur affaiblit la force de mouvement du temps. Elle introduit l'idée d'une permanence possible, d'une continuité au-delà de la chronologie. Nous pourrions nous demander, au cours de notre travail, dans quelle mesure le temps structure, jusque dans son dépassement, l'œuvre de Jacqueline de Romilly.

Partie I

-

LE PASSÉ OU LA CONSTRUCTION

I. Le vécu restitué

Tout homme éprouve le besoin de se situer dans le temps, cette ligne continue que rien ne vient briser. Notre existence se construit à l'aide de repères qui nous sont antérieurs ; elle trouve sa place parmi eux, s'appuie sur certains, s'éloigne d'autres.

Ainsi que nous l'avons évoqué, tout commence, pour chaque individu, au jour de sa naissance. Pour autant, chacun sait que notre présence en ce monde est due à la conjonction d'éléments divers, sur lesquels nous n'avons aucune prise et que nous ne pouvons connaître qu'indirectement, grâce à des témoignages, des objets, traces d'une époque où nous n'étions pas encore. La conscience que le monde était monde avant nous se fait jour peu à peu, au cours de la vie. Et, parfois, une lettre, une photographie, une anecdote, viennent lever un coin de ce voile qui recouvre les années que nous n'avons pas vécues. Ainsi, Jacqueline de Romilly a plus de soixante ans lorsqu'elle découvre certains aspects de la vie de ses parents avant sa naissance, ou durant sa tendre enfance. Bien des années après, par l'entremise de quelques papiers un peu jaunis, une part de vécu lui est restituée. Un vécu qui n'est pas le sien, ou ne l'est que fort peu, mais qui l'a faite femme.

Et que ne donnerais-je pour l'avoir entendue rire, alors, dans la grâce de ses seize ans !

C'est impossible, naturellement. Je ne l'ai pas connue alors. Je n'aurais pas pu : je suis sa fille — la fille de Jeanne au bracelet d'argent, ou plutôt de celle qui avait été Jeanne au bracelet d'argent. J'en suis donc réduite à l'imaginer, à partir de tout ce que j'ai su d'elle plus tard. J'ai aussi l'aide de ses photographies ; et beaucoup de photographies sont moins passées que nos souvenirs.⁵

La photographie a ceci de magique qu'elle arrête un peu le cours du temps : elle fixe, sur le papier, un instant, un geste, un regard. Elle permet à une fille de s'attendrir devant l'éclat de la jeunesse de sa mère, d'imaginer un peu cette dernière. Elle n'est pas la vie, elle n'est pas cet instant : tout au plus en est-elle l'image, devenant ainsi un support pour l'imagination. Le cours du temps ne se remonte pas, mais certains éléments

⁵ *Jeanne*, p. 9.

qu'il avait engloutis peuvent être révélés par cette image. Les photos de Jeanne entraînent sa fille dans l'atmosphère flûtée des années d'avant-guerre. Dans des jardins fleuris, la bonne société pose en costumes clairs et grands chapeaux.

Jacqueline n'a jamais quitté sa mère ; tous les jours, tant que cette dernière a vécu, les deux femmes se sont parlé, se sont vues, ont partagé tout ce qui fait une vie — ou presque. L'image de la jeune femme de la photographie est donc déformée par le prisme de l'intimité, par ce que fut Jeanne dans la suite de sa vie. En cela, les photographies mentent, ou, à tout le moins, ne disent pas toute la vérité. Elles ne sont que le reflet partiel, figé, de ce qui est toujours en mouvement. De ce fait, elles ne « parlent » vraiment qu'à ceux qui ont vécu les instants qu'elles immortalisent sur le papier ; les autres seront trompés.

Le propos de notre auteur, en particulier par l'usage du plus-que-parfait (« celle qui avait été »), montre bien que les êtres évoluent au cours de leur vie. Les différentes couches du temps, qui se superposent et se succèdent, apparaissent clairement : la mère et la fille partagent beaucoup mais le temps, même de leur vivant, les sépare irrémédiablement. La tentative de retrouver Jeanne au bracelet d'argent est donc vouée à l'échec : le moment, le contexte, l'entourage, sont autant d'éléments disparus qui rendent impossible toute rencontre.

Si j'ai le chagrin d'ignorer tant de choses de sa jeunesse, cela s'explique sans doute en partie par le fait que la vie devait ensuite recouvrir ce passé lointain, changer les perspectives, obliger Jeanne elle-même à se renouveler avec le temps. En revanche, il me semble connaître à merveille le jeune homme qu'était alors mon père. On m'a parlé de lui. J'ai vu ses photographies, ses lettres. Tout est document sur un moment unique, et me le fait connaître à l'âge qu'il avait alors. Il l'aura pour moi éternellement, comme il le gardera aux yeux de tous les autres : il n'en eut jamais d'autre et ne vécut pas assez pour laisser prise au temps.⁶

Jacqueline de Romilly n'a, pour ainsi dire, pas connu son père : la guerre le lui a ravi alors qu'elle n'avait que quelques mois. Aussi, les photographies lui montrent un homme dont elle ignore à peu près tout. Peut-être ne révéleront-elles rien de ce qu'il était, mais le regard que sa fille pose sur lui n'est pas biaisé par ce qu'ils ont vécu

⁶ *Ibid.*, p. 27.

ensemble, par ce que furent leurs rapports. Certes, il se peut qu'il soit influencé par ce que ceux qui l'ont connu ont pu dire de lui, mais les propos d'autrui n'ont jamais le même poids que ce que l'on peut retirer de sa propre expérience. De plus, outre les photographies, Jacqueline dispose de lettres de son père ; or, ces lettres datent toutes des mêmes années, les seules qu'il ait eu le loisir de connaître. Cela constitue une différence notable avec Jeanne : Maxime David fut seulement ce jeune homme brillant. Il ne connut pas le vieillissement, un âge avancé, les épreuves qui jalonnent une existence qui s'inscrit dans la durée. Comme une fleur à peine éclose que l'on coupe au moment où sa beauté est la plus éclatante, il n'eut pas le temps de flétrir.

Les liens entre sa fille et lui ne purent donc être que ceux du sang ; d'aucuns pourront objecter que les premiers mois influencent la vie entière et que certains fils qui se nouent alors jouent un rôle déterminant dans le devenir d'un être. En effet, on constate que Jacqueline de Romilly suivra un parcours dont les grandes orientations rappellent celui de son père, de réussites scolaires en succès universitaires ; en cela, les fruits passèrent la promesse des fleurs paternelles, puisque la destinée permit à la carrière de notre auteur de connaître un essor que celle de son père n'eut pas l'heur d'atteindre. Faut-il voir dans ces similitudes biographiques la trace d'une influence exercée de son vivant par Maxime David, ou bien la force de son ombre ? On peut légitimement penser que Jeanne aima à retrouver dans sa fille un peu de ce qui caractérisait cet époux trop tôt disparu ; peut-être participa-t-elle, plus ou moins consciemment, au cheminement de sa fille dans une direction familière. Les disparus exercent toujours une influence sur ceux qui restent, par les traces qu'ils laissent dans l'esprit de ces derniers. Notre auteur n'en est d'ailleurs pas dupe, lorsqu'elle écrit avoir « toujours eu le sentiment que ma mère avait souhaité pour moi des succès universitaires équivalents, comme un tribut apporté à la jeune gloire qui l'avait éblouie chez mon père. »⁷

La tendance naturelle des hommes à tresser des lauriers à tous ceux que la mort appelle ne lui échappe pas, aussi ne se départit-elle jamais d'une certaine prudence lorsque l'on évoque devant elle la mémoire de son père. Les photographies, les écrits, les souvenirs « pieusement conservés », en revanche, dessinent une image qui, bien que n'en

⁷ *Ibid.*, p. 28.

étant pas moins partielle et peut-être faussée, permet de créer un lien direct entre deux êtres qui n'eurent en commun que quelques mois de vie... Ils ne permettent pas de récrire l'Histoire mais, d'une certaine façon, ils offrent à Jacqueline de Romilly la possibilité de retrouver ce père dont elle a été privée : ainsi, on ne se situe pas dans la restitution du vécu, mais plutôt dans une forme de recréation de ce que la vie a brisé.

La naissance de leur amour m'est connue depuis quelques mois seulement, par les témoignages les plus précis et les plus discrets à la fois. Dans un coffret de bois sculpté, d'allure désespérément suisse, du genre de ces boîtes ornées d'edelweiss, trop petit d'ailleurs, cette Jeanne si réservée, si ironique, si hostile à tout attendrissement rétrospectif, et dont je croyais naïvement qu'elle avait toujours eu la même lucidité moqueuse, elle avait tout conservé.

Tout : je veux dire même les enveloppes vides, qui avaient contenu un papier, une adresse, un billet de concert ; même les talons de ces billets de concert quand ils s'y étaient rencontrés, même les pneumatiques de quelques mots, modifiant l'heure d'un rendez-vous ou réglant quelque affaire pratique... Et bien qu'il ne s'agisse pas de lettres fort personnelles ni fort nombreuses, on peut du moins suivre l'histoire qui mène de « Mademoiselle », à « Chère Mademoiselle », puis à « Ma chère Jeanne » et au-delà.⁸

Jeanne a « tout conservé » : les menus objets, papiers, billets, enfermés dans un coffret, ne peuvent s'enfuir. Les êtres nous sont ravis, mais ce qu'ils ont écrit, touché, aimé, leur survit, et la vue de ces vestiges réchauffe le cœur des vivants, leur rappelant ceux qui ne sont plus. En un sens, c'est un peu des disparus qui demeure.

Pour ceux qui ont partagé des joies, des peines, en un mot tout un pan de vie, les objets sont un moyen de prolonger l'instant, de le faire être en dépit de la course qui l'a emporté. Ainsi, sans doute Jeanne retrouvait-elle dans les lettres de son époux défunt, dans tant de menus objets, l'image d'un passé révolu, tendrement chéri.

Pour d'autres, ces moments sont, sinon étrangers, à tout le moins inconnus. Inconnus, car leur place dans le cours du temps n'était pas la même. Inconnus, car chaque vie a ses secrets. Un enfant n'est pas censé connaître toutes les étapes de la vie amoureuse de ses parents. Pourra-t-il les connaître jamais ? Il pourra, parcourant les lettres, les billets, tenter de suivre le cheminement amoureux ; peut-on jamais suivre les

⁸ *Ibid.*, p. 30.

erremments du cœur ? Il s'attachera aux tournures affectueuses, aux petits mots doux, à tel sentiment exprimé ; écrit-on jamais tout ce que l'on éprouve ? Bien sûr, il tentera de deviner, de lire entre les lignes, d'opérer certaines déductions... La vérité n'apparaîtra jamais tout à fait, le vécu se dérobera, car il n'appartient vraiment qu'à ceux qui peuvent le dire leur. Comme un texte littéraire ne trouve son sens plein — ou celui que l'on pense le moins tronqué — que lorsqu'il est mis en relation avec la vie et l'œuvre complètes de son auteur, avec un contexte historique et sociologique, avec le mode de pensée d'une époque, une photo ou une lettre ne peuvent, ainsi coupées de leur réalité d'origine, révéler qu'une petite partie de la vérité...

Toutefois, on peut établir une distinction notable entre un écrit et une photographie. L'auteur d'un écrit, quelle que soit la nature de celui-ci, choisit ce qu'il veut y voir figurer : il peut sélectionner, taire tel aspect ou, au contraire, mettre en évidence tel autre. Les coupes et les ajouts sont arbitraires et ne dépendent que de sa volonté propre. En revanche, dans le cas d'une photographie, le modèle ne peut pas véritablement choisir. Certes, il pourra feindre, dissimuler, déguiser : un sourire ou un froncement de sourcils ne sont pas toujours naturels. Le résultat final ne dépendra pas de lui, car entrent en jeu deux éléments importants.

Le premier, peut-être le plus évident, est d'ordre technique : toute photographie implique l'intervention d'un photographe, qui orientera l'appareil, choisira l'angle de vue, la luminosité, et le moment où il appuiera sur le déclencheur.

Le second est au moins aussi puissant, et l'homme n'a aucune prise sur lui. C'est lui qui fixera sur la photographie un instant où l'on a les yeux fermés, où l'on grimace, où un nuage voile le soleil, plutôt que l'instant précédent ou le suivant, où l'on souriait, les yeux ouverts sur la lumière d'un beau jour. Un auteur est seul à maîtriser sa plume et, par là-même, ce qu'elle produira, mais un photographe, si bon soit-il, doit toujours composer avec une certaine dose de hasard. Ce dernier vient donc brouiller les cartes, modifiant la perception qu'un œil extérieur — et ultérieur — pourra avoir de cette scène en sépia ou en noir et blanc.

Devinerai-je, si je ne le savais, que leur vie était pleine de joie, de fantaisie et de tendresse ? Les histoires que Jeanne me racontait — elle disait toujours « ton père » — étaient faites de ces riens, qui m'intéressaient

vaguement, parce que l'on m'avait toujours répété que ce père était sans pareil ; mais elles me semblaient aussi terriblement menues, comme tout ce dont est fait un bonheur. Et sans doute chaque ménage à ses débuts, pour peu que ces débuts soient bons, a ses légendes analogues.⁹

Les années passées ensemble ont permis à Jacqueline de Romilly et à sa mère de partager bien des confidences, des espoirs, des déceptions... De partage en communion, elles n'ont eu que peu de secrets l'une pour l'autre. Ainsi, Jeanne a été amenée à lever un peu le voile sur sa vie de jeune femme, parfois pour satisfaire la curiosité de sa fille, peut-être aussi pour faire en sorte que vive, même après elle, la douceur de temps enfuis et la mémoire de l'homme qu'elle avait aimé.

De ce fait, lorsque notre auteur examine les lettres et contemple les photographies retrouvées dans les affaires de sa mère, c'est à la lumière des récits que cette dernière lui avait faits. Elle mesure ainsi les insuffisances des traces concrètes, tout ce qu'elles ne disent pas, mais aussi tout ce qu'elles ont de dérisoire et de fragile. Déjà, pour elle, alors qu'elle est leur fille, l'histoire commune de ses parents se perd un peu dans les brumes du passé. Lointain, banal, le vécu des autres ne nous touche qu'en de rares occasions.

Les souvenirs que Jeanne a gardés dans le coffret de bois, qui les conservera ? Sa fille, sans doute. Et ensuite ? Même s'ils échappent à la destruction, s'ils continuent de traverser le temps, ce dont ils portent la trace s'estompera, les contours en deviendront plus flous. Qui reconnaîtra les personnages sur les photographies ? Qui comprendra les références, les noms, les lieux, qui émaillent les lettres ? Les mots et les images perdront de leur sens. *Verba uolant*, nous le savons. *Scripta manent*, et *picturae* également ; mais si la parole des hommes, leurs souvenirs, leurs connaissances, ne sont pas là pour les éclairer, ces supports sont vains.

Je n'ai trouvé que quelques lettres de lui, du temps de leur mariage : elles sont un peu à part, car elles datent du moment où il était mobilisé. Autrement, pourquoi eût-il écrit ? ils étaient ensemble, toujours. Ces lettres me froissent le cœur par tout ce que je n'y comprends pas et qu'évoque l'intimité des surnoms [...] et aussi des mots de passe, comme celui qui désigne le baiser, ou plus que le baiser, et que chaque couple réinvente. Je ne les révélerai pas : j'ai

⁹ *Ibid.*, p. 37.

un peu honte d'avoir été ainsi initiée à ces secrets qui n'étaient que pour deux ; et puis je sais par expérience que leur saveur, une fois rancie par le temps, est tout proche du ridicule ; or je ne voudrais à aucun prix les y exposer, car ils sont aussi le signe terriblement concret et périssable de quelque chose qui était la vie même, et qui n'est plus.¹⁰

On pourrait penser que les écrits n'offrent pas de prise au temps, comme si celui-ci glissait sur eux sans y laisser un peu de son empreinte indélébile et souvent cruelle. Or, le papier jaunit, l'encre ternit, et le sens des mots, lorsqu'ils sont personnels, se perd à mesure que le lectorat s'élargit.

Par ailleurs, pour notre auteur, ces objets, chargés de vécu, ont quelque chose d'indécent et de douloureux. Indécent, car ils ouvrent des portes qui n'auraient pas dû être ouvertes par des tiers : celles de l'intimité d'un couple, du jardin secret de deux personnes disparues, domaine dans lequel leur propre fille n'était pas entrée. Douloureux, car ils ne redonnent pas vie à ce qui n'est plus ; tout au plus en prolongent-ils l'image, rappelant aux vivants que le temps est implacable. Ils ne sont qu'un « signe », tout à la fois trace du passé et rappel de l'absence.

Il semble donc impossible d'arrêter le cours du temps, de le ralentir, ou même d'en atténuer les effets. Du passé, on pourra conserver des bribes, rares morceaux qui n'auront de prix qu'aussi longtemps qu'ils auront du sens. Ce dernier est étroitement lié à la perception humaine de ce que rappellent ces objets : quoi de plus banal qu'une enveloppe vide, si l'on ne sait qu'elle a contenu telle invitation à une soirée brillante ou tel message capital ? Ce ne sont pas les objets en tant que tels qui nous restituent le vécu, c'est toute la dimension immatérielle qui est attachée à eux, ce que nous voyons en eux, ce que nous leur faisons dire : l'homme, seul, peut attirer le passé à lui.

J'ai un petit mot de mon père, annonçant ma naissance à leurs amis d'Avignon, et liant cette naissance au souvenir d'un « petit vin blanc », aussi ésotérique et aussi banal que les surnoms intimes. Et puis j'ai les lettres au colonel, relatant tout au long mes rares qualités physiques et intellectuelles. Et j'ai aussi des photographies, en masse cette fois ! On photographie toujours les enfants.

¹⁰ *Ibid.*, p. 38.

Il y en a où je suis seule, ou bien avec lui, ou bien avec elle, parfois aussi avec eux deux — quand un ami s'était trouvé là. J'aime à les regarder, Non pas, cela va de soi, pour m'y voir, mais parce que je puis enfin me voir par leurs yeux, c'est-à-dire être eux.¹¹

Le photographe vient se glisser entre la scène qu'il entend représenter et la personne qui contempera la photographie. Par les choix qu'il fait, il a une influence sur le résultat final. Comme un écrivain choisit la tonalité et l'orientation de son texte, comme un peintre choisit la couleur et l'éclairage de son tableau. L'œuvre est, dans une certaine mesure, ce que son auteur a voulu qu'elle soit. En ce cas, peut-être est-il pertinent de chercher des traces de la personnalité de l'artiste, plutôt que de prétendre retrouver une réalité historique que l'intervention humaine aura — plus ou moins — faussée.

C'est ce que fait Jacqueline de Romilly devant les photographies la représentant, dans sa prime enfance. Les souvenirs de cette époque sont rares — elle avait alors moins d'un an. D'ailleurs, elle ne les évoque guère, ne se livrant pas à un travail qui serait plus proche de la broderie que de la restitution fidèle. Au contraire, elle examine ces photographies avec un certain recul. L'œil du photographe est toujours bienveillant, car il est tantôt celui du père, tantôt celui de la mère. Et l'enfant sourit à ce visage familier, derrière l'objectif, révélant la force des liens entre ces parents et leur fille. De même, le grand nombre de photographies est éloquent.

Les sentiments et les émotions dont témoignent lettres et photographies ne s'altèrent pas. Ils s'offrent au regard et au cœur de ceux qui veulent bien prendre le temps d'aller à leur rencontre. Sont-ils si forts qu'ils résistent au temps, alors que tout s'affaiblit, fane et disparaît ? Ou bien est-ce leur aspect intemporel, leur dimension universelle, qui les rend toujours accessibles ? Ils sont toujours ancrés dans ce qu'il y a de plus profond, de plus intime, de plus secret en l'homme, et c'est sans doute ce qui leur donne cette vérité permanente : il n'est rien de plus durable et de plus équitablement réparti que ce sur quoi se fonde notre humanité. Le temps détruit les hommes, mais ne change rien à leur substance, qui se perpétue malgré tous les changements de modes, de mœurs, d'époques... Jacqueline de Romilly l'affirmait toujours lorsqu'elle défendait les langues anciennes : la lucidité et la force des Grecs résidaient dans leur compréhension fine et approfondie de l'Homme. Ils avaient su saisir ce qui, en ce dernier, était

¹¹ *Ibid.*, p. 41.

fondamental, les piliers sur lesquels il pourrait toujours s'appuyer : sans aucun doute, l'amour est de ceux-là. Dans son grand âge, devant le portrait de l'enfant qu'elle fut, notre auteur vérifie que certaines vérités ne vieillissent pas.

Tout autour des images stéréotypées du bonheur de Jeanne, on reconnaît ce halo, cette luminosité, ce secret.

J'aurais pu tenter d'en discerner le sens. J'aurais pu interroger lettres et photographies, au lieu de m'émouvoir seulement de leur classique humanité. Je sais pourquoi je ne l'ai pas fait. C'est parce que je ne puis regarder ces photographies euphoriques sans reconnaître en elles, à la lumière de ce qui suivit, une signification proprement tragique. Pour moi, elles n'incarnent pas seulement le bonheur de Jeanne et de mon père, mais quelque chose de voué à un drame imminent : le bonheur humain qui précède les désastres.¹²

Si bien des éléments nous échappent lorsque nous contemplons des images du passé, soit parce que nous n'avons pas vécu ces moments, soit parce que l'oubli a fait son œuvre, il est aussi évident que nous bénéficions d'un éclairage supplémentaire. Nous savons ce qui est arrivé ensuite, de quelle manière le temps a fait son office. On mesure ainsi d'autant mieux la fragilité des moments heureux : Jeanne et Maxime David étaient heureux, leurs écrits et leurs photographies en témoignent. Lorsque leur fille sexagénaire ouvre le coffret aux edelweiss, le bonheur est passé depuis longtemps. Elle ne peut s'empêcher de ressentir comme un pincement au cœur, car le regard qu'elle pose sur ces feuillets, sur ces images, est modifié par tout ce qui s'est passé entre 1913 et 1977 : elle sait ce que fut la suite. Ce qu'elle a sous les yeux se teinte donc d'ironie amère. Elle n'éprouve pas le besoin d'examiner chaque détail, de passer au crible une scène, de peser chaque mot d'une lettre, car tout cela n'est plus et, quoi qu'elle fasse, ne sera plus.

L'analyse froide et dépassionnée est, de toute façon, impossible, dès lors que l'on sait que ces manifestations de sérénité et de bonheur tranquille étaient au bord d'un abîme, lancées à vive allure, à leur insu, sur le chemin de non-retour. On imagine d'autant plus facilement l'émotion d'une fille devant les dernières traces de vie commune de ses parents. Le vécu lui apparaissait, nimbé d'un halo de douceur fugace et de tendre mystère qui masquait quelque peu les détails précis du moment, la signification exacte d'un sourire, d'une expression. Elle n'a pas eu l'envie, ou la force, de dépasser cette brume :

¹² *Ibid.*, p. 44.

l'émotion était vive, redoublée par la conscience que tout cela, si beau, était le chant du cygne avant sa mort. Dépassant le particulier, Jacqueline de Romilly décèle la dimension universelle de la situation, la « classique humanité » qui l'émeut ; elle avoue ne pas pousser plus avant le décryptage, car la quête de sens ne peut que s'effacer lorsqu'elle atteint les frontières de l'intime. Il est des analyses qui n'appartiennent qu'à soi.

C'est là qu'arriva l'ultime télégramme de mon père — un télégramme plus individuel, personnel et caractéristique que tous les traits que j'ai cités. On y voyait sa gentillesse, et son doux optimisme ; et Jeanne avait assez de lucidité pour en percevoir les terribles échos d'ironie tragique. Ce télégramme disait : « Pars très content, t'inquiète nullement. » Elle en portait encore la copie dans son sac, cinquante ans après. Elle ne reçut plus rien de lui, jamais.¹³

Maxime David n'est connu de sa fille qu'au travers de ses livrets scolaires, des lettres qu'il adressait à son épouse ou à ses amis, ou bien des souvenirs de ceux qui l'ont cotoyé. Bien des pages noircies d'encre, des propos plus ou moins romancés, autant d'éléments qui permettent d'esquisser un portrait du disparu. Dans quelle mesure cette représentation est-elle fidèle ? Jacqueline de Romilly sait avec quelle prudence il faut recevoir ce que le temps et les filtres divers ont nécessairement rendu partiel, incomplet, voire faux, parfois. Son propre vécu lui a également révélé que c'est dans les moments difficiles, où l'urgence se fait sentir, que les êtres se révèlent tels qu'ils sont vraiment. Ainsi, son père lui apparaît humain, soucieux de rassurer son épouse et sa famille, alors qu'il s'apprête à partir au front, pour n'en plus revenir. Quelques mots, qui en disent plus que la masse de documents qu'elle a pu consulter par ailleurs. Un demi-siècle plus tard, Jeanne les emportait toujours avec elle, preuve — s'il en est — qu'ils étaient bien le reflet de l'homme qu'était son époux.

Un télégramme. Deux phrases, dans ce style télégraphique si particulier, elliptique et d'autant plus poignant. Rien, ou presque. Et, pourtant, toute la force du vécu est là. On aura beau conserver des livres, des photographies, des objets, on n'empêchera pas le temps de s'enfuir, emportant avec lui l'âme du passé... Et un petit papier saura à lui seul révéler tout ce que la distance et l'usure avaient caché, tout ce que l'on n'avait pas connu. Il offre à notre auteur l'image d'un père sensible et humain, profondément attaché aux siens, homme de devoir et de raison. Nul ne sait quelle trace il laissera sur

¹³ *Ibid.*, p. 45.

cette terre ; il est probable que Maxime David n'imaginait pas que ce télégramme serait le dernier, et que c'est grâce à cet insignifiant feuillet que sa fille viendrait à sa rencontre... Il vient participer de la tragédie qui trouvera son épilogue peu de jours plus tard, dans une fusillade au sortir d'une tranchée. Et l'on ne peut s'empêcher de songer aux mots de Créon, dans *Antigone*, de Jean Anouilh, auteur cher à Jacqueline de Romilly : « La vie n'est pas ce que tu crois. C'est une eau que les jeunes gens laissent couler sans savoir, entre leurs doigts ouverts. Ferme tes mains, ferme tes mains, vite. Retiens-là. »

Les photographies sont pour moi comme des points de repère, et les seuls jalons sûrs d'une vie qui s'est effacée.¹⁴

L'image du passé et le reflet du vécu viennent parfois se loger dans les objets les plus anodins en apparence. Quelques mots tracés à la hâte dans un poste de télégraphe, une enveloppe vide, la photographie d'un petit enfant, par exemple, sont autant d'éléments qui portent en eux une trace indélébile : celle de ce qui fut et, d'une certaine façon, même si ce n'est qu'en partie, continue d'être, à travers ceux qui y sont sensibles...

¹⁴ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 209.

II. Les figures marquantes

La course du temps, jamais interrompue, entraîne les hommes dans un mouvement permanent. Les êtres et les choses évoluent. D'un instant à l'autre, toute vie n'est « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre ». Cette évolution n'est pas linéaire, elle connaît des variations de nature et d'intensité. De nombreux éléments peuvent infléchir son cours ; certains résultent de choix, de décisions prises consciemment, tandis que d'autres nous échappent tout à fait, mais viennent néanmoins laisser une trace dans notre existence.

À ce titre, les relations humaines jouent un rôle déterminant. Qu'elles soient le fruit de la généalogie ou du hasard, certaines rencontres nous marquent durablement. Souvenirs heureux, moments difficiles, fugaces ou inscrits dans la durée, il n'est pas de règle en la matière. Un parent, un ami, un professeur, peuvent orienter la construction entreprise au jour de notre naissance. Pourquoi ? Comment ? Autant de questions auxquelles il est difficile d'apporter une réponse tant les paramètres sont variables...

Jeanne. Le titre est lapidaire et éloquent. Sa sobriété est celle de l'ouvrage entier. Le public n'a découvert ce dernier que quelques mois après le décès de Jacqueline de Romilly ; depuis 1977, il dormait dans un coffre chez Bernard de Fallois. Notre auteur y brosse le portrait d'une femme courageuse, sensible et déterminée : sa mère, qui vient de disparaître. L'évocation du parcours de celle-ci permet à sa fille de se dévoiler, avec la pudeur et la retenue qui la caractérisaient. La force du lien entre les deux femmes est évidente, même si Jacqueline de Romilly n'en parla en public qu'en de rares occasions. Paradoxalement, c'est après sa propre mort qu'elle le fit avec le plus d'éclat.

On connaît sa passion pour la Grèce antique. Si Thucydide fut son auteur de prédilection, elle consacra de nombreux travaux à d'autres, notamment à Homère. Et c'est par une épithète homérique que s'ouvre l'ouvrage qui nous occupe ici : « Jeanne au bracelet d'argent ». La délicatesse et l'élégance de l'héroïne paraissent dès ces premiers mots. Sa fille n'a pas connu Jeanne au bracelet d'argent, la jeune femme vive et pétillante qui rencontra l'amour en allant assister au cours de Bergson au Collège de France. Ce sont

des photographies qui lui permettent de se la représenter : une expression, une posture, dévoilent un peu de l'aura tranquille de cette jeunesse des années insouciantes. Jeanne Malvoisin connut Maxime David, et l'aima, en dépit de l'opposition de sa famille : le fiancé était brillant, certes, mais juif. Qu'à cela ne tienne, elle l'épousa !

Les fêlures de l'enfance dépassées, ou enterrées, Jeanne demeura fidèle à ce qu'elle était : vive, parfois impertinente, toujours entière. Devenue épouse, bientôt mère, elle fut toujours femme, ne laissant aucun pronom, fût-ce « il », « elle » ou « nous », masquer tout à fait ce « je » qu'elle n'avait eu de cesse d'affirmer. Face aux aléas de la vie, elle le fit parfois passer au second plan, ou en fit un outil pour la préservation des autres, mais elle n'y renonça jamais. Cela la sauva, sans doute. En effet, le « nous » conjugal fut brisé par la guerre. Jeanne dut lutter pour « elle », ce bébé né en 1913, et créer un « nous » entre mère et fille, dont la force ne diminua jamais. Femme de lettres et d'esprit, elle avait commencé à écrire dès avant la guerre, et continua ensuite, ne rencontrant que peu le succès : d'espairs vite déçus en fins de non-recevoir, sa carrière littéraire ne connut jamais l'essor que les premiers pas laissaient entrevoir. Après-guerre, elle signa Jeanne Maxime-David, hommage affectueux et poignant à cet époux trop tôt disparu.

La vie reprend toujours ses droits, mais Jeanne fit en sorte de maîtriser son destin et celui de sa fille. Elle se battit, rencontra sans doute bien des difficultés et des désillusions, mais l'enfant ne les connut guère, tant sa mère tenta de la préserver de ce qui pouvait obscurcir son quotidien. Les deux femmes ne se séparèrent jamais vraiment ; même lorsque Jacqueline de Romilly fut devenue le brillant professeur que l'on connaît, sa mère veillait toujours, attentive et prévenante. Elle fut mère, sans cesser d'être femme, prouvant avec élégance que ces deux fonctions ne sont en rien antithétiques. Elle fut heureuse, pour sa fille et grâce à elle, à tel point que, peu à peu, leurs bonheurs se confondent et leurs images se mêlent.

La petite Jacqueline avait perdu son père dès sa plus tendre enfance, mais sa mère s'est efforcée d'atténuer les effets de cette disparition. Les combats de Jeanne, ses efforts et la lutte que constitue le quotidien pour une femme, dans une société encore très largement masculine, laissent deviner, en creux, l'enfance paisible d'une petite fille aimée.

Jeanne accompagne sa fille lors de chacune des étapes de son parcours. Elle participe à sa manière à cette progression hors du commun, veillant à chaque détail, des nourritures terrestres aux attentions plus immatérielles. C'est ainsi que celle qui n'est encore que Mademoiselle David devient la première lauréate du Concours Général, l'une des premières à intégrer Normale Sup', avant d'être reçue à l'agrégation de Lettres Classiques. Bien sûr, il ne s'agit en aucune façon de nier les mérites personnels de Jacqueline de Romilly, mais sans doute n'eût-elle pu avoir le même parcours sans l'attention vigilante et la tendre abnégation dont Jeanne fit preuve à chaque instant.

Outre cet aspect biographique, ce sont surtout des traits de caractère de l'auteur qui transparaissent. Cet ouvrage est une manifestation émouvante de l'amour qu'elle portait à sa mère ou, plus exactement, de l'attachement indéfectible qui liait les deux femmes. Sans doute Jacqueline fut-elle un secours pour Jeanne, un petit être sans défense pour lequel il fallait poursuivre le combat et aller de l'avant. À l'inverse, il est indubitable que Jeanne fut pour sa fille un modèle, un guide et un soutien jamais pris en défaut. La gratitude et l'affection sont sensibles à chaque page.

Nous ne découvrons Jeanne Malvoisin qu'au travers des yeux de sa fille. Plus exactement, nous apprenons à la connaître grâce à ce que cette dernière choisit de nous en dire. Les faits et les mots ont, sans nul doute, été choisis avec soin. On pourra, à loisir, discuter de l'objectivité de cette biographie qui n'en est pas vraiment une. Le terme n'est pas employé par l'auteur. Peut-être pourra-t-on parler plus justement d'hommage. De ce fait, il peut être intéressant de s'attacher à ce que cet ouvrage révèle de son auteur.

Jacqueline de Romilly fait preuve de modestie. Elle n'évoque son parcours exceptionnel que pour souligner le rôle essentiel joué par sa mère. Elle affirme avoir eu de la chance, être « arrivée au moment où les portes s'ouvraient ». Il est vrai qu'elle ne fut pas une combattante, comme pouvaient l'être, outre-Manche, à l'époque de sa naissance, les « suffragettes ». Cette constatation pose la question du « combat » féministe : quelle forme doit-il prendre ? N'est-il pas, au vrai, une petite lutte invisible et insensible, une construction qui s'effectue au quotidien ? La question n'est pas tranchée, et Jacqueline de Romilly n'y apporte pas vraiment d'éléments de réponse ; tout au plus peut-on examiner son parcours et s'apercevoir qu'elle franchit, sans bruit ni fureur, des étapes décisives pour la cause des femmes.

Sa modestie est également sensible dans son refus du statut d'écrivain, qu'elle accorde pourtant bien volontiers à Jeanne. Nous écrivions ci-avant que leurs images finissaient par se mêler. Curieux propos, tant ces deux femmes semblent différentes. Jeanne fut une épouse comblée, mais veuve bien vite, et dut se battre pied à pied dans une existence où rien ne lui était acquis d'avance ; sa fille, au contraire, ne fut guère heureuse en mariage. De plus, là où Jeanne fut mère, Jacqueline fut professeur. Elle ne connut pas la maternité, et il lui arriva de se laisser aller à quelques regrets au fil de ses écrits. Au-delà de ces aspects différents, les deux femmes se retrouvent autour d'un socle solide de valeurs intemporelles et d'une passion commune : la littérature. Dès sa jeunesse, Jeanne écrivit et publia, avec des succès divers. Jacqueline étudia, commenta, traduisit, avant d'en arriver, elle aussi, à écrire.

La mère avait ouvert la voie, la fille la suivit. Il ne nous appartient pas de gloser sur la part de l'inné ou de l'acquis, du choix ou de l'imitation. Nous nous bornerons à remarquer que Jeanne et Jacqueline avaient en commun cette plume vive, élégante, tantôt légère, tantôt sérieuse, toujours juste. Toutes deux eurent, leur vie durant, à se justifier et à faire leurs preuves, en tant que femmes dans des univers d'hommes.

Chacun connaît l'engagement de Jacqueline de Romilly pour la cause des Lettres. Mais ce serait lui faire injure que de ne pas mettre en évidence son rôle au service de la cause féminine. Féminine, et non féministe, car cela ne résultait pas d'un engagement idéologique, mais tout simplement d'un état de fait : comme sa mère, elle était femme, et le fut toujours. Ses réussites, ses échecs, son œuvre, ses espoirs, en un mot sa vie, furent ceux d'une femme.

D'aucunes lui reprochèrent de ne pas militer en faveur de la féminisation de certains mots : ainsi, elle ne cessa de s'élever contre ceux qui la qualifiaient de « professeure ». Le féminin, oui, mais pas au détriment de la langue ! Elle savait bien, en éminente linguiste, que les idées ne sont pas affaires que de mots. Les actes et les faits parlent, bien souvent, d'eux-mêmes.

Elle écrivit, donc. Littérature féminine ? Littérature de femme ? Peut-être. Nous irons même jusqu'à parler, pour *Jeanne*, de « littérature de fille ». Les expressions ne sont péjoratives que par le sens qu'on leur donne, tout comme les femmes ne sont inférieures

que par la certitude qu'ont certain(e)s qu'elles le sont. Littérature de fille, car c'est une fille qui nous offre, après sa mort, à l'instar d'Albert Cohen, *Le livre de ma Mère*.

Il est naturel qu'un enfant tisse des liens étroits avec sa mère ; certains se nouent avant même la naissance. Ils sont d'autant plus forts lorsqu'il leur revient de pallier l'absence, de préserver une vie toute neuve de certaines réalités trop cruelles.

Que furent donc pour elle ces années de guerre, où tout venait de se rompre ?

Ce furent des années toutes remplies par moi. Jeanne reporta tout sur son bébé et se battit comme un diable. J'ai déjà dit qu'elle me trouva du lait ; mais qu'est-ce que cela ? Elle me trouva des lieux paisibles, loin de la guerre. Elle me trouva des amis. Elle me trouva — chère Jeanne — de la gaieté.

Je sais encore moins de ces années-là que des autres, parce que Jeanne s'était juré — je l'ai appris bien plus tard, et par accident — que mon enfance ne se ressentirait pas, ou le moins possible, de la mort de mon père. Elle s'était juré de ne pas me parler de mort, ni de deuil, ni de guerre, de ne pas pleurer devant moi, de ne pas laisser la tristesse mordre sur mes premières années. Elle qui restait à ce point sans protection, elle éleva pour me protéger, avec une vaillance tenace, un véritable rempart de tendresse.¹⁵

La disparition d'un parent est toujours éprouvante, même à un âge où l'on sent plus que l'on ne comprend. Maxime David disparaît alors que sa fille a moins de deux ans. On sait qu'un décès, quel qu'il soit, laisse un vide silencieux dans la vie de ceux qui restent, une place qui ne se comble jamais. La vie continue, car le temps ne s'arrête pas ; on apprend à composer avec l'absence. La petite Jacqueline va grandir avec cette absence. Ceux qui ont connu son père vont chercher en elle, consciemment ou non, un trait, une expression, une trace du disparu.

Ainsi, une figure peut être marquante *in absentia*. Il est naturel qu'un père fasse partie des principaux repères d'un enfant, mais peut-être occupe-t-il une place encore plus importante lorsqu'il disparaît. En effet, en même temps que Jeanne donne toute la mesure de son amour pour sa fille, elle tente de retrouver en cette dernière un peu de son époux défunt.

¹⁵ *Jeanne*, p. 49-50.

Elle avait d'ailleurs vécu les années de préparation avec moi, suspendue à mes efforts. [...] Je le comprends mieux à présent : ce concours était pour mon père ; elle lui donnait en ma personne un prolongement de lui-même.¹⁶

Naturellement, Maxime David ne peut exercer aucune influence directe. En revanche, son image et le souvenir que les siens ont de lui jouent un rôle majeur. On assiste, en quelque sorte, à un renversement de la situation : après avoir fait en sorte que sa fille ne pâtisse pas de l'absence de son père, Jeanne tente de faire revivre ce dernier à travers le fruit de leurs amours. Notre auteur en est consciente ; elle n'en fait nul reproche à sa mère, se bornant à le constater et à exprimer son incapacité à pallier l'absence :
Je n'ai pas remplacé la vie qu'elle aurait dû avoir ; et je ne le pouvais pas.¹⁷

Nous voyons donc que, si Maxime David a joué un rôle dans le déroulement de la vie de sa fille, c'est par l'intermédiaire de Jeanne. Une nouvelle fois, nous apparaît de manière évidente la force du lien entre les deux femmes. La mort d'un être cher les a rapprochées ; toutes les espérances d'une vie brisée se sont trouvées reportées sur celle, à peine éclos, d'une enfant. Ainsi tente-t-on de raccommoder, après une déchirure irréparable. Mais, en rapiécant une existence en lambeaux, on coud ensemble des éléments qui auraient dû demeurer distincts, comme le souligne notre auteur :

Je devrais conclure qu'elle fut [...] heureuse. Et ce serait vrai. Pourtant, quand on me dit que je dois moi-même être heureuse de lui avoir offert la joie de mes succès, j'éprouve ce petit malaise intérieur, fugitif, inexprimé, qui révèle au passage que quelque chose ne va pas. Je dis « oui », naturellement. Mais j'ai conscience d'un cliché qui ne convient guère.

D'abord, je sais, mieux que les autres, que je ne lui ai pas offert ces succès : elle me les a offerts, elle. [...] Je n'ai fait que consentir au bonheur, consentir au succès.

Et puis aussi, dans la mesure où, en effet, ces succès lui furent une joie, je ne puis me défendre du sentiment que cette joie ne devrait pas avoir été si essentielle. Elle aurait dû [...] être d'abord heureuse par elle-même.¹⁸

Plus que jamais, d'imitation en projection, autour de l'image du cher disparu, la mère et la fille sont unies.

¹⁶ *Ibid.*, p. 130.

¹⁷ *Ibid.*, p. 131.

¹⁸ *Ibid.*, p. 130-131.

« À Thucy, pour la vie ! » Un peintre de ses amis a immortalisé la soutenance de thèse de Jacqueline de Romilly, en 1947, et a accompagné son esquisse de cette légende prémonitoire. Le travail de notre auteur s'intitulait *Thucydide et l'impérialisme athénien*. Écrit en des temps obscurs, il fait d'elle la grande spécialiste de cet historien du brillant V^e siècle athénien. Elle traduira son œuvre, lui consacrant la majeure partie de son existence ; aussi longtemps qu'elle vit, elle déchiffra les manuscrits, compara les différentes versions, proposa études, cours et communications autour de la guerre du Péloponnèse et de celui par qui nous en est parvenu le récit détaillé.

Jacqueline de Romilly a raconté à maintes reprises sa première rencontre avec Thucydide. On ne sera pas surpris d'apprendre que c'est Jeanne qui l'a favorisée. Notre auteur en rapporte le déroulement :

L'année d'avant [1933], Jeanne a découvert sur les quais une belle édition de Thucydide, en sept volumes, reliés en parchemin. Elle a pensé que cela me ferait plaisir et qu'il serait bon pour moi de lire un peu de grec pendant les vacances (c'est une édition bilingue, grecque et latine). Cela m'a fait plaisir. J'ai lu un peu de grec pendant les vacances. Et j'ai ainsi appris à connaître Thucydide, sur l'œuvre duquel je ne cesserai plus de travailler pendant un demi-siècle. Sans doute, j'aurais pu lire cet auteur sans l'apprécier particulièrement : dans ce cas, tout aurait été dit. Il n'empêche que, derrière ce choix fondamental qui a orienté toute ma vie, il y a un cadeau de Jeanne, une attention réfléchie, une pensée d'elle.¹⁹

À la suite de ces vacances, la studieuse Jacqueline se dit qu'il pourrait être intéressant de consacrer une année universitaire à l'étude de l'œuvre de Thucydide. Ainsi fut fait. Elle ignorait, la jeune fille qui étudiait alors à l'École normale de la rue d'Ulm, que cette année devrait durer toujours... Les aspects les plus importants de notre vie, ceux qui engagent vraiment et durablement l'avenir, ne tiennent qu'à un fil. Sans doute peut-on songer ici à ce que les Grecs nommaient *καιρός* (*kairos*), le temps de l'occasion opportune, ce moment que l'homme peut percevoir, et qu'il peut, ensuite, saisir ou laisser passer. Que serait-il advenu si Jeanne n'avait pas acheté ces sept volumes sur les quais ? Une sensation de vertige nous saisit, lorsque l'on constate que d'une action en apparence aussi insignifiante dépend toute une vie. On songe sans peine que l'étudiante

¹⁹ *Ibid.*, p. 133-134.

brillante qu'elle était alors aurait connu un parcours d'exception, mais peut-on imaginer Jacqueline de Romilly sans Thucydide ?

1934 : du côté de mon éducation, [Jeanne] peut se sentir délivrée et fière d'elle. Je suis depuis un an à l'École normale de la rue d'Ulm. J'y réussis bien. Je me suis trouvé une orientation et un maître, en la personne de Paul Mazon.²⁰

Paul Mazon est un des plus grands hellénistes de la première moitié du XX^e siècle. Professeur à la Sorbonne, il traduisit notamment Homère, Hésiode, Eschyle et Sophocle. C'est lui qui initia Jacqueline de Romilly à la philologie et dirigea ses travaux de recherche. Nous ne nous étendrons pas sur l'idée que notre auteur se fait de l'enseignement : elle l'a exposée dans de nombreux ouvrages, et il serait illusoire de prétendre la résumer en quelques lignes. Elle a coutume de présenter le professeur comme un passeur : il aide l'élève à franchir le fleuve qui le sépare de la connaissance, du savoir. Après avoir suivi les cours de Mazon, elle choisit donc de mettre ses pas dans les siens, et de transmettre à son tour ce qui lui a apporté tant de bonheur.

Un professeur peut avoir une influence déterminante sur le devenir de ses élèves, à plus ou moins long terme. Il faut qu'il ait conscience de ce pouvoir, qu'il sache l'utiliser à bon escient, dans le cadre de la tâche qui lui incombe, mais aussi qu'il en connaisse les limites et qu'il sache ne pas dépasser ces dernières. Sans doute ne devient-on pas enseignant par hasard : au fil de notre parcours, telle ou telle personnalité vient forger, ou modifier, la conception que l'on a de ce métier si particulier. Lorsque Jacqueline de Romilly dit s'être trouvé « un maître, en la personne de Paul Mazon », il s'agit tout à la fois d'un guide pour l'étudiante qu'elle était lorsqu'elle l'a rencontré et d'un modèle pour le professeur qu'elle allait devenir ensuite.

Par ailleurs, on sait que lorsqu'elle entreprit de traduire Thucydide, elle reprit les notes d'un autre professeur, Louis Bodin, à qui elle succéda dans la conduite de cette tâche ardue. Elle aurait pu commencer un nouveau travail, mais elle n'en fit rien, préférant s'inscrire dans la continuité d'un certain passé. On pourra reconnaître dans le sens de cette démarche l'esprit qui la caractérisa toujours : la conservation des aspects positifs du passé, pour les réutiliser dans le présent, au service de l'avenir.

²⁰ *Ibid.*, p. 133.

Dans l'importance que prirent pour la jeune Jacqueline ces références universitaires, l'influence de sa mère n'est que peu sensible, même si c'est elle qui fut, nous l'avons dit, à l'origine de l'arrivée de Thucydide dans la vie de sa fille. En revanche, les deux femmes éprouvèrent un même amour pour un homme, qu'elles appelaient avec une touchante complicité le « brigand ».

Je crois bien avoir dit (cela m'était si naturel !) que « nous l'aimions », ma mère et moi. En fait, la formule n'est-elle pas surprenante ? Et je n'entendais pas le verbe aimer comme lorsque l'on dit aimer la confiture ou le cinéma. Il s'agissait de beaucoup plus. C'était ma mère qu'il venait voir ; et c'était avec elle qu'il était vraiment en relations. Mais notre sentiment pour lui, l'importance que nous attachions à tout ce qui le concernait, le flot de tendresse qu'inspiraient en nous sa voix, ses espérances et jusqu'à ses maladresses : oui, ils nous étaient communs ! [...] Il était, pour nous deux, un être à part, d'une essence différente de tous les autres. Je l'admirais et, dans ma jeunesse naïve, je souhaitais éperdument le protéger.²¹

Cet homme qu'elle ne nomme jamais est un chef d'orchestre de renom : Charles Munch. À plusieurs reprises, et toujours la même tendresse teintée d'affection et d'admiration, Jacqueline de Romilly évoque le souvenir de cet homme qui partagea une histoire d'amour avec sa mère : « Cela vint en surprise, quand l'heure semblait passée. Et ce fut très beau. » Cette relation fut un savant mélange d'échanges intellectuels, de soutien réciproque, de complicité quasi-fraternelle. Les propos de notre auteur mettent en évidence le prix qu'elle attachait à cette présence masculine dans son univers familial. Nous ne nous risquerons pas à émettre des hypothèses invérifiables sur la nature de cet attachement : que Jacqueline ait retrouvé en Munch l'image d'un père, qu'il y ait eu entre la mère et la fille une forme de rivalité autour de cet homme, ou que cet attachement n'ait été qu'amitié sincère et pure, il ne nous importe pas d'en discuter. L'essentiel, le plus révélateur, est que les deux femmes se confondent dans la force vive de ce qu'elles éprouvent pour lui.

Je dis « nous », quand je parle du brigand. Il y eut en effet ceci de remarquable que nous lui portions toutes les deux une affection semblable, que nous le comprenions de la même façon, et que j'ai toujours été reconnaissante à Jeanne d'avoir introduit dans nos vies cet être qui me paraissait d'une essence

²¹ *Les Roses de la solitude*, p. 41-42.

autre et supérieure. Je l'écris alors que j'approche du terme de ma vie, qui fut bien remplie, et en sachant que ses visites n'étaient pas pour moi ni ses sorties avec moi ; mais je l'écris sans hésiter : l'avoir connu comme nous le connaissions alors reste un des grands privilèges de ma vie et un des plus précieux souvenirs. On peut par là imaginer ce qu'il en était pour Jeanne.²²

Avec l'évocation du brigand, le rapport s'inverse. Alors que *Jeanne* est un ouvrage dont le titre dit clairement à qui il est consacré, on peut y deviner, en creux, l'image de Jacqueline. Or, ici, cette dernière parle d'elle ; il n'y a guère de doute sur la nature du « je », dans ce passage comme dans l'ensemble du livre : il est autobiographique. En évoquant son propre ressenti, c'est celui de Jeanne qu'elle fait apparaître : la mère et la fille sont à ce point solidaires qu'elles semblent ne pouvoir être séparées.

Nulle part dans l'œuvre de Jacqueline de Romilly, on ne trouvera paroles aussi affectueuses et touchantes que celles qu'elle réserve à Charles Munch — hormis celles qui évoquent Jeanne, mais cette dernière a une place à part. Ceci peut certainement s'expliquer par le fait que rien, jamais, n'est venu altérer la force de cet amour. Notre auteur l'assume pleinement, et semble vouloir prévenir les critiques qui pourraient être formulées sur l'ambiguïté d'une telle relation.

La guerre nous a séparés, et puis son départ pour les États-Unis, et puis enfin la mort. Mais la lumière que fut sa présence ne s'est jamais éteinte pour moi. Je conserve encore aujourd'hui tout une série de photographies de lui [...]. Et j'ai aussi conservé, dans mon sac, avec mes papiers d'identité, une petite lettre qu'il avait un jour laissée pour ma mère, et qu'elle avait elle-même longtemps portée dans son sac. Et moi, ne sachant plus si c'est en mémoire d'elle ou bien de lui, je la porte de même sur moi. C'est le lien avec le passé, le souvenir d'un amour où se confondent la mère et la fille, le réel et le rêve, le passé et ses longues prolongations. Avant de s'attaquer à cette sorte de tendresse, qui m'émeut encore tant d'années après, les psychologues à la mode feraient peut-être bien de s'interroger sur cette forme de communion qui me faisait prendre à mon compte les émois et les tendresses d'une autre.²³

²² *Jeanne*, p. 143-144.

²³ *Les Roses de la solitude*, p. 42-43.

Au fil de ses écrits, notre auteur évoquera, de manière fugitive, des amis, « de véritables passions et des êtres qui sont entrés profondément dans ma vie [...] ou, à l'autre extrême, les plus brèves flambées de ferveur ». Aucun ne semblera avoir l'importance qu'eut le brigand. L'homme qu'elle épousa, Michel Worms de Romilly, ne tient pas, sous sa plume, un rôle de premier plan : le temps, les études, les divergences de tous ordres, avaient eu raison de leur union. Le lecteur ne trouvera trace d'aucune amertume, d'aucune rancœur, d'aucun regret, si ce n'est peut-être celui de n'avoir pas su ménager, dans sa vie, une place suffisante à la vie conjugale.

Parmi les figures marquantes qu'elle évoque, Jacqueline de Romilly en retient une, la plus proche et la plus fidèle, toujours présente :

Ce cadre contient actuellement la photographie de ma mère ; et j'aime qu'elle soit là, tout près, car c'est elle qui a veillé sur ma vie, d'un bout à l'autre, et, d'une certaine manière, me rassure et me protège aujourd'hui encore. [...] Il était très bien que ce soit le visage de ma mère qui fût dans le cadre. Il avait, lui, traversé toute ma vie et toutes mes tendresses. J'ai jeté un regard vers lui, comme si souvent, sans même bien le regarder : je le connaissais si parfaitement, ce visage ! Mais, tout doucement, émue par la pensée de tout ce que j'avais vécu et ressenti et accumulé en moi pour toujours, j'ai murmuré très bas : « Merci, Maman ! »²⁴

Tous les instants passés ensemble et le vécu que les deux femmes ont partagé abolissent le passage du temps : tout participe de l'enrichissement d'un trésor commun, du renforcement des liens indissolubles qui les unissent. Toutes deux vieillissent et subissent les outrages du temps ; pourtant, il est un élément sur lequel ce dernier n'a aucune prise : quel que soit leur âge, elles demeurent mère et fille. Même dans son grand âge, Jacqueline reste la fille de Jeanne Malvoisin. Lire « Merci, Maman ! » sous la plume d'un grand professeur nonagénaire, membre de l'Académie française, peut prêter à sourire ; les esprits un peu moqueurs riront même de l'enfance dans laquelle le grand âge fait retomber. Or, ces mots devraient plutôt nous rassurer : il est, en ce monde où tout passe, des repères, des appuis sûrs qui ne nous tromperont jamais.

²⁴ *Ibid.*, p. 37 et 57-58.

III. La scolarité et les apprentissages

Mais il est plus important de comprendre que l'enseignement prépare la société de demain. [...] Formation : je répète ce mot. Mais en quoi ? Mais comment ? L'enseignement peut-il modifier les élèves ? Par quel miracle des leçons données en classe peuvent-elles constituer une personnalité ? Être, comme je le dis ici, une formation ?²⁵

Une métaphore courante consiste à présenter la vie humaine comme un chemin. Le but ultime de cette route, nous le connaissons tous ; ce n'est donc pas le lieu où l'on arrive qui constitue l'intérêt de la promenade. Tout voyageur se met en route en venant au monde : il lui appartient ensuite de choisir sa route. Naturellement, il n'en est pas capable d'emblée. Ici interviennent les parents, l'entourage et, un peu plus tard, l'école. Ces divers soutiens fournissent au pèlerin un bâton pour s'appuyer, une boussole et une carte pour s'orienter.

Jacqueline de Romilly a toujours su à quel point l'école, pourvu qu'elle fonctionnât correctement et que l'on sût en tirer profit, pouvait permettre de prendre de la hauteur, d'aller un peu plus loin sur le chemin de la vie. Il ne s'agit pas d'arrêter ou de ralentir la course du temps, ni de l'allonger, mais plutôt de lui donner toute l'ampleur possible. *Disce quasi semper uicturus*, disait la sagesse latine. En effet, il ne faudrait jamais se lasser des apprentissages, de ces petits riens qui, une fois réunis, font presque tout. L'appétit de savoir permet de donner de l'épaisseur au temps. Si l'homme a quelque influence sur la longueur du segment de temps qui lui est dévolu, c'est, à coup sûr, par l'envie de poursuivre, de creuser un peu plus, d'affiner et d'éclaircir.

Lorsque notre auteur jette un regard sur son propre parcours, elle constate que les effets de la « formation » ne sont pas immédiats : c'est l'avenir, demain, qu'il faut envisager. Sur les bancs de l'école, c'est le futur que l'on prépare, la suite du chemin, jusqu'à son terme. Des choix, qui paraissent parfois sans importance, viennent constituer la treille sur laquelle grimpera le rosier de notre vie. Il en va de même pour toutes les

²⁵ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 12-13.

décisions que nous prenons au cours de notre existence, sans doute, mais cela se vérifie plus nettement à l'âge où le champ des possibles est le plus large.

Jeanne n'était pas, au total, en mauvais termes avec son père. Elle a continué à le voir toute sa vie ; et elle avait plaisir à nous observer, lui et moi, quand il commença à m'apprendre le latin et le grec.²⁶

Les circonstances ont fait naître Jacqueline David dans une famille d'intellectuels ; Alain Peyrefitte parlera plus tard des « fées universitaires » qui s'étaient penchées sur son berceau. Son grand-père maternel était professeur de lettres ; quant au parcours de son père, il est pareillement tourné vers l'enseignement : « Normalien, bien entendu. Reçu premier, bien entendu. Reçu premier aussi à l'agrégation de philosophie. »²⁷ Il eût été surprenant que notre auteur conçût, avec de tels prédécesseurs, une aversion profonde pour les choses de l'esprit...

Nous ne reviendrons pas en détail sur les réussites scolaires et universitaires de Jacqueline de Romilly, qui s'étonnait, dans ses dernières années, qu'on lui parlât toujours des deux prix qu'elle avait reçus au Concours général, près de quatre-vingts ans auparavant ; il nous suffit de savoir qu'elle fut une élève brillante, avant de devenir un professeur reconnu, donnant à l'école le plus clair de son temps et le meilleur d'elle-même. Elle reconnaît que la marche vers ces succès a été entreprise dès l'enfance :

[Les pensées de Jeanne] n'étaient-elles pas, avant tout, concentrées sur le souci d'élever cette petite fille, aussi bien que si son père avait vécu ?

Ses activités paraissent, à les décrire du dehors, brillantes mais diverses : toutes se subordonnaient à ce souci majeur. L'argent, c'était pour m'entourer de tous les plaisirs dont elle craignait qu'une enfant unique, privée de père, pût manquer. [...] L'élégance, c'était en partie pour me montrer l'exemple [...]. Les théâtres, les voyages, c'était pour m'ouvrir l'esprit. Les longues causeries entre nous, c'était pour me communiquer le goût de l'intelligence, de la droiture, de la gaieté. [...]

Je ne sais si j'aurais été sans elle une bonne élève. Avec elle et sa vigilance, je fus une élève excellente. Elle qui n'avait jamais désiré être première en classe désirait me voir la première : je l'ai été, avec une constance obstinée !²⁸

²⁶ *Jeanne*, p. 16.

²⁷ *Ibid.*, p. 28.

²⁸ *Ibid.*, p. 128-129.

La scolarité et les apprentissages, de quelque ordre qu'ils soient, ne sont pas, à tout le moins au départ, des entreprises solitaires. Bien entendu, il ne faut pas négliger l'importance des expériences que chacun fait au cours de sa vie, mais elles comportent une part de risque dont est exempt l'exemple : la μίμησις (mimêsis), ou imitation, semble donc être le premier mode d'apprentissage. Le but des parents est, en principe, d'aider leur progéniture à s'élancer sur le chemin de la vie en prenant aussi peu de risques que possible. Jacqueline de Romilly revient sur cette démarche, qui fut celle de sa mère, et la reconnaissance qui transparaît dans ses propos montre bien qu'elle y souscrit.

Arrêtons-nous un instant sur les termes qu'elle choisit d'employer. Sa connaissance de la langue française et de l'étymologie est trop grande pour que ce choix relève du hasard : après avoir parlé de « formation », elle utilise le verbe « élever ». Il est vrai que ces mots font partie du langage courant, et qu'ils sont fréquemment employés ; pour autant, ils ne perdent rien de leur sens concret. Lorsque l'on dit d'un océan ou d'une montagne qu'ils se forment, c'est qu'ils apparaissent, qu'ils acquièrent une existence concrète, réelle ; le résultat n'est pas aussi immédiatement palpable, dans le cas d'un individu, mais le sens de la démarche est le même : il reçoit des connaissances, des principes, le bagage intellectuel et moral, qui feront de lui un homme à part entière. En même temps qu'ils le construisent, ces éléments l'élèvent, c'est-à-dire qu'ils lui font prendre de la hauteur, élargissant son horizon et lui ouvrant des perspectives nouvelles.

Le but de tout apprentissage est, selon notre auteur, de « mieux voir ». Elle affirme cela avec d'autant plus de force et d'assurance qu'elle a perdu la vue. Elle ne prétend pas que les lumières de l'esprit et de la connaissance remplacent tout à fait celle du jour, mais elles lui offrent une consolation, valent mieux que le noir absolu. Par ailleurs, son expérience lui prouve qu'un enfant, seul, ne peut pas se former, ni s'élever. Il pourra compléter cette formation, enrichir par lui-même la somme de ses connaissances, mais il faudra qu'une base lui ait été donnée : les éléments fondamentaux, tels que la lecture, l'écriture, le calcul, ne s'inventent pas. La construction d'un individu passe donc nécessairement par des interventions extérieures.

C'est ce constat qui, sans doute plus que tout autre, conduisit Jacqueline de Romilly à s'engager ardemment dans le combat pour la défense de l'école. Défense des

enseignements littéraires, défense des humanités, mais surtout défense d'un idéal : dès lors qu'un pan de la connaissance est menacé, c'est tout l'édifice qui est exposé.

Aux connaissances intellectuelles, viennent s'ajouter, ainsi que nous l'avons mentionné, des éléments moraux : valeurs, principes, autant d'éléments immatériels qui participent de l'élévation d'un individu. Tout comme les connaissances, ils résultent d'un apprentissage, qui peut également passer par l'imitation. Ils facilitent la vie en société. D'aucuns établissent une distinction entre ces préceptes moraux et les savoirs intellectuels : les premiers seraient du ressort des parents, ou de l'entourage, tandis que les seconds seraient à la charge de l'école. En se gardant de toute prise de position excessive, on pourra tout de même remarquer que cette distinction n'est plus guère opérante aujourd'hui — si tant est qu'elle l'ait jamais été. On a coutume de séparer éducation et instruction, l'une étant morale et l'autre intellectuelle. Toutes deux participent de la formation, et sont assurées de manière conjointe et complémentaire par les parents et par l'école, comme en témoignent, par exemple, les leçons de morale qui fleurirent longtemps sur les tableaux noirs. Le ministère de l'Instruction publique n'est-il pas devenu celui de l'Éducation nationale ? Au regard du parcours de Jacqueline de Romilly, on mesure que la réussite scolaire dépend d'une savante alchimie, d'une cohésion subtile entre l'école, un individu et son entourage.

Il faut reconnaître que tous les exercices scolaires, en développant l'attention, contribuent à nous apprendre à voir. [...]

Mais si j'insiste sur la littérature et sur son rôle quand il s'agit de nous apprendre à voir, c'est parce que le jeu sur les mots, sur leur longueur, sur leurs sonorités, accompagné du recours aux métaphores, permet par sa précision d'aller plus loin encore. [...]

À chaque page des livres, à chaque vers des poèmes se présentent ainsi des notations, ou fugitives ou insistantes, qui, je le répète, nous apprennent à voir. Et, sauf exception, ces phrases qui nous auront touchés jusqu'au cœur, ces textes sont ensuite presque toujours oubliés [...]. Mais avant d'être oubliés, ils ont comme affiné notre regard et jeté sur les choses une lumière qui nous révèle leur existence.²⁹

²⁹ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 209, 214 et 216.

La littérature est à la croisée des chemins. On y est initié par un parent, qui, alors que nous étions enfant, nous lisait une histoire pour nous endormir, ou par l'école, où un professeur de lettres nous fait découvrir une œuvre, ou seulement quelques pages, parmi les plus belles du Panthéon littéraire. Mais elle est aussi, surtout, une expérience unique, personnelle, la rencontre avec un texte. Elle ne s'explique pas vraiment, ou du moins pas complètement : elle se vit.

Elle est un miroir, dans lequel tout lecteur se plonge et dans lequel il va retrouver un peu de ce qu'il est. Elle est également un révélateur, une lumière qui va éclairer le lecteur sur lui-même et sur le monde qui l'entoure. Les mots, les phrases, pénètrent en lui et modifient sa vision. Le fond et la forme participent de cette démarche, à chaque fois unique, car chaque lecture est différente. Le moment, l'âge, le contexte, rien ne sera plus jamais pareil. Et l'on songe au mot d'Héraclite disant que l'on ne se baigne jamais deux fois dans un même fleuve.

Développer l'attention, aller plus loin, affiner le regard, jeter une lumière... Jacqueline de Romilly souligne l'importance de la curiosité, de la ténacité : la connaissance ne se donne pas, elle s'acquiert, se cultive. Elle est le fruit du travail et de l'effort. En bon professeur, elle met en évidence l'importance de ces deux valeurs, refusant l'argument d'impossibilité ; selon elle, chacun peut progresser. Et l'on ne peut qu'être tenté de la suivre. Le progrès est possible à tous : c'est une notion relative. D'où que l'on parte, on peut toujours aller vers le mieux. Il ne s'agit pas de fixer une barre, un seuil à atteindre, mais simplement de considérer le point de départ et de faire en sorte de s'en éloigner par le haut. N'est-ce pas là le sens même de « s'élever » ?

La littérature est un moyen, parmi d'autres. Jacqueline de Romilly a pu vérifier combien il était efficace, et elle nous livre « la vérité de l'expérience telle que l'a vécue la vieille femme [qu'elle est] aujourd'hui »³⁰. Pour autant, elle ne considère pas que la littérature et les connaissances intellectuelles transmises par l'école soient les seules possibilités de formation d'un individu.

Il serait temps de distinguer les souvenirs acquis au cours des classes et ceux qui viennent ensuite, ou en même temps, de la simple expérience de la vie. Il faut se rappeler en effet que beaucoup d'enfants n'auront pas poussé

³⁰ *Les Révélation de la mémoire*, p. 12.

l'apprentissage scolaire très loin ; ils seront vite entrés dans une vie professionnelle, pratique qui les éloignera assez largement de ces lectures et de cette culture qui viennent d'être évoquées. Cela est vrai. Et il est vrai aussi que beaucoup d'entre eux développeront dans cette vie professionnelle, avec l'expérience qu'elle apporte, une véritable culture différente de celle que l'on a décrite ici, mais bien réelle — si du moins ils apportent dans cette vie professionnelle une curiosité, un désir de comprendre, un désir de comparer qui apparentent leur savoir à une culture.³¹

Jacqueline de Romilly introduit ici une notion importante, qu'il convient de préciser : celle de culture. Si l'on considère la distinction habituelle entre nature et culture, on peut comprendre ce dernier terme comme la manifestation d'une évolution. La culture recouvre l'acquisition de connaissances et la capacité à les mettre en œuvre en faisant preuve de raisonnement et d'esprit critique. La notion de culture est à mettre en relation avec celle de raison ; outre de savoir et de connaître, elle permet de penser, de comprendre et de reconnaître. Elle nécessite un recours à la réflexion. Le savoir en est un des éléments, mais, s'il lui est nécessaire, il n'est pas suffisant.

Notre auteur élargit le champ des possibilités d'apprentissage : la théorie n'est pas la seule manière d'acquérir des connaissances et des savoir-faire pour les mettre en œuvre. La pratique peut aussi permettre cela, et Jacqueline de Romilly n'établit aucune hiérarchie. Elle est une intellectuelle, indéniablement, mais une intellectuelle lucide, ouverte sur le monde, et elle admet qu'il existe d'autres voies que celle qu'elle a choisi de suivre. Son but, qu'elle estime devoir être celui de tout un chacun, est la formation, l'élévation, de l'individu. La réflexion semble la condition indispensable à la réussite d'une telle entreprise : même la *μίμησις*, pour être efficace, doit être pensée et réfléchie. Les automatismes, la force des habitudes et la répétition sont autant d'écueils qu'il faut éviter. Pour qu'un savoir-faire soit profitable à un individu, il faut qu'il repose sur un savoir. Ce postulat est compréhensible : on sait bien que toute construction n'est durable que dans la mesure où elle a des fondations solides. La connaissance, doublée du raisonnement, apporte une capacité d'adaptation appréciable, ainsi qu'une « lumière » : chaque acte accompli, chaque geste, fait sens et s'inscrit dans un ensemble cohérent.

³¹ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 109.

Cette notion de sens est tout aussi essentielle à l'acquisition de la connaissance et de la culture : elle suppose la compréhension, la clarté. Lorsqu'apparaît le sens d'un mot, d'une action, d'un texte, on le saisit, on le fait sien, et c'est à cette seule condition qu'il nous est profitable. « Cela nous aidait tous de penser et de comprendre que, malgré tous nos errements, quelque part "il y a du sens". »³² Le sens est ce qui guide l'homme : nous ne pouvons tirer profit d'un renseignement que si nous le comprenons, une indication ne nous aidera à nous orienter que si elle nous est intelligible. Le sens est la passerelle entre un élément et nous : c'est en élargissant le champ de notre perception et de notre compréhension que nous multiplions ces passerelles. Seul un effort constant et un entraînement de l'esprit permettent cela : « Je crois qu'à tout moment [l'enseignement] fait avancer et progresser [...]. L'entraînement même, qui accompagne l'exercice, joue un rôle considérable. On ne peut pas vivre ni progresser sans y avoir recours. »³³ Ainsi, ces biens immatériels que sont le savoir et la réflexion nécessitent, pour pouvoir être mis en œuvre de manière efficace, un entraînement régulier, tout au long de la vie. Car, d'après notre auteur, la vie même semble dépendre de cela : sans culture, sans possibilité d'accès au sens, l'homme végète et régresse. Or, face au temps, l'immobilisme est fatal ; seul le mouvement constitue une éphémère porte de salut, une forme de sursis : Du Bellay n'écrivait-il pas que « Ce qui est ferme, est par le temps détruit, / Et ce qui fuit, au temps fait résistance »³⁴ ?

Dans le même temps, Jacqueline de Romilly insiste sur l'importance de la volonté, sur la nécessité d'être animé du désir d'apprendre, pour que la formation soit efficace. Il faut que l'individu veuille progresser, pour que la lumière puisse se faire. Sa longue expérience de professeur lui a permis de le vérifier : il n'est d'enseignement profitable, qu'il soit théorique ou pratique, que tant que l'élève manifeste un tant soit peu de bonne volonté. Comme on ne retiendra rien d'un cours théorique si l'on ne daigne pas y prêter quelque attention, de même un travail concret ne sera en rien gratifiant si l'on n'est pas mû par le désir d'en comprendre les tenants et les aboutissants.

Ainsi, au-delà des influences qui pourront s'exercer sur lui, l'individu doit faire preuve, pour pouvoir progresser, de volonté et de ténacité. Il y a du mérite à cela, car il

³² *Les Révélation de la mémoire*, p. 113.

³³ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 190.

³⁴ *Les Antiquités de Rome*, sonnet 3, 1558.

faut faire des efforts, lutter parfois contre des penchants bien naturels à la paresse ou à la facilité, pour s'apercevoir que cela ne porte pas de fruits immédiats. Mais il faut alors garder à l'esprit que ces savoirs « restent cependant les maillons nécessaires pour une activité qui ouvre indéfiniment sur des progrès nouveaux »³⁵.

Néanmoins, il faut aussi rappeler que, même dans la vie professionnelle la plus modeste, ces savoirs désintéressés et très largement effacés que l'enfant a acquis en classe lui seront de toute façon une aide constante. Ce seront les cadres auxquels il pourra raccrocher tout ce qui viendra par la suite, ce seront les points de départ pour les informations qu'il amassera de son côté. Quant à cette culture qui lui est ouverte dans sa vie professionnelle, il faut comprendre que la curiosité et l'esprit critique qui en sont la base auront été acquis dans la formation scolaire reçue dans ses premières années. J'ajoute enfin que, plus on lui aura donné d'ouverture sur le monde de la connaissance intellectuelle et des livres, quelle que doive être sa vie ensuite, plus cette nouvelle culture lui en sera facilitée.³⁶

Éduquer, c'est ouvrir des portes. En effet, l'idée que la vie est un chemin a ceci d'inexact qu'elle suppose l'existence d'une ligne tracée dès le départ. Au vrai, il conviendra plutôt de parler de cheminement, un cheminement au cours duquel on pourra prendre telle voie, plutôt que telle autre. Il n'importe pas ici de trancher la question de l'existence du destin, d'un grand rouleau sur lequel tout serait écrit avant même que nous le vivions. Que ce rouleau existe ou non, l'homme dispose toujours d'une certaine latitude. Il peut décider, choisir. Le rôle principal de l'éducation serait donc d'élargir son horizon, en lui donnant la possibilité d'effectuer ses choix en conscience.

Pour cela, elle lui aura fourni un certain nombre de clefs, dont les principales constituent le bagage indispensable à la constitution d'un individu libre, capable de décider de l'orientation qu'il veut donner à son existence. Ces connaissances élémentaires — lecture, écriture, calcul, pour ne citer que les principales — sont mobilisées à chaque instant de notre vie, ou presque. De leur maîtrise dépend tout approfondissement, aussi Jacqueline de Romilly insiste-t-elle sur la nécessité pour tout individu d'y avoir été initié. Naturellement, on n'en retire immédiatement aucun profit matériel. Mais, outre le fait que l'éducation n'a pas vocation à être pensée à court terme,

³⁵ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 30.

³⁶ *Ibid.*, p. 109-110.

on en récoltera le bénéfice dans l'avenir, à maintes reprises, sans s'en apercevoir : ces savoirs, ainsi que le dit notre auteur, sont « désintéressés », ils ouvrent bien des portes sans rien demander en retour.

La curiosité et l'esprit critique, auxquels notre auteur fait allusion, sont intimement liés à l'ouverture que donne l'éducation. Qu'elle soit lumière ou élévation, selon la métaphore choisie, elle permet l'avancée. L'appétit de savoir est un stimulant inépuisable ; quant à l'esprit critique, il permet d'avoir un regard lucide et aussi objectif que possible, de faire le tri pour ne garder que le meilleur, d'aller à l'essentiel, guidé, à l'instar de Jacqueline de Romilly, « par la raison et le culte du vrai »³⁷. Cette formation, avec sa part de théorie et les expériences que chacun d'entre nous fait au cours de sa vie, s'imprime en nous profondément, de manière consciente ou plus secrète. Aujourd'hui, demain, chaque jour, ce passé fondateur nous est bâton, carte et boussole.

³⁷ *Les Révélations de la mémoire*, p. 114.

IV. L'Antiquité, toujours présente

Jacqueline de Romilly a consacré toute sa vie aux humanités. La littérature, l'histoire et la pensée des civilisations antiques n'ont cessé de l'occuper. Ses ouvrages, mais aussi les conférences et les entretiens qu'elle a donnés, témoignent d'une connaissance fine et approfondie de tout ce qui a trait à ces cultures qui sont les origines mêmes de la nôtre. Elle évoque Alcibiade, les sophistes, Socrate et tant d'autres avec une précision et un entrain incomparables, comme s'il s'agissait de personnages qu'elle aurait bien connus. En effet, son domaine de prédilection fut, plus que tout autre, la Grèce.

Les textes qui nous occupent n'ont pas de vocation scientifique, mais leur auteur, bien qu'elle acquière à travers eux — et quoiqu'elle s'en défende — le statut d'écrivain, demeure helléniste. L'Antiquité est toujours présente sous sa plume, que ce soit par des allusions discrètes ou par des surgissements inattendus, superbes, empreints de vérité.

Nous ne nous livrerons pas au recensement de ces apparitions : cette opération n'aurait que peu d'intérêt, et pour seul effet de dessécher le propos de Jacqueline de Romilly. Nous nous attacherons plutôt à l'apport de ces manifestations de la présence de l'Antiquité. Discrètement, elles viennent nouer des liens entre ce passé lointain et ce que nous appelons présent ; elles donnent corps à l'idée de continuité, de permanence, en révélant au lecteur leur infinie richesse et l'évidence de leur actualité.

L'archéologue qui dirigeait les fouilles dans cette région m'avait offert à déjeuner, vers les premiers contreforts de l'Olympe, et m'avait ensuite emmenée, avec la dame qui m'accompagnait, au plus haut que l'on pût atteindre. [...] D'un geste du bras, notre guide nous a montré le ciel où tournoyaient de grands oiseaux et il a murmuré : « Voyez, vous avez même les aigles de Zeus ! »

[...] Certes, je n'y crois plus, à ces dieux ! Je ne crois pas le moins du monde que derrière ces hautes pentes dissimulant le vrai sommet, réside un dieu avec son cortège sacré. Cependant, je suppose que chacun connaît cette impression que l'on ressent lorsque le moment présent rejoint des souvenirs dont la réalité reste flottante, mais s'est inscrite en nous avec quelque insistance.

Et l'on demeure un peu saisi ; on se dit : « C'était ici », « Cela a existé », « Je touche en ce moment à l'histoire »... Nous savons que le passé a existé

d'une certaine manière ; nous n'en doutons pas ; mais il est toujours émouvant de le rencontrer et de le rencontrer face à face, sans rien de moderne ou de différent qui vienne s'y mêler.³⁸

L'Antiquité chère à notre auteur est avant tout liée à un lieu géographique particulier, sur les bords de la Méditerranée, entre mer et montagne. Cette terre de contrastes, aujourd'hui décriée et menacée, fut le berceau de l'une des plus brillantes civilisations dont l'Histoire nous ait laissé une trace. Sur le plan de la pensée, de la littérature, de la connaissance de l'homme, la Grèce nous a transmis un héritage inestimable, source intarissable de travaux et de réflexion.

La pensée grecque est universelle ; on peut la découvrir à peu près partout dans le monde, par les textes, les images, les objets d'art, par tout ce qui a traversé le temps pour parvenir jusqu'à nous. Mais cette pensée si particulière ne se découvre nulle part aussi intensément que sur la terre qui l'a vue naître. Jacques Lacarrière a fort bien exprimé, dans *L'Été grec*, cette sensation de toucher au cœur que l'on éprouve en foulant le sol souvent aride de cette terre brûlée de soleil.

Si la Grèce fut le lieu privilégié de la raison et de la science, elle est aussi à l'origine de mythes et de récits légendaires parmi les plus fameux. Un raisonnement un peu court pourrait amener à conclure qu'il s'agit là d'un paradoxe : comment un peuple à la pensée si éclairée a-t-il pu accorder foi à ce qui semble n'être que pur produit de l'imagination ? Voilà une question qui pourrait nous entraîner fort loin, dans un développement où nous perdriions quelque peu de vue l'objet de notre étude. Sans doute faut-il voir dans les mythes un questionnement, une manière d'appréhender le monde et d'expliquer ce qui peut échapper à l'entendement. *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*³⁹, s'interroge l'historien Paul Veyne. La question fait encore débat parmi les spécialistes, aussi ne nous aventurerons-nous pas à la trancher. Toutefois, on ne peut que constater que ces mythes ont pour vocation première de proposer une explication du monde ; ils sont le fruit de l'imagination et sont connus de tous les Grecs, participant ainsi de la construction de chaque individu et, plus largement, d'une culture commune. Le sous-titre de l'ouvrage de Paul Veyne n'est-il pas *Essai sur l'imagination constituante* ?

³⁸ *Les Roses de la solitude*, p. 19-22.

³⁹ Paris, Seuil, 1992 (première édition : 1983).

Les mythes sont si profondément ancrés dans la pensée grecque et ont connu un tel essor que le voyageur pourra avoir l'impression de les rencontrer, lorsqu'il visitera la Grèce. Ainsi, Jacqueline de Romilly, voyant des aigles tournoyer, songe à l'oiseau de Zeus. Cette pensée résulte de la conjonction de deux éléments : la magie des lieux, d'une part, la force si particulière du Mont Olympe, et, d'autre part, la connaissance des mythes qui présentent cet endroit comme le séjour des dieux. À ce moment-là, c'est autant le souvenir de ces mythes qui affleure à l'esprit, que la conscience de l'ampleur de l'histoire qui nous a précédés. Ce que nous avons appris sur les bancs de l'école, ou lu dans quelque ouvrage, refait surface, s'incarne et vit sous nos yeux, intact.

Parmi les adjectifs et les superlatifs que l'on a coutume d'attribuer à la Grèce, il en est un qui retient particulièrement l'attention. Existe-t-il une autre terre qui ait le privilège d'être « éternelle » ? Si l'on y regarde bien, cet adjectif ne convient pas tout à fait. En Grèce comme ailleurs, tout ce qui dépend des hommes est fugitif, passager. Plus qu'éternelle, la Grèce est intemporelle. Sa pensée, son esprit, ses charmes, ont séduit des générations d'hommes. Les évolutions diverses ne gâtent rien, elles ne modifient pas la substance : ce qui n'a pas d'âge ne peut pas vieillir...

En fait, mes petits chevaux mènent droit à la poésie d'Homère.⁴⁰

Deux petits chevaux de bronze, posés sur une étagère, offerts à Jacqueline de Romilly à la suite d'une conférence, dans laquelle elle évoquait le moment de l'*Iliade* où l'un des deux chevaux d'Achille se met à parler, annonçant la mort prochaine du héros. Ces deux statuettes renvoient doublement à cet épisode : tout d'abord, de manière évidente, elles représentent ces chevaux ; ensuite, elles sont attachées, par le souvenir, à un moment consacré à ce passage de l'épopée homérique. L'Antiquité est donc venue se nicher jusque dans ces petits objets.

Quiconque verrait ces bronzes sans connaître leur histoire ne s'y attarderait guère. Savoir qu'ils sont un cadeau leur donne une certaine valeur. Mais être capable de reconnaître en eux les chevaux de l'*Iliade* ne les rend que plus intéressants. Pour reprendre un terme auquel nous avons fait référence par ailleurs, cela leur donne un sens, une épaisseur, une consistance. Ils sont ancrés dans le passé, à plus d'un titre. Naturellement, ils renvoient à la conférence donnée par notre auteur, dans un passé

⁴⁰ *Les Roses de la solitude*, p. 23.

proche. Par ce qu'ils représentent, ils renvoient aussi à un passé lointain, aux alentours du VIII^e siècle avant notre ère, au moment où les épopées homériques se sont répandues. Un point de vue grec pourrait même nous pousser jusqu'à dire qu'ils renvoient également à un passé encore antérieur, au moment où la guerre de Troie a bel et bien eu lieu. En effet, les Grecs considéraient que les mythes s'inscrivaient dans un passé lointain, imprécis, mais néanmoins réel. Sans aller aussi loin, on peut toutefois considérer que ces statuettes recouvrent plusieurs strates du temps. Elles ont plus d'un lien avec le passé, nous les considérons dans ce qui est notre présent et, grâce à Homère, nous savons que l'un des chevaux prend la parole pour annoncer l'avenir.

Un seul regard vers deux objets immobiles nous fait retrouver le passé et nous ouvre des portes vers l'avenir. Outre le fait que l'Antiquité peut se rappeler à nous sans que l'on s'y attende, Jacqueline de Romilly nous montre de nouveau le pouvoir de la formation et de la littérature, leur capacité à éclairer le quotidien. L'une et l'autre nous accompagnent à chaque instant, dans chaque étape de notre vie, même la plus insignifiante. Elles sont fragiles, car elles doivent être cultivées pour pouvoir durer et être efficaces. Elles sont uniques, car elles varient selon ce que l'on est, selon ce que l'on vit. Fragiles, mais elles peuvent durer. Uniques, mais elles peuvent être partagées. Infiniment riches donc, et il appartient à chacun d'exploiter leurs possibilités.

Mais, après tout, je ne serais pas moi-même si j'oubliais la façon dont, dans *La République* de Platon, les hommes enfermés dans la caverne arrivent par un effort de volonté à se détourner du spectacle obscur qui est sous leurs yeux, à faire effort, à monter, à aller plus haut et à déboucher enfin dans un univers de clarté et de vérité.⁴¹

On sait combien les différents domaines de la connaissance peuvent être liés. Littérature, histoire, philosophie, par exemple, sont des branches que réunit un même tronc : l'homme. Ces humanités trouvent en nous un écho et, plus ou moins consciemment, elles nous marquent et participent de notre construction, à tel point qu'elles en arrivent à faire partie de nous. C'est ce qu'exprime Jacqueline de Romilly, lorsqu'elle fait part de sa crainte de n'être plus elle-même si des souvenirs ou des connaissances lui étaient ôtés. Elle évoque Platon, et plus particulièrement le livre VII de *La République*, à titre d'exemple : en réalité, ce sont tous les éléments qui rappellent

⁴¹ *Les Révélations de la mémoire*, p. 107.

l'Antiquité qui laisseraient en elle un vide, s'ils venaient à disparaître. Le souvenir des grands textes, des épisodes fameux de l'Histoire, nous hante et nous façonne ; il éclaire notre perception du monde. Ainsi, notre auteur confiait en 2005 à Emmanuel Laurentin⁴² qu'« apprendre à penser, à parler, à juger ce qui est vrai ou ce qui est faux, [c'est se constituer] des compagnies morales ou intellectuelles pour aider à vivre. » Tout cela aura une utilité, qu'elle soit immédiate ou indirecte ; rien ne sera perdu, rien ne sera vain.

L'attitude des hommes enfermés dans la caverne, dans le livre VII de *La République*, illustre la théorie de Jacqueline de Romilly. Ils doivent s'élever, quitter l'obscurité pour atteindre la lumière et profiter des bienfaits de celle-ci ; cela leur demande un effort, voire une lutte, mais ils en tirent un profit certain. Selon notre auteur, les professeurs, mais aussi les textes, ont pour rôle majeur d'élever l'homme, de lui donner le goût du progrès vers « un idéal supérieur », et de lui en indiquer la direction. Il ne s'agit pas de faire preuve d'un optimisme béat, mais au contraire de jeter un regard lucide sur le monde qui nous entoure, et de tendre vers le mieux. Le V^e siècle avant notre ère nous offre, selon Jacqueline de Romilly, la meilleure illustration de cette élévation. Dans un essai intitulé *La grandeur de l'homme au siècle de Périclès*, elle écrit que « le sens de la grandeur humaine est un but, une conquête, un effort toujours renouvelé auquel un homme digne de ce nom doit consacrer toutes ses forces : là résident les chances de succès, comme on l'a vu à Athènes, à ce moment-là. »

L'Antiquité est un domaine de la connaissance parmi les plus immédiatement accessibles. Loin de l'idée par trop répandue qu'elle serait réservée à une certaine élite intellectuelle, elle est à la portée de tous, dans la mesure où elle propose, de manière claire et sûre, des clefs pour comprendre le monde et faire progresser l'homme.

Un libraire vit un jour arriver une dame qui lui demanda un livre intitulé « Lily va au lycée » ! Ce libraire, perplexe, ne voyait pas du tout de quoi il pouvait s'agir. Mais la femme insista, disant que ce livre était important et que Mme de Romilly avait dit dans une conférence qu'il fallait absolument l'avoir lu. Le libraire fut de plus en plus troublé ; et sa réputation était directement engagée ! Je ne sais combien de temps il fallut pour que l'affaire fût tirée au clair ; mais enfin on comprit que le livre ne s'intitulait pas « Lily va au lycée », mais tout simplement *l'Iliade* et *l'Odyssée* !⁴³

⁴² *La Fabrique de l'Histoire*, France Culture. Émission rediffusée le 20 décembre 2010.

⁴³ *Le Sourire innombrable*, p. 98.

Si elle est à la portée de tous, l'Antiquité ne fait pas partie, au même titre que l'arithmétique élémentaire par exemple, du bagage commun à chaque individu. Les effets de mode, la révision des programmes scolaires et — avouons-le — une certaine tendance au modernisme que l'on a constatée à bien des époques, ont eu pour effet de réduire la place accordée aux humanités. C'est ce constat qui a amené Jacqueline de Romilly à prendre la plume, comme l'on saisit une épée, et à essayer de faire en sorte d'inverser la tendance. Il n'a jamais été question de rendre obligatoire, sur les bancs des écoles, un passage par le latin et le grec ; la revendication principale était de permettre à ceux qui le souhaitaient d'aller à la rencontre de ces cultures, de laisser ouverte la porte vers ce passé fondateur. Il fut un temps où « faire ses humanités » ne signifiait rien moins que suivre une formation scolaire, dans laquelle le latin et le grec comptaient parmi les fondations nécessaires. À l'heure où la conception de ces fondations a évolué, où le terme de « socle » a été quelque peu galvaudé, nul ne souhaite un retour à ces temps où Lysias et Cicéron étaient les compagnons de tous les jeunes enfants qui bénéficiaient d'un enseignement scolaire : la défense des humanités n'est pas une entreprise passéiste, ni un mouvement réactionnaire qui aurait pour seul credo « c'était mieux avant ». Mais, tout de même, si le temps ferme certaines portes, sans doute serait-il souhaitable que les hommes en conservent la clef.

L'anecdote que rapporte notre auteur peut prêter à sourire ; c'est même son but. Mais, derrière le sourire, on perçoit la réflexion, voire un soupçon d'inquiétude. Nos civilisations occidentales sont encore largement imprégnées des apports grecs et latins. Le langage et l'étymologie en sont des preuves évidentes, quotidiennes. Ces preuves, chacun les a sous les yeux ; nous venons tous à la suite des Grecs et des Romains. Or, nous n'en avons pas tous conscience. L'Antiquité se perd parfois dans les brumes du passé lointain, voire sombre tout à fait dans l'obscurité de ce que l'on ne connaît pas. Avoir conscience du passé ne garantit pas que l'on ne reproduira les erreurs qui y ont été commises, ni, au contraire, que l'on saura en retrouver la grandeur, mais cela est nécessaire à la construction d'un individu. La métaphore est usée, mais explicite : il n'est de bel arbre sans racines profondes. La méconnaissance de ces dernières entraîne des confusions qui sont amusantes tant qu'elles ne prêtent pas à conséquences. Indéniablement, le passé nous aide tous les jours. Nous ne le voyons pas toujours, car sa

présence est discrète, mais son absence laisse un vide béant, des ornières dans lesquelles nous ne manquerons pas de trébucher.

C'est, en fait, un vers emprunté au *Prométhée enchaîné* que l'on trouve dans l'œuvre d'Eschyle, où le poète évoque « le sourire innombrable de la vague marine ». L'image est restée en moi, comme beaucoup d'autres images de grands poètes. Et il m'a semblé que je me retrouvais tout à coup au bord de cette mer Méditerranée qui m'est si familière. Je ressentais, grâce au poète, l'impression que l'on éprouve, en contemplant, intensément et sans vraiment penser à quoi que ce soit, les reflets multiples de la lumière sur cette eau sans cesse en mouvement.⁴⁴

Sans se montrer trop audacieux, on pourra parler du pouvoir de l'héritage antique. Outre sa capacité de nous aider à mieux voir, ce dernier nous transporte, tant par la justesse évidente de ses évocations que par sa puissance esthétique. La beauté de l'Antiquité nous est parvenue, parfois transformée, parfois amoindrie, mais elle n'en demeure pas moins frappante. Le plaisir que nous pouvons ressentir à sa vue a traversé le temps, il est commun à toutes les générations qui ont eu sous les yeux les traces de la splendeur d'Athènes ou de Rome, au temps où ces cités brillaient de tout leur éclat.

Qu'elle paraisse, encore vive et intacte, ou qu'elle se devine, dans quelque ruine ou quelque fragment de texte, la beauté de l'Antiquité émeut. De Du Bellay, découvrant les émouvantes ruines de Rome, à Chateaubriand, ébloui par la Grèce lors de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, nombreux sont les hommes de lettres qui font part d'une émotion esthétique qui les touche jusqu'au plus profond de leur être. Les statues mutilées, les bâtiments en ruines, scintillant de toute leur blancheur dans le silence d'un lever de soleil, les temples de Delphes dominant une mer d'oliviers, le cap Sounion entre ciel et mer : les vestiges du passé sont innombrables, tous uniques et, pourtant, si intimement liés. Ils frappent d'autant plus l'imagination que l'on voit s'incarner en eux une somme de savoirs théoriques, la perception de tout ce temps enfui.

Nous savons que beaucoup de splendeurs antiques, qu'elles soient objets d'art, d'architecture ou de littérature, ont disparu, victime des ravages du temps, des guerres, des pillages successifs. Au fil des années et des recherches, on fait des découvertes qui viennent s'ajouter aux trésors dont nous disposons déjà. Ainsi, des beautés reparaissent

⁴⁴ *Ibid.*, p. 119.

au jour, et n'y demeurent que si l'on s'emploie à les restaurer, à les conserver, à les transmettre. Le temps les a indéniablement fragilisées, et il nous appartient de les préserver. On peut ici songer aux propos d'André Malraux : « Personne d'entre nous ne sait véritablement pourquoi la *Victoire de Samothrace* est présente. [...] En fait, l'idée d'immortalité est très récente, c'est une idée de la Renaissance reprise sur la Grèce : rien de ce que nous admirons n'a toujours été admiré. Nous n'avons pas affaire à des images immortelles, mais à des images ressuscitées. »⁴⁵ Rien n'est immortel, car exposé aux ravages du temps. Comme le dit Malraux, on ne sait pourquoi la *Victoire* est présente. Pourquoi cette statue a-t-elle été retrouvée, alors que tant d'autres restent encore ignorées, enfouies sous un champ de ronces ou recouvertes par des constructions modernes, et que d'autres encore sont perdues à jamais ? Le hasard, sans doute. Ou la Providence. On entre là dans des considérations qui dépassent un simple cadre rigoureux et scientifique. Toujours est-il que l'image de la statue, conçue à l'origine pour durer, a effectivement disparu durant des siècles, avant de ressusciter, merveilleux vestige sans visage d'un monde qui n'a pas survécu au temps.

Outre la beauté, ce qui nous séduit dans les traces concrètes, sur le papier et dans la pierre, du génie antique, c'est la manière dont elle ont su saisir et restituer la vie. Dans le mouvement d'une statue, dans la finesse d'une métaphore, on sent parfois une telle force que l'image vivante surpasse la représentation figée, un souffle vient animer la matière désincarnée. Ainsi, les vers d'Eschyle transportent Jacqueline de Romilly sur les bords de la Méditerranée, la mer paraît derrière ce « sourire innombrable ». Les Grecs ne sont pas seuls à maîtriser cet art de recréer la vie grâce à l'art, mais ils furent parmi les premiers, et le firent avec tant de talent que ces manifestations nous sont parvenues sans rien perdre de leur caractère exceptionnel. Par ailleurs, on peut tenter d'imaginer ce que serait cet héritage antique, si toutes les pièces perdues reparaissaient... En effet, toutes ne nous sont parvenues, nous l'avons dit, et beaucoup nous sont parvenues altérées, partielles, incomplètes. Mais, après tout, ces absences ne sont-elles pas autant de portes laissées ouvertes, de possibilités offertes à l'imaginaire, qui participent de l'attrait et de l'intérêt sans cesse renouvelé pour l'Antiquité ?

Celui qui a fait des études saura du moins qu'Athènes est la capitale de
la Grèce et qu'elle a joué un grand rôle à un certain moment de l'histoire de

⁴⁵ Discours du 14 octobre 1965.

notre civilisation ; il saura peut-être aussi que la ville est près de la mer [...]. Mais l'homme cultivé qui entendra le nom d'Athènes verra plus ou moins consciemment une masse énorme d'images entourant le nom et lui donnant sa vie et son relief, il pensera aux grands siècles de la culture athénienne avec, autour, ces constellations de nom que sont Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide et bien d'autres. Il verra comme une image de marbre symbolique peut-être, un visage qui sera celui de Périclès et évoquera vaguement l'idée d'une démocratie athénienne. Peut-être, très vaguement, flottera-t-il autour du nom d'Athènes comme une vision rapide de l'Acropole et du Parthénon, ou peut-être l'évocation d'un cours d'eau au bord duquel se promènent des philosophes et où Platon fait parler Socrate. Tout cela fera autour du seul nom d'Athènes comme un halo incertain mais brillant et s'étendant très largement en toutes sortes de directions.⁴⁶

Il y a loin, sur la ligne du temps, de l'Antiquité à nous. Cependant, on peut abolir, ou à tout le moins réduire, cette distance. Les connaissances, la curiosité, diverses recherches, permettent d'attirer le passé à nous, de nous le rendre familier. Le seul nom d'Athènes peut se teinter de réalités diverses, certaines contemporaines, d'autres beaucoup plus anciennes mais tout aussi actuelles. L'éclairage culturel, si important pour notre auteur, juste mélange de raison et de savoirs, est la seule clef qu'il nous faille pour les déceler. En même temps que l'on saura situer la cité, on verra apparaître tout un arrière-plan historique, littéraire, humain. Ce bagage intellectuel pourra nous permettre, à l'instar de Chateaubriand, par l'entremise de l'imagination, de « voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos ; [d']entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; [d']ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. »⁴⁷

À l'heure de la technologie, où les escaliers se montent sans le moindre effort, où les portes sont automatiques, pourquoi ne pas mettre en place, dans son esprit, des automatismes ? L'évocation de noms ou de lieux pourrait ainsi, sans le moindre effort, suffire à rendre vivantes des images, à effacer la distance. Cela est à la portée de l'homme, et ne nécessite aucun matériel, aucune installation particulière. Nous possédons en nous toutes les ressources pour que le passé nous rejoigne. Il ne s'agit pas

⁴⁶ *Le Trésor des savoirs oubliés.*, p. 101.

⁴⁷ *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Première partie : « Voyage de la Grèce », 1811.

d'aller à sa rencontre, en se coupant du présent, mais bien de le faire venir à soi, grâce à ces passerelles de l'esprit.

Il me semble que tout en moi se lave et s'apaise dans cette lumière dorée qui va disparaître. Oubliés, Thucydide et la guerre du Péloponnèse, qui sont mon constant souci ! Oubliées, les lettres à écrire, la serrure à faire réparer, la nécessité de relancer l'élagueur, qui n'est toujours pas venu !⁴⁸

Jacqueline de Romilly, si brillamment et si profondément helléniste, pouvait donc oublier la Grèce ! On perçoit ainsi tout ce que l'Antiquité a de naturel. Elle est présente en nous, elle nous guide et nous éclaire, mais, comme tout ce qui fait notre vie, elle peut être laissée de côté pour un temps. Quotidienne, habituelle, elle ne lasse pourtant pas.

De fait, l'offre des intérêts est abondante. L'attrait de la beauté, quoiqu'important, n'est pas le seul. La vision de la Renaissance humaniste et l'admiration des voyageurs du XIX^e siècle ont profondément influencé le regard moderne sur l'Antiquité, donnant involontairement prise aux arguments de ceux qui voudraient voir disparaître ce monde ancien... Dans l'héritage antique, il y a de la beauté, il y a de la laideur aussi, des forces et des faiblesses, des illusions et des vérités : il y a tout un monde, la vie dans sa complexité, que le détour historique permet justement de mieux apprécier, dans une saisie qui n'a pas à être de seule admiration.

L'Antiquité, parce qu'elle est vie, nous accompagne sans peine, et trouve sa place parmi les préoccupations matérielles, parfois triviales, parmi les questions personnelles et les activités de tous les jours. Un paysage, une personnalité, un moment, pourront faire résonner en nous des souvenirs. Ces souvenirs ne sont pas, à proprement parler, les nôtres : nous n'avons pas, par exemple, vécu la bataille de Salamine, nous n'avons pas connu Alcibiade, ni — encore moins — Philémon et Baucis. Pourtant, la fréquentation régulière des textes, des lieux, des objets, qui ont un lien avec eux, nous les rend familiers, jusqu'à effacer progressivement toute distance entre eux et nous.

C'était au début de la guerre et j'expliquais un petit texte grec de l'orateur Lysias, racontant ce qui s'était passé lorsque, à la fin de la guerre contre Sparte, Athènes avait eu un gouvernement non démocratique imposé par le vainqueur. Ce gouvernement, ayant besoin d'argent, décida de s'en prendre aux

⁴⁸ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 45.

métèques [...] ; et le texte raconte comment on envoya des représentants chez ces métèques pour s'emparer de leurs biens, parfois avec des violences [...]. C'est un texte tout bref, une quinzaine de lignes peut-être, qui dit les faits sans commentaire, avec sobriété mais avec vivacité. Et je revois encore la petite fille qui [...] tout à coup fronça les sourcils, secoua la tête d'un air de petit animal sauvage et me dit : « Madame, ça me dégoûte. » Je précise qu'au moment où j'expliquais ce texte, les violences contre les juifs n'avaient pas encore commencé ou du moins n'étaient pas encore connues ; elles allaient bientôt se déchaîner, mais on n'en savait rien encore. L'émotion, l'indignation de cette petite venaient purement d'un texte littéraire. Elle allait bientôt avoir dans la vie réelle des raisons de ressentir pareille révolte.⁴⁹

La vie est faite d'émotions, de sentiments, de manifestations de joie ou de colère, de tristesse ou de révolte. Les textes, qu'ils soient pure fiction ou chronique exacte d'événements réels, témoignent de ce que d'autres hommes ont vécu ou éprouvé. La réaction de l'élève de Jacqueline de Romilly rappelle à notre auteur à quel point un texte littéraire peut transmettre ce vécu et toute la charge émotionnelle qui l'accompagne. Qu'il s'agisse d'un texte antique ne modifie en rien la force du propos : la plupart des écrits restent, malgré le temps, envers et contre lui, et conservent leur âme.

Au-delà de l'émotion suscitée par le texte, on ne peut s'empêcher de constater, à la lumière des événements et non sans une légère amertume, que l'Histoire a parfois de bien cruels retours. L'Antiquité resurgit parfois, dans ce qu'elle a de plus détestable. Et, paradoxalement, elle resurgit au profit de l'ignorance, ou du moins de la méconnaissance, de ce qu'elle a été : quel individu sensé pourrait vouloir, sciemment, réitérer les erreurs — ou les horreurs — du passé ? Loin de toute vision édulcorée, Jacqueline de Romilly présente l'héritage antique comme un monde fait de contrastes et d'oppositions, où l'on peut trouver le meilleur et le pire. Il revient à chacun d'en prendre conscience et de faire l'effort, pour s'élever, de ne garder que le meilleur. Pour cela, il s'agit de toujours faire appel à la raison, de conserver son esprit critique, afin de pouvoir retrouver auprès de soi l'image vivante d'une Grèce éclairée par l'esprit, riche d'une culture et d'une pensée qui ont irradié l'Occident...

⁴⁹ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 131-132.

Partie 2

-

LE PRÉSENT OU LA CONTINUATION

I. L'inévitable réalité : vieillesse et dégradation

Lorsque Jacqueline de Romilly prend la plume pour le plaisir, elle est au soir de sa vie. En effet, c'est dans son grand âge qu'elle s'autorise enfin à délaissier quelque peu les travaux universitaires et les combats que les circonstances lui ont imposés. Le « je » que nous trouvons dans les ouvrages qui constituent notre corpus est donc celui d'une femme d'un âge avancé. Même dans les moments où elle retrouve la fraîcheur et l'innocence de l'enfant qu'elle fut, l'expérience et la lucidité qu'apportent les années sont sensibles.

La venue de l'âge, bien qu'elle soit naturelle, n'est jamais facile à appréhender. Les années qui se succèdent et le franchissement de certains caps, ou l'approche de nombres fatidiques, peuvent avoir un poids psychologique mais, au total, les vraies difficultés semblent résider ailleurs. La vieillesse porte en elle l'idée de déclin, de régression, de flétrissure. Cette perspective et les désagréments qui l'accompagnent, tels que la maladie et les infirmités, constituent un légitime motif d'inquiétude.

Par ailleurs, à mesure que l'on approche de l'échéance ultime, on voit s'amoinrir les possibilités, s'éroder les délais et les sursis. Le temps s'amenuise, favorisant l'apparition d'un certain sentiment d'urgence. Chaque instant se fait précieux et doit être mis à profit. Il n'est plus temps de différer : l'avenir, quoiqu'il n'ait jamais été vraiment sûr — l'homme est si fragile, devient vraiment incertain. Les roses ont un peu perdu de leur éclat, mais il faut les cueillir au plus vite, car le rosier est en péril.

Dans *Une certaine idée de la Grèce*, Jacqueline de Romilly, répondant à Alexandre Grandazzi qui lui demande si sa vie a été celle qu'elle souhaitait, ne peut s'empêcher d'exprimer quelque regret : « Avoir été juive pendant l'Occupation, finir seule, presque aveugle, sans enfants et sans famille, est-ce vraiment sensationnel ? Prétendre que tout dans ma vie m'a parfaitement plu tiendrait du délire ! »⁵⁰ Elle a alors quatre-vingt-dix ans, un âge où l'on peut, sans doute, esquisser le début du bilan de ce que fut une vie. Entre ce qui résulte de choix délibérés et ce qui s'impose à nous, il y a parfois un léger déséquilibre, un soupçon de tristesse et quelques désillusions. Mais,

⁵⁰ ROMILLY (de), Jacqueline & GRANDAZZI, Alexandre, *Une certaine idée de la Grèce*, Paris, De Fallois, 2003. 352 pages. p. 338.

fidèle à son attitude de toujours, notre auteur ne se laisse pas aller à la mélancolie. Le passé est présent en nous, il existe, et l'on n'y peut rien changer. Il faut conserver ce qu'il a de meilleur, s'en inspirer et, à l'inverse, tirer les leçons de ses erreurs pour ne pas les reproduire. Forte de l'apport de ce passé qui ne la quitte pas, Jacqueline de Romilly est tournée vers l'avenir, obstinément. L'espoir et l'optimisme demeurent les traits caractéristiques de sa démarche, sans pour autant que la moindre part soit laissée aux illusions. L'âge lui a fait perdre la vue mais, à l'instar d'Œdipe, la cécité n'a fait qu'accroître sa lumière intérieure.

Ainsi, malgré l'obscurité propre à ceux qui ne voient plus, malgré le poids des ans et l'imminence de la fin, Jacqueline de Romilly entame une nouvelle étape de sa carrière d'écrivain, la plus personnelle. Le travail et les combats continuent par ailleurs, mais les ouvrages qui nous occupent n'ont pas ce caractère de nécessité. Ils ont le charme de l'intimité, du plaisir, de ces moments où l'on se laisse aller. Notre auteur parle d'elle, avec pudeur. Elle écrit au présent, évoquant certains aspects de son quotidien. Les liens avec le passé sont évidents. De glissements en continuité, certaines réalités s'imposent.

Depuis quelque dix ans, je n'ai jamais été vers Sainte-Victoire sans me dire que c'était peut-être la dernière fois — ou en tout cas la dernière saison : il suffit d'un col du fémur cassé, ou d'une fatigue au cœur, et il faudra tirer un trait. Or cette conscience toujours latente double ma joie, m'aidant à mieux regarder, afin de mieux me souvenir. Je sais bien qu'aucun souvenir ne me rendra l'éblouissement de la lumière ni la fraîcheur du vent. Je sais bien que, lorsque je penserai plus tard à l'ocre de la terre, je ne reverrai pas ces contrastes luxueux entre les rouges sombres et les bruns clairs, entre la discrétion de ces sols couleur de vieux bois et l'éclat arrogant des terres à bauxite. Non : cela sera perdu. Mais j'essaie.⁵¹

La conscience de la fragilité de ce que nous vivons, de ce que nous sommes, se fait jour en nous, peu à peu. Parfois, elle se teinte d'inquiétude, lorsque s'anime en nous une forme de refus, de révolte. Mais elle peut aussi, si elle s'inscrit en nous doucement, paisiblement, nous aider à profiter de qui nous est offert, à « mieux regarder ». Elle permet à l'instant de se révéler dans toute sa vérité.

⁵¹ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 18.

Il ne s'agit pas d'anticiper le regret, d'éprouver par avance manque et douleur. Au contraire, Jacqueline de Romilly insiste sur l'importance de savourer chaque parcelle de joie, de faire provision de bonheur et de lumière, pour les jours sombres qui ne manqueront pas de venir. Fugaces comme un printemps, brefs comme une période de vacances, les moments dont nous aimons à nous souvenir doivent pouvoir s'inscrire en nous pour nous éclairer ensuite. Cela ne peut se faire que si nous savons au plus profond de nous qu'ils sont appelés à disparaître. Cette conscience de leur précarité, aussi longtemps qu'elle demeure raisonnée, leur ouvre les portes de notre mémoire.

Jacqueline de Romilly était « Madame de Sainte-Victoire ». Au fil des années, elle sentait avec de plus en plus d'acuité que chaque promenade était comme un répit, un sursis arraché de haute lutte à la course du temps. Comment, en effet, arpenter les sentiers parfois escarpés de Provence, si les jambes ne nous portent plus, si le souffle se fait court, si le cœur ou les médecins nous obligent au repos ? Or, le temps passant, il arrive que le corps lâche, et il est rare que ces faiblesses ne laissent pas de traces. Elles peuvent avoir des conséquences sérieuses. Ainsi, Jacqueline de Romilly dit qu'en cas de faiblesse, « il faudra tirer un trait » : l'emploi de l'indicatif, là où l'on aurait pu utiliser le conditionnel, permet au lecteur de mesurer ce que cette éventualité a de douloureusement réel. Les capacités morales et intellectuelles sont un capital sur lequel il faut veiller avec soin, car de lui dépend l'étendue de nos possibilités.

En même temps qu'elle goûte le plaisir de pouvoir partir, sans mal, à la rencontre de sa chère montagne, Jacqueline de Romilly tente de fixer dans sa mémoire les sensations et les émotions qui l'étreignent en ces lieux tant chéris. L'incertitude de la condition humaine interdit tout retard dans cette entreprise : d'un instant à l'autre, il pourra être trop tard. Tout en mettant en pratique le célèbre mot d'Horace, *Carpe diem*, c'est son avenir que notre auteur prépare ; alors que le poète latin préconisait de ne pas se soucier du jour suivant, l'expérience a montré à notre auteur que le souci de l'avenir pouvait permettre de mieux saisir, et de conserver, l'instant présent.

Le reste est en effet, très largement, dans le noir. Je veux dire que dans le grand âge, la mémoire normalement ne vous apporte pas des trésors, mais qu'elle s'étiole, s'abîme et vous impose quantité de contrariétés. Dans mon cas ce malaise est accru par une difficulté à voir qui me rend difficile de vérifier quoi

que ce soit. [...] L'on se sent alors très bête et très paralysé. [...] La mémoire lâche progressivement et l'on en souffre à chaque instant.⁵²

Parmi les contrariétés inhérentes au vieillissement, la perte de mémoire n'est pas la moindre. De l'oubli d'un nom propre à celui de vers que l'on aimait à réciter, en passant par celui d'un numéro de téléphone que l'on compose régulièrement, Jacqueline de Romilly évoque les défaillances qui viennent perturber la marche du quotidien. Ces failles ont pour effet immédiat d'arrêter net un mouvement : brusquement, sans crier gare, un chaînon vient à manquer. Et c'est ce manque qui provoque le deuxième effet négatif, mélange de colère et d'impuissance, qui n'aide pas à retrouver la pièce absente.

Comme la rouille qui ronge le métal, le temps a un effet corrosif sur notre esprit. Certains repères se brouillent, ou disparaissent. Il est couramment admis que l'exercice intellectuel peut ralentir cette destruction, en amoindrir les effets. Mais l'exemple de Jacqueline de Romilly, dont la curiosité et l'activité intellectuelle n'ont jamais été prises en défaut, prouve bien que ce déclin est inéluctable. L'homme n'a pas le pouvoir de sauver ce dont le temps s'est emparé. Tout au plus peut-il tenter de maintenir ce qui est encore, d'en faire tourner les rouages pour éviter qu'ils ne se grippent tout à fait.

Pour notre auteur, ces absences sont d'autant plus pénalisantes que sa cécité ne lui permet pas de les pallier par une recherche ou par quelque vérification. Ses oublis sont aveugles, dans l'obscurité qui l'entoure depuis qu'elle a perdu la vue. Voir s'enfuir ce qu'il lui reste de clarté n'en est donc que plus cruel. Ainsi, elle éprouve de nouveau, mais cette fois de manière très personnelle, ce besoin de lutter pour que ne disparaisse ce à quoi l'on tient le plus. Hélas, dans ce combat intérieur, elle ne trouvera pas d'interlocuteur qui puisse la soutenir, accompagner sa démarche et combattre avec elle : le temps est un adversaire que l'on affronte seul...

Je dois reconnaître — sans plaisir — qu'avec les années qui passent, mon horizon tend à se rétrécir. Je fais, de toute nécessité, moins de voyages au loin, moins de promenades, moins de sorties. Et je veux bien admettre que ce plaisir de me retrouver chez moi, seule et tranquille, se fait, du même coup, plus sensible et plus profond. Peut-être ! Oui, peut-être...

Et le temps joue encore d'une autre façon ; car il établit, de façon cette fois irrévocable, un contraste entre les générations. Celle à laquelle j'appartenais

⁵² *Les Révélation de la mémoire*, p. 15-16.

appréciait le silence, et la tranquillité. Elle aimait les musiques douces et les vacances paisibles. Et je suis bien obligée de constater que la jeunesse actuelle, au contraire, aime les voyages au loin, les concerts bruyants, et la présence de groupes aussi nombreux que possible.⁵³

Au fur et à mesure que le pas se fait moins sûr, les goûts changent, les perceptions évoluent. Des actes qui paraissaient insignifiants prennent une importance nouvelle. D'une manière générale, le rythme ralentit et les forces diminuent. Sur le chemin de la vie, il semble que l'on titube, que l'on hésite, tandis que d'autres, près de nous, marchent d'un pas alerte. Cette différence de rythme introduit un décalage, qui va modifier les rapports avec nos contemporains. Jacqueline de Romilly n'échappe pas à cela : sa perception des jeunes générations est, en quelque sorte, faussée par les années qui lui font ralentir le pas. Ce décalage est naturel et inévitable ; il n'existe pas entre le passé et nous car, s'il est vivant, le passé n'est plus en mouvement, tandis que nous évoluons toujours. Pour autant, il n'est pas figé, mais seule la perception que nous pouvons en avoir évolue. Selon les époques, on en retiendra plutôt tel ou tel aspect, et l'analyse que l'on en fera pourra varier, mais le passé lui-même ne se métamorphose plus.

Le contraste entre les générations n'est pas un phénomène nouveau : sans doute a-t-il toujours existé. Selon la mode de l'époque, il ne se traduit pas de la même façon dans les faits. De nombreux éléments peuvent le faire varier. Toutefois, il n'a rien d'étonnant, et de nombreux textes antiques en évoquent l'existence. L'homme évolue, il n'est pas tout à fait le même selon les périodes de sa vie. Ainsi, Cicéron écrivait : « Le cours de notre vie est réglé ; elle suit invariablement une route naturelle et partout la même. Chaque saison de la vie a son caractère particulier; la nature a donné la faiblesse à l'enfance, la fierté aux jeunes gens, la gravité à l'âge viril, la maturité à la vieillesse ; chaque époque nous offre des fruits à cueillir, et qui ne viennent qu'en leur temps. »⁵⁴ Cela induit un état d'esprit et un regard différents. Il est indéniable que la jeunesse des années 1990 n'a que peu de goût pour l'opéra. La jeune Jacqueline David écoutait volontiers *Pelléas et Mélisande*, de Debussy, ou *Didon et Énée*, de Purcell. Autre temps, autres mœurs, les mélodies ont évolué, mais ce qui nous fait hommes n'a pas varié.

⁵³ *Les Roses de la solitude*, p. 137-138.

⁵⁴ *De Senectute / De la Vieillesse*, X, 44 av. J.C. « *Cursus est certus aetatis et una uia naturae, eaque simplex, suaque cuique parti aetatis tempestiuitas est data, ut et infirmitas puerorum, et ferocitas iuuenum et grauitas iam constantis aetatis et senectutis maturitas naturale quiddam habeat, quod suo tempore percipi debeat.* » (traduction française de M. Nisart).

L'essentiel est de rester fidèle à ce que l'on est. L'horizon se réduit, assurément, car on n'a plus la force vive de la jeunesse, qui voudrait tout voir, tout faire — quitte, parfois, à se brûler les ailes. L'appétit diminue mais, plus que la quantité, la question essentielle est celle de la qualité. La mémoire a des défaillances, nous l'avons dit. Le temps et sa cohorte de mites ont des effets ravageurs. Cependant, ils concentrent leurs attaques sur la mémoire récente, voire immédiate. Les images du passé lointain demeurent. Il est donc primordial que ces fondations soient saines et solides, car il se peut qu'elles soient notre unique secours, lorsque le reste lâchera.

Aura-t-on compris que j'écris là un livre sur la venue de l'âge ?

Certes je ne ferai pas son éloge. Je ne suis pas assez folle pour nier que vieillir soit la chose la plus désobligeante du monde.

Mais cela comporte aussi ses compensations ; et j'en découvre la richesse précisément ici. [...] On m'avait dit et redit qu'il est imprudent pour une femme seule de s'en aller dans les collines. Ma mère s'inquiétait. Je m'inquiétais de l'inquiéter. Et un vague malaise m'accompagnait toujours. Il a fallu du temps pour que mes cheveux blancs me paraissent une sauvegarde suffisante ; et surtout plus personne ne s'inquiète pour moi ni ne me donne par là de remords. Progressivement, alors, m'est venue une paix intérieure [...].⁵⁵

La solitude est le lot du grand âge. Le temps emporte tout ; il entraîne dans sa course le monde qui était nôtre, l'existence dont on croyait pouvoir disposer, les êtres chers à notre cœur. Et nous-mêmes portons les stigmates du temps que nous avons vu fuir. Les rides et les cheveux blancs, la canne et les lunettes, devenues indispensables, sont autant de marques qui ne trompent pas. Pourtant, par un curieux principe de vases communicants, l'âme gagne en sagesse ce que le corps perd en vigueur et en fraîcheur. Certes, il y a ces failles que nous avons mentionnées, mais elles n'apparaissent que progressivement, aussi longtemps que la maladie n'intervient pas.

Les contraintes s'effacent peu à peu, avec l'âge. D'autres viennent les remplacer, c'est un fait, mais la souplesse est plus grande, les horaires moins stricts. Le temps dont nous disposons nous est compté, mais un des paradoxes de la vie dans nos sociétés est de ne nous en laisser disposer vraiment que lorsqu'il ne nous en reste que fort peu. Cette liberté naissante est, selon notre auteur, apaisante. Sans nier les inconvénients du

⁵⁵ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 180 et 182.

vieillesse, elle apprécie de pouvoir prendre son temps, de pouvoir donner à chaque instant sa vraie valeur, l'importance et l'attention qu'il mérite.

N'y aurait-il pas, en somme, des richesses insoupçonnées qui soudain se révèlent au moment où l'on croyait avoir tout perdu, à la fin de sa vie ? C'est là une hypothèse qui me plaît ; et elle jette, dans la sombre atmosphère du grand âge, une lumière aussi étonnante que la lumière de la grotte bleue dans mon souvenir de Lipari.⁵⁶

La vieillesse semble être le moment du temps retrouvé. Ou, plus justement, du temps enfin trouvé. Comme un jaillissement de lumière, le temps apparaît tel qu'il est, et la possibilité nous est offerte de le laisser se déployer. Il nous ouvre des portes, nous révèle, dans les blessures mêmes qu'il nous inflige, des voies insoupçonnées. On perçoit alors le prix de chaque seconde, car on sait les possibilités qu'elle offre. Pourtant, comme dans le passé, lors de la construction de l'individu, de l'acquisition des savoirs, le désir et la volonté de chacun ont un rôle primordial.

En effet, l'expérience et ses lumières, la sagesse qu'apporte les années, et la liberté laissée par le changement de rythme ne portent aucun fruit tant que l'homme ne décide pas d'en tirer parti. Jacqueline de Romilly en a bien conscience, aussi reste-t-elle fidèle à la tâche de transmission à laquelle elle a voué sa vie, sans se départir de sa confiance en l'avenir. Perdre la vue a été pour elle une épreuve. Néanmoins, elle a su la surmonter, vérifiant par elle-même que l'homme a de multiples ressources, parfois insoupçonnées. Elle en tire une conclusion optimiste : la vieillesse, si désagréable soit-elle, fait partie intégrante de la vie ; à cet égard, elle est riche de promesses et de possibilités. Une attitude active de recherche et d'exploitation de ces possibles est sans doute la clef pour donner au temps toute son ampleur, et retarder un peu l'inéluctable.

Vous vous demandez si j'ai encore de ces ferveurs. Naturellement, ce ne sont plus tout à fait les mêmes. L'âge venant, mes interlocuteurs sont devenus plus jeunes, mes ferveurs plus sages et j'ai plus souvent attendu des voix qui m'étaient chères, de l'optimisme et du courage plutôt que du savoir et de la lucidité. [...] Mais il ne me déplaît pas que vous pensiez que le grand âge n'exclut nullement la possibilité de ces ferveurs naïves, toujours renaissantes, qui sont la vie même.⁵⁷

⁵⁶ *Les Révélations de la mémoire*, p. 69.

⁵⁷ *Les Roses de la solitude*, p. 58-59.

C'est dans un sourire malicieux et complice que Jacqueline de Romilly confie à son lecteur que la vieillesse n'est qu'une étape. La plus difficile, peut-être, puisqu'elle est celle du déclin. La lassitude et la fatigue sont bien présentes, de même que la dégradation du corps, mais l'âme est toujours la même, pourvu qu'on le veuille bien et que l'on s'emploie à maintenir ce qui est. La vie dépend donc de la volonté dont on fait preuve, et notre auteur est guidée par le souvenir de sa mère : « Tout lâchait, pour Jeanne : ses forces physiques, sa faculté d'entendre, son activité littéraire, son indépendance matérielle, ses liens avec les autres ; mais elle restait elle-même, avec une volonté, une gaieté, un pouvoir d'espérer qui étaient la jeunesse même, et que n'importe quel événement, public ou privé, suffisait à faire rejaillir. »⁵⁸

Ce témoignage tend à prouver que la distinction entre jeunes et vieux est artificielle. Tout d'abord, à quel niveau se situe la frontière ? Il n'y a de passage de l'un à l'autre qu'en esprit. En effet, c'est tant que certaines portes demeurent ouvertes que la vie peut s'épanouir : la jeunesse est immatérielle, elle dépend de l'âme bien plus que du corps. À ce titre, elle est propre à chacun et ne peut faire l'objet d'une quelconque généralisation. Comme la culture, la jeunesse s'entretient. D'ailleurs, toutes deux sont intimement liées et s'exercent de la même façon, notamment grâce à la curiosité et au souci de l'avenir. Ainsi, tout comme il n'existe pas une seule culture, il n'existe pas une seule jeunesse : il y en a autant que d'individus, toutes différentes, faites d'expériences et de sensibilités, nourries de vécu et de rencontres, de lectures et d'émotions. Le temps n'a de prise que sur le corps, sur tous les éléments physiques : le reste n'est qu'à nous.

Les joies et les peines de Jacqueline de Romilly, ce qu'elle nomme ses « ferveurs », ses émotions et ses souvenirs, n'ont pas d'âge. Ils évoluent, mais le temps ne les atteint pas. Jusqu'à la mort, ils seront intacts, mus par la force du désir et de la volonté, par le souffle de l'âme. Peut-être auront-ils à pâtir des dysfonctionnements du corps, mais ces atteintes ne seront que mécaniques ; ce sont des connexions défailtantes qui feront flancher la mémoire. Le matériau d'une vie, ce que nous avons accumulé de passions, d'images, de paroles, est en nous pour jamais. Mais le corps est un outil périssable, que l'usage ou l'absence d'entretien vouent à la destruction. C'est là l'un des drames de la condition humaine : notre enveloppe charnelle est à la merci du temps.

⁵⁸ *Jeanne*, p. 227.

Voici bientôt un an que j'ai presque complètement perdu la vue. Le résultat a été l'arrêt de beaucoup d'activités pratiques ; et la conséquence de cet arrêt a peut-être été de concentrer mon attention sur les détails et les complexités de la vie intérieure. [...]

Je m'émerveillais un peu de ce monde redécouvert, j'admirais sa complexité, c'était comme si j'en prenais conscience pour la première fois. [...]

Puis, un beau jour, je m'aperçus que toute cette vie secrète [...] modifiait dans une très large mesure la perspective dans laquelle se présentaient les questions qui m'avaient occupée dans les périodes précédentes.⁵⁹

Une chanson que les modes successives ont rendue désuète affirmait, naguère, que « la vie commence à soixante ans », c'est-à-dire à l'âge où l'on pouvait, alors, faire valoir ses droits à la retraite. Jacqueline de Romilly n'est pas aussi affirmative, mais elle reconnaît que l'interruption d'un certain nombre d'activités favorise le retour sur soi, permet la réflexion et met en évidence certains détails qu'une vision trop rapide avait masqués. La vie ne commence pas, elle continue. Le temps élargi permet de la saisir autrement, de manière à la fois plus large et plus intime. Une meilleure connaissance de soi, de « toute cette vie secrète », permet en effet de mieux voir le monde. Les relations avec autrui s'en trouvent transformées. Les actions deviennent plus réfléchies, plus sûres.

Chacun de nous est homme. Aussi, à travers l'introspection et la connaissance de soi, on améliore sa connaissance de l'homme, de ce qu'il est et de ce qui l'anime. Selon notre auteur, c'est cette connaissance fine et approfondie qui fait la force et l'actualité de la pensée grecque. Elle modifie notre perception du passé, de notre propre vécu, et notre manière d'envisager l'avenir. En cela, on pourrait presque souscrire aux propos un rien mièvres de Tino Rossi, mais sans doute est-il plus juste de dire que la vie continue d'une autre manière, plus humaine, plus apaisée.

Par ailleurs, le lecteur peut constater que Jacqueline de Romilly conserve la capacité de s'émerveiller. Elle ne se lasse pas d'apprendre, de découvrir, d'aller plus haut et plus loin sur le chemin de la vie. Alors que sa cécité la plonge dans l'obscurité, elle ne cesse d'être éblouie par des lumières nouvelles, démontrant ainsi que les émotions et les progrès, les élans pleins d'innocence et de fraîcheur, dépendent d'un état esprit bien plus que de l'âge de nos artères.

⁵⁹ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 7-8.

J'ai passé quatre-vingt-dix ans ; je n'y vois presque plus, j'entends mal, je me déplace avec une canne blanche et je dois demander de l'aide pour traverser la rue. Mais je ne vais pas vous donner le détail de mes misères ; car tout l'effort des gens de mon âge vise continuellement à les dissimuler, à faire semblant, à présenter l'aspect le plus normal possible. C'est un effort de tous les instants ; et c'est une humiliation. On a sans cesse besoin d'aide ; et l'on déteste être aidé plus qu'il n'est strictement indispensable. On égare les objets, on oublie d'abord les noms propres, puis les idées, puis ce que l'on croyait connaître ; on découvre un jour que tel mouvement est douloureux, ou que tel autre n'est plus possible. [...] Il vous vient progressivement de vilaines taches brunes, [...] des taches pour toujours. Et elles sont annonciatrices de bien d'autres détériorations, qui iront en nombre croissant, jusqu'à la fin.⁶⁰

Jacqueline de Romilly n'est pas une idéaliste. Lorsqu'elle évoque sa situation, l'exigence de vérité l'emporte sur la nécessité du beau. Elle ne cherche pas à attirer la pitié du lecteur, ni son admiration : l'une et l'autre ne lui seraient d'aucun profit. Elle décrit, simplement et avec sincérité, ce que la vieillesse comporte d'avanies et de frustrations. Les découvertes nouvelles tiennent davantage de la régression que de l'avancée, et leur caractère définitif n'est en rien source de satisfaction. Le progrès perd de son importance, tant l'urgence du maintien se fait criante. On y parvient à force d'obstination et de petites batailles quotidiennes, toujours recommencées : plus que jamais, on sait que rien n'est acquis. Le temps, jusque dans sa plus infime parcelle, remet tout en question : chaque minute, chaque seconde même, est destructrice.

La lutte est perdue d'avance, puisque chacun de nous en connaît l'issue. Une attitude résolue, où se confondent révolte et détermination, permet sans doute d'amoinrir les effets du temps qui passe, à défaut de pouvoir retarder l'échéance. Le mouvement est tout aussi implacable, mais l'homme conserve une certaine marge de manœuvre. La passivité précipite la détérioration, alors que la volonté peut entretenir une flamme salutaire. Jacqueline de Romilly conserve, jusque dans son grand âge, une âme de combattante, une force de caractère peu commune et la conviction qu'il faut défendre ce qui nous est cher. Elle ne se résigne pas devant le temps qui entend lui ravir à chaque instant un peu de son être. Les difficultés, l'usure, les taches qui ne s'effacent plus, ne sont rien tant que la vie conserve toute sa force.

⁶⁰ *Les Roses de la solitude*, p. 98-99.

Je peux encore, avec une petite lorgnette spéciale, voir, dans la distance, ma chère montagne Sainte-Victoire. Et je peux encore avec des appareils pour dicter, pour enregistrer, pour réécouter, continuer un peu ce travail auquel j'ai consacré ma vie. « Je peux encore » : c'est ainsi que spontanément je m'exprime ; mais le mot va puiser très loin, en des profondeurs sur lesquelles je ne m'arrête pas.⁶¹

Malgré le nombre des années et les défaillances physiques, Jacqueline de Romilly ne renonce pas. Sa mère était, selon ses propres mots, « irréductible ». Cet adjectif, avec la ténacité et l'obstination qu'il suggère, ne lui convient-il pas également ? Continuer, en dépit des obstacles qui viennent se dresser sur son chemin. Nous lisons « Je peux encore », mais nous comprenons « Je veux », voire « Je veux, car il le faut », « Je veux, car il ne peut en être autrement ». La vie, toujours. La vie, plus que tout. Dans ses combats comme dans ses passions, dans tout ce qui fit sa vie, Jacqueline de Romilly a fait preuve de constance et de ténacité. Si la vieillesse est, ainsi que le suggèrent ses écrits, intimement liée à un état d'esprit, sans doute ne fut-elle jamais vieille.

Avoir connaissance du passé, celui de l'humanité aussi bien que le sien propre, est un atout précieux. Une vie longue permet d'augmenter encore le prix de cet atout, car elle élargit les horizons. Nous avons dit que l'horizon extérieur, avec l'âge, tendait à se réduire ; c'est incontestable, mais l'horizon intérieur est en constant développement. Seules les défaillances physiques et la dégradation du corps peuvent ralentir ce mouvement. La volonté de continuer, qui se manifeste notamment au travers des projets que l'on forme, permet d'entretenir la flamme, de poursuivre le chemin. Jacqueline de Romilly était profondément animée de ce souffle de vie, ce qui n'excluait pas des moments de lassitude. Toujours, l'optimisme reprenait le dessus, et elle se lançait dans de nouvelles entreprises, prête à « parier sur une certaine continuité encore à venir... »⁶² À l'instar de Romain Gary, elle fait, avec éclat, la démonstration qu'il faut se représenter, toujours, *La Vie devant soi*.

⁶¹ *Ibid.*, p. 152.

⁶² *Loc. cit.*

II. Présences familières et durables : objets et intérieur

Objets inanimés, avez-vous donc une âme

Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?⁶³

L'expérience nous montre que les objets qui nous entourent tiennent une place déterminante dans notre vie. Il ne s'agit nullement d'adopter un point de vue strictement matérialiste et, ainsi, de considérer que notre existence n'est régie que par des questions concrètes et matérielles, mais ces dernières ont une certaine influence sur la construction d'un individu, sur son bien-être, en somme sur la conduite de sa vie.

Les objets du quotidien nous sont proches et familiers. Leur présence nous accompagne dans la vie de tous les jours. Il en est qui ont une utilité réelle, pratique ; ils nous aident dans certains actes, voire rendent possibles ces actes. D'autres n'ont qu'un rôle esthétique, ils rendent notre environnement agréable. D'autres encore combinent ces deux fonctions, joignant, selon l'expression consacrée, « l'utile à l'agréable ».

Que nous les ayons choisis nous-mêmes ou qu'ils nous soient parvenus par d'autres moyens, à l'occasion d'un cadeau ou d'un héritage par exemple, ces objets qui nous entourent peuvent susciter des émotions, raviver des souvenirs. Ils font partie de ce que notre vie a de plus physique, de plus concret ; pourtant, ils nous ouvrent des portes vers des questions beaucoup plus immatérielles.

On admet communément que ces objets ne sont pas vivants, au sens où, par eux-mêmes, ils ne peuvent se mouvoir, décider de leur sort, en un mot agir. Ils ont l'importance et la valeur qu'on leur prête : ont-ils vraiment pour seule âme celle que l'homme veut bien leur accorder ? À l'instar des hommes, ils naissent, sont au monde pendant un certain temps, puis meurent. Rien de cela n'est de leur seul ressort, mais dépend de leur environnement. Nous autres humains sommes pareillement soumis à des interventions extérieures, sur lesquelles nous n'avons pas toujours prise. Nous sommes les jouets du temps qui passe ; à moins que ce ne soit nous qui passions en lui...

⁶³ Alphonse de LAMARTINE, « Milly ou la terre natale », *Harmonies poétiques et religieuses*, 1830.

Les objets auxquels nous sommes habitués depuis des années ne retiennent plus toujours notre regard. On les voit en passant, sans faire attention, sans les remarquer. Mais, il arrive que, tout à coup, parce qu'on a l'esprit libre, ils deviennent présents ; et ils frappent alors à la porte de notre attention avec tout un cortège de souvenirs. [...] Et l'on ne mesure pas encore tout ce qui, alors, pourrait revivre et s'épanouir. Il s'agit d'un appel, d'une présence qui se manifeste en surprise, et que nous écartons le plus souvent — mais pas toujours.⁶⁴

Plus que tout autre élément, c'est le mouvement qui caractérise la vie des hommes. Le mouvement, et des préoccupations de tous ordres qui nous font mener un train d'enfer, qui rendent nécessaires des périodes de repos. Nous évoluons dans un monde matériel, fait d'objets et de présences concrètes à nos côtés, que nous oublions souvent, tant l'instant présent est encombré de travaux, de tâches diverses et de vitesse. Aussi est-il salutaire d'avoir des vacances.

Arrêtons-nous un instant sur ce terme et, plus particulièrement, sur son étymologie — voilà une étape que Jacqueline de Romilly n'eût sans doute pas reniée ! En remontant aux origines de ce mot, on rencontre l'adjectif *vacuus*, qui signifie vide. Ainsi, les vacances seraient un moment de vide, de temps libre, libéré des contraintes ordinaires. Les Romains appelaient ce temps libre *otium*, tandis que le travail — dont l'étymologie est encore plus éloquente, puisqu'elle évoque un supplice — était *negotium*, c'est-à-dire la négation même de cet état de liberté. Nous passerons rapidement sur le constat que, dès l'Antiquité, le travail est désigné de manière négative...

Or, notre auteur présente la liberté de l'esprit comme la condition indispensable à une perception efficace de ce qui nous entoure. Selon elle, notre environnement le plus immédiat, le plus quotidien, recèle des possibilités que nous n'exploitons que trop peu. Elle ne fait pas l'éloge de la passivité, bien au contraire : il s'agit plutôt de se montrer attentif jusque dans les moindres détails de notre vie, car « il y a du sens ». À plusieurs reprises, Jacqueline de Romilly souligne les avantages que présentent, pour peu que l'un n'aille pas sans l'autre, le ralentissement du rythme et une curiosité toujours en éveil. Faut-il, pour les découvrir, attendre la venue de l'âge ?

⁶⁴ *Les Roses de la solitude*, p. 17.

Chaque objet qui nous entoure, chaque lieu que nous connaissons, a une histoire qui lui est propre. Outre cette dernière, il porte aussi en lui les traces d'un vécu commun, d'une histoire entre lui et nous. En cela, il peut participer de l'approfondissement de notre vie intérieure. Même neuf, alors qu'il est encore tout auréolé du mystère de la nouveauté, avant que de devenir familier, il peut être un miroir. L'esprit humain procède par association d'idées ; il cherchera donc à rapprocher cet objet nouveau de références déjà connues, enfouies dans notre esprit.

« Sans faire attention, sans les remarquer » : Jacqueline de Romilly pointe ici le tort qui est trop souvent le nôtre. Notre progression sur le chemin de la vie devrait tendre, idéalement, vers le progrès : il nous faudrait sans cesse chercher à « mieux voir ». Or, bien souvent, nous nous laissons porter par les circonstances, par les obligations diverses que nous considérons comme susceptibles d'excuser notre passivité. Ce faisant, nous laissons passer le *καιρός*, ce temps de l'occasion opportune, qui pourrait nous permettre de percer un peu, grâce à notre environnement, les mystères de l'âme humaine.

Ma demeure d'Aix-en-Provence, située en pleine campagne, parmi les pins et la garrigue, est pour moi le lieu du bonheur. [...] Elle est comme beaucoup de vieilles maisons provençales, peu ouverte sur l'extérieur, bien refermée et protégée, elle est douce et harmonieuse, mais on s'y tient seulement quand la nécessité ou la nuit vous interdit d'être dehors. [...] Ah ! La joie de retrouver, dans mon appartement de Paris, la douceur ineffable de cette terre ! [...] Sans doute ai-je connu le bonheur dans cette maison, tout comme dans mon jardin : je suis heureuse ici, toujours.⁶⁵

On connaît l'attachement indéfectible, presque viscéral, de Jacqueline de Romilly à la Provence. Elle s'y est construit un havre de paix, un lieu privilégié à l'écart du tumulte du monde. Cette maison, son jardin et le paysage alentour constituent un refuge, dans lequel la perception du temps semble différente. C'est le lieu du renouveau, car chaque venue fait renaître le sentiment de bonheur. C'est aussi un endroit tout en constance et en continuité, que l'on est sûr de retrouver intact à chaque fois. Outre la paix et la sécurité qu'elle apporte à notre esprit, cette assurance de retrouver chaque chose à sa place est précieuse quand, comme notre auteur, on a perdu la vue : ainsi, on peut

⁶⁵ *Les Révélation de la mémoire*, p. 53-54 et 59-60.

continuer de se mouvoir tranquillement dans l'espace, retrouver des objets, des repères, qui, s'ils étaient déplacés, seraient perdus dans une brume obscure.

Cette maison est d'autant plus séduisante qu'elle n'a pas la couleur des habitudes et des contraintes : elle est hors du quotidien. Jacqueline de Romilly vit à Paris et, à la capitale, elle éprouvera du plaisir à retrouver cet endroit, qui s'inscrira vraiment dans le présent, grâce à une double projection : d'une part, le souvenir viendra restituer l'image passée et, d'autre part, l'attente, teintée d'espérance et de confiance, donnera un avant-goût de la joie des retrouvailles. C'est donc autour de ce lieu, bien réel, profondément ancré dans la réalité, que le temps vient se déployer. Le présent a parfois besoin d'appuis, qu'il trouve autour de lui, avant ou après. De même, devant l'évidence de la fragilité de sa condition, l'homme ne peut que se réjouir de trouver des repères qui lui semblent solides, durables. Il faut pourtant demeurer vigilant, car la pierre s'érode, et les plus solides édifices s'écroulent : Du Bellay ne se trompait pas. Là encore, la raison sera déterminante. Mais il n'est pas interdit d'oublier le temps, de laisser le passé et le futur venir à notre portée, de se griser un peu de l'idée qu'il existe, ce lieu où il n'y a pas de début ni de fin.

C'est la plus discrète des maisons. Elle est unique. Et mon lien avec elle est étroit. [...] Tout autour, le jardin, presque sauvage, mais plein d'odeurs et de vent, donne l'impression d'un monde intact. [...]

Tous ne la comprennent pas, ma maison. Moi, je l'aime et par conséquent j'aime jusqu'à ses défauts. Car, si elle est ancienne, elle a l'inconfort des choses usées. [...]

Avouons-le : ces fantaisies et ces vieilleries font partie de l'asile miraculeux que cette maison m'offre. Avec son usure même, elle m'accueille hors du temps. Elle m'accueille aussi dans mon propre passé ; car toutes les cicatrices qu'elle porte ici et là me restituent des histoires plus proches, qui sont celles des années que j'y ai vécues.⁶⁶

Notre vie est faite de concret et d'immatériel. Les marques laissées par le temps sur les murs d'une maison peuvent éveiller en nous des souvenirs innombrables. Ainsi, lorsque Jacqueline de Romilly retrouve sa maison de Provence, elle renoue avec de nombreux pans de son passé. L'usure lui en est chère, car elle résulte de l'usage. Or, cet

⁶⁶ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 10-12.

usage, elle l'a vécu, en des temps où elle n'était pas encore la vieille dame de l'instant présent. Une fois de plus, le langage est révélateur... Nous avons écrit « en des temps où » : y a-t-il plusieurs temps ? Plusieurs âges, c'est presque sûr. Des époques successives, c'est probable. Des moments différents, sans doute. Mais tout cela n'est-il pas, au fond, un seul et même temps, qui court toujours ?

Le présent se confond souvent avec le quotidien. L'habitude et la routine lui font perdre de son charme. L'homme éprouve, alors, le besoin de s'extraire du quotidien, afin de retrouver le présent dans toute sa vérité. Ces retrouvailles ne sont que plus complètes si elles sont baignées dans la douce lumière du passé. Ce qui, d'un point de vue extérieur, peut sembler une fuite est, au contraire, une manière d'affronter plus directement la réalité. Une attitude lâche consisterait à laisser la vie devenir terne, à accepter cet état de fait sans réagir. Le recours à l'ailleurs permet, en quelque sorte, une suspension du temps propice à l'introspection et au retour à l'essentiel.

L'homme s'attache aux objets et aux lieux, comme il peut s'attacher aux êtres vivants. Naturellement, cet attachement est différent, car aucune manifestation de réciprocité n'est possible. Mais, en un sens, il est plus sûr, car il ne peut y avoir de trahison ou de déception. Une maison reste la même, quels que soient les outrages du temps. Seule la ruine peut la changer tout à fait. Elle demande du soin, mais elle est aussi un refuge familial, riche de ce qu'on lui aura apporté. Jacqueline de Romilly s'aperçoit, à chaque visite, que sa maison de vacances n'oublie rien : elle est un vestige du passé, un témoignage de ce qui a été entre ses murs. Quelques traces sont visibles de tous, mais la plupart n'apparaissent que dans l'esprit de certains, pour qui ce passé a été présent. À Aix, comme à Éleusis, il est des mystères qui ne se révèlent qu'aux initiés.

Jeanne était tout à fait lucide et résolue ; elle savait ce qu'elle ne voulait pas. Nous avons visité ensemble des appartements de type un peu médiocre, qu'elle déclarait aussitôt impossibles. [...]

C'est grâce à ces refus résolus que nous en sommes venues à visiter les deux appartements de la rue Chernoviz. Quand Jeanne vit la grande pièce du septième étage, avec ses terrasses dans le soleil, elle me sourit, sans rien dire ; elle devait m'expliquer en sortant : « Tout de suite, je t'y ai vue : c'était ton appartement... » Elle m'y avait vue, et j'y suis.⁶⁷

⁶⁷ *Jeanne*, p. 232.

Un lieu porte parfois des traces plus subtiles que celles du vécu qu'il a abrité. Ainsi, l'appartement de la rue Chernoviz ne fut jamais celui de Jeanne. Mais ce fut elle qui le choisit pour sa fille. C'est donc le lien entre les deux femmes qui rend cet appartement précieux aux yeux de Jacqueline de Romilly. Y vivre constitue une approbation constante de la décision maternelle. Jeanne disparaît en 1976 ; sa fille lui survivra plus de trente-quatre ans. Un appartement n'est pas tout à fait un objet ordinaire, et l'on ne peut pas dire que Jeanne l'ait véritablement offert à sa fille. Pourtant, en le choisissant pour elle, elle y a durablement imprimé sa marque.

Cette dernière est invisible. Un visiteur, entrant chez notre auteur, ne pouvait se douter qu'une partie de l'âme de Jeanne voletait, en quelque sorte, en ces lieux. Peut-être Jacqueline de Romilly lui en ferait-elle la confiance. Après elle, cette trace immatérielle serait perdue, car les disparus n'existent que dans la mémoire de ceux qui les ont connus. Leur nom, parfois, pourra demeurer un peu plus longtemps, par des voies indirectes, mais leurs innombrables actions, tout ce qui faisait une vie, sera perdu.

Redressant un des coussins de tapisserie sur lesquels je m'appuyais, je lui dis, tout naturellement et presque par habitude, qu'ils étaient l'œuvre de ma mère. [...]

Et tout à coup, il me semble que ces tapisseries au petit point ne sont pas sans rapport avec sa personnalité. Dans sa vie de même, elle s'est obstinée courageusement, [...] faisant en sorte que tous ces petits efforts accumulés au fil du temps, comme des petits points aux laines bariolées, finissent par dessiner un ensemble gracieux. [...]

Les petits points de chaque minute, de chaque jour, les petits efforts réguliers de sa tendresse, ont été comme les petits points de la tapisserie : c'était aussi le dessin de ma propre vie qu'elle dessinait ainsi, de son mieux, et avec une tendre application.

Elle m'aurait dit, je crois : « Tu es bien solennelle ce soir ! Pourquoi pas un petit whisky, pour remettre les choses en place ? » Et j'ai suivi ce conseil, toute seule, mais le cœur léger et l'esprit en paix..⁶⁸

Le matériel n'est qu'un support qui nous accompagne au quotidien, nous soutient. Lorsque Jacqueline de Romilly est appuyée sur ses coussins, ce soutien prend

⁶⁸ *Les Roses de la solitude*, p. 107, 122 et 128.

tout son sens. Il est autant physique que moral. Les coussins lui apportent du confort, de l'aisance, lui permettent d'être bien installée. Par ailleurs, dans la mesure où ils sont l'œuvre de Jeanne, ils permettent aussi au souvenir de cette dernière d'exister, de se matérialiser vraiment. Le lecteur ne pourra réprimer un sourire attendri devant le constat que Jeanne est toujours présente pour soutenir sa fille, même au-delà de la mort. Naturellement, elle n'est plus, mais c'est un peu d'elle-même qui demeure dans ses coussins.

Notre auteur sent cette présence, qui lui permet de faire vraiment revenir à elle sa mère disparue. Les coussins et leurs petits points deviennent le support des retrouvailles. Elle revoit Jeanne cousant, brodant, consacrant son temps et son énergie à la confection de ces coussins. Derrière la vision concrète, elle retrouve ainsi des traits de caractère de sa mère. Elle retrouve aussi ce qui les unissait toutes deux, le dévouement maternel, la conscience nette, évidente, d'un amour profond. Tout cela ne lui rend rien de ce que le temps a emporté : seuls les coussins demeurent. Mais ce sont ces derniers qui ont ouvert les portes de l'imagination et du souvenir. En plus du confort physique, ils ont apporté à celle qui les a regardés une sorte de confort moral, en recréant, l'espace d'un instant, des liens que la mort avait, d'une certaine façon, rompus. Les retrouvailles ont même été scellées, dans la douceur d'un instant sans âge, par un verre de whisky.

Comme à de nombreuses autres reprises dans l'œuvre de Jacqueline de Romilly, l'anecdote particulière a une valeur de vérité générale. En effet, chacun de nous possède un objet, un livre, une pièce de mobilier, qui a une utilité concrète évidente, et qui conserve également une dimension affective, émotionnelle, qui n'est sensible que de nous. Ce sont ces liens, souvent secrets, parfois dérisoires, toujours précieux, qui constituent l'histoire des objets et qui, dans une certaine mesure, leur donnent une âme.

J'éprouve un soulagement étonnant à entendre le bruit amical des anneaux qui glissent sur les tringles, à voir se déployer ces grandes surfaces un peu dorées des rideaux qui me ramènent dans l'intérieur bien clos qui est mon univers. [...] Je me sens ici à l'abri, protégée de tout. Dans la pièce retrouvée, j'allume les lampes ; et mon petit monde à moi se reforme, amical et familier.

[...] Le reste de ce qui fait ma grande pièce me vient des autres ; presque tous les meubles viennent de ma belle-famille, les coussins sont l'œuvre de ma mère, les livres ont été accumulés à travers le temps [...] ; ils sont comme

les témoins de ma vie. Mais les rideaux ont été choisis et posés il y a moins d'un mois ! [...]

Je faisais, en quelque sorte, mes débuts dans la vie d'adulte — un peu tard, à n'en pas douter ! Je m'étais fait faire des rideaux, comme lorsque l'on entre dans la vie et que tout commence !⁶⁹

Le contact avec les objets familiers a quelque chose de rassurant. Le mouvement caractéristique de la vie humaine induit l'idée d'un changement permanent, de fluctuations plus ou moins contrôlées. Retrouver son intérieur, petit monde clos, permet de s'isoler et de s'apercevoir que tout ne change pas, ou, à tout le moins, pas à la même allure. Peut-être cette atmosphère où tout n'est pas agitation constante permet-elle d'imaginer que l'humain n'est pas voué à passer comme passent les roses, puis à disparaître tout à fait. Les murs, les objets, l'intérieur que l'on a façonné, constituent des remparts, une sorte de cocon où la réalité de notre condition se fait moins pesante. Nous en conservons la conscience, car elle fait partie de nous, mais d'autres aspects de la vie intérieure peuvent s'épanouir, des aspects où le temps n'a que peu de place.

Paradoxalement, les objets participent directement de cette vie intérieure. Parfois, ils ne sont pas seulement des supports, mais bel et bien des acteurs directs de notre construction. Ainsi, à plus de quatre-vingt-dix ans, il semble à Jacqueline de Romilly qu'elle fait un grand pas, en achetant des rideaux pour son appartement. Selon elle, ces rideaux sont la preuve concrète de son entrée dans une vie d'adulte, où l'on fait des choix, où l'on n'agit que pour soi. Accaparée par l'enseignement, par les recherches et les divers travaux universitaires, notre auteur ne s'est que peu préoccupée, dans sa vie, des considérations matérielles immédiates. Elle a fait confiance, s'en remettant à d'autres pour traiter ces questions d'intendance et de gestion courante du quotidien. Or, le fait est qu'aucun d'entre nous n'est un pur esprit, aussi une certaine dimension matérielle participe-t-elle de notre construction. Jacqueline de Romilly en prend conscience assez tard, mais elle sent que cet acte, anodin en apparence, la fait progresser sur le chemin de l'existence. Elle l'exprime avec une naïveté amusée, touchante de sincérité et colorée de légers regrets : tant que la vie est là, le progrès reste possible.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 133-134.

C'est un meuble du plus pur style Louis XV. [...] Mon mari m'en a fait présent quand nous sommes installés à Paris ; il m'a dit que c'était la table de son père. [...] Je dois avouer : je l'ai irrémédiablement abîmée ! [...]

Partout, [elle] a été couvert[e] de papiers et de documents mais aussi de livres et de dictionnaires, empilés à la hâte, [...] dans le désordre de la recherche. [...] Je n'avais jamais le temps de rien. [...]

J'avais abîmé, plus encore qu'un cuir ou un meuble, le prix qu'auraient dû revêtir les jours qui passaient, les années qui passaient, pour mes proches, pour mon mari, pour sa famille, pour tous ceux qui avaient attendu autre chose de moi et qui étaient restés, inutilement, à me voir peiner sur mon grec, qu'aujourd'hui tout le monde abandonne.⁷⁰

Sans aucun doute, c'est à son bureau que Jacqueline de Romilly a passé le plus clair de son temps. Le meuble porte des stigmates de ces heures : taches d'encre, traces d'eau, marques de coups... Il reste également des images, dans l'esprit de notre auteur, du désordre qu'elle avait coutume d'entasser sur ce bureau. Ces traces, qu'elles soient concrètes ou intérieures, sont, bien sûr, le témoin de longs moments de travail et de peine, de satisfaction et de plaisir intellectuel. Toutefois, c'est autre chose qu'ils vont raviver dans l'esprit de Jacqueline de Romilly, un sentiment plus pernicieux, sournois, détestable car tristement vain : le regret. Plutôt que de considérer ce qu'a connu ce bureau, un élan de pessimisme inhabituel lui fait voir tout ce qu'elle n'a pas fait — ou mal fait — lorsqu'elle était assise à cette table.

Ce n'est même pas un souvenir triste qui surgit tout à coup, mais ce que le passé n'a pas été, les failles et les absences. Ces failles sont des abîmes qui nous entraînent et nous font porter le poids de ce dont nous ne sommes pas les seuls responsables. Le regret s'accompagne, presque toujours, d'un vain sentiment de culpabilité : le passé, l'Histoire, ne se récrivent pas. Il faut tirer des leçons des erreurs qui ont été commises au fil des années, mais ne pas ressasser les mauvais moments, car cela aurait pour seul effet de communiquer cette noirceur à l'instant présent. Le passé ne vaut que tant qu'il permet de mieux saisir le présent, de mieux vivre, dans le sens du progrès cher à notre auteur. En somme, il faut adopter l'attitude de Montaigne : « Je passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retâte, je m'y tiens. »⁷¹

⁷⁰ *Ibid.*, p. 85-86 et 89-90.

⁷¹ *Essais*, III, 13.

Les objets font partie intégrante de notre vie. S'ils ne sont pas vivants, sans doute ont-ils une âme, complexe et insaisissable, différente de l'âme humaine, car elle change selon le regard que l'on pose sur eux. Comme nous, ils peuvent s'user, et même disparaître, si l'on ne leur accorde pas suffisamment d'attention ou de soin. Comme nous, ils sont porteurs d'un vécu. Ils ne vivent l'instant présent que si on les utilise ; sinon, ils sont, tout simplement, inertes. Ils ne se révèlent pas à tout le monde ; il faut avoir partagé avec eux un certain passé pour pouvoir comprendre les traces qu'ils portent — ou, simplement, pour les percevoir. Qu'ils soient murs familiers, refuge de vacances, ou coussins au petit point, ouvrage de notre mère, les objets, les lieux, sont des jalons, des repères qu'il fait bon retrouver dans les moments où le chemin de la vie se fait incertain. Ils n'empêchent pas le temps de filer mais, moins sensibles que nous à la cruauté de « cet insigne larron », selon le mot de La Fontaine, ils aident à retrouver une certaine sérénité, qui permet de relever la tête et de reprendre la route vers le progrès.

Nous vivons dans un univers où la dimension matérielle est indéniable. Dans notre rapport aux objets comme dans notre vie intérieure, il nous faut viser le vrai, le bien et le beau. Ces trois notions sont, seules, capables de nous élever. Jacqueline de Romilly place l'humain au-dessus de tout mais elle sait bien que, pour vivre, chacun a besoin de confort, ce qui passe par un équilibre de toutes les forces : le confort intellectuel n'est possible que si l'on veille, un tant soit peu, au confort matériel.

III. Réminiscence et permanence : l'éternel retour du souvenir

Il peut paraître surprenant d'évoquer le souvenir dans un développement consacré au présent. En effet, on peut considérer — à juste titre — que le souvenir est une trace du passé. Néanmoins, c'est bien dans le présent qu'il vient s'inscrire. Sa nature immatérielle, changeante, rend toute description difficile. Une définition possible consiste à le considérer comme un mécanisme qui opèrerait en deux étapes, situées à des moments différents sur la ligne du temps.

Tout d'abord, la formation. Il s'agirait de fixer, dans notre esprit, un certain nombre d'éléments caractéristiques d'un instant, d'une situation. L'image peut en être précise, toute en clarté et détails, ou plus vague, imprécise et flottante : l'essentiel est qu'il y ait une trace singulière, qui puisse servir de repère. Cette opération se fait le plus souvent à notre insu, selon des procédés que les progrès de la science n'ont pas encore permis d'expliquer tout à fait. La volonté consciente de l'individu n'entre pas vraiment en compte. Au contraire, il pourra arriver que l'on souhaite expressément garder un souvenir mental d'un moment bien précis, et tout s'échappera. D'un tel constat à la conclusion que la formation du souvenir est un processus inconscient, il n'y a qu'un pas.

Ensuite, la manifestation. Elle est nécessairement postérieure au moment de la formation, ce qui inscrit, de fait, cette dernière dans le passé. La survenue du souvenir dans le présent est une action de l'esprit, tout aussi inconsciente que sa formation ; elle est, en quelque sorte, la projection mentale d'une image antérieure. Elle est un phénomène unique, car le souvenir est mouvant. Il se présente souvent à la suite d'un appel, le plus souvent sans intervention de la volonté.

Nous avons évoqué spontanément, dans notre tentative d'explication de la manifestation du souvenir, une image. Or, cette analogie est imparfaite. Certes, le retour du souvenir permet au passé de s'immiscer dans le présent, mais il peut prendre différentes formes. Ainsi, on peut retrouver, par une opération mentale, un visage, un goût, une odeur, un son... Le souvenir est chargé d'émotions qu'il peut restituer. Il est abstrait, immatériel, et il peut pourtant nous faire éprouver de nouveau certaines

émotions, certaines sensations physiques. Sans prétendre apporter une définition absolue, on peut dire qu'un souvenir est la manifestation dans le présent d'une perception sensorielle passée.

Chacun de nous possède un grand nombre de souvenirs, plus ou moins directement accessibles et présents. Ils peuvent resurgir sans raison apparente mais, le plus souvent, c'est une stimulation extérieure qui provoquera ce retour. En effet, chaque souvenir est constitué d'un certain nombre d'éléments. L'esprit humain procède souvent, ainsi que nous le faisons dans notre ébauche d'explication rationnelle, par analogie : il recherche un élément connu auquel il pourrait rattacher chaque perception nouvelle, afin de pouvoir éclairer cette dernière, lui donner du sens. Il ne s'agit pas ici d'affirmer que le souvenir peut, seul, permettre de « mieux voir ». Toutefois, dans la mesure où il résulte de l'expérience, il peut certainement participer de cette démarche de progrès.

Le souvenir et la raison ne font pas bon ménage : tant de paramètres nous échappent. Aujourd'hui encore, de nombreuses questions demeurent, au sujet de ces réminiscences que nous ne contrôlons pas. Les souvenirs s'accumulent au fil des années, et ressortent en désordre. Le temps peut leur faire perdre de leur précision, mais ce ne sont pas nécessairement les plus anciens qui seront les plus flous, ou s'envoleront les premiers. La littérature s'est intéressée, de longue date, à ce curieux phénomène. Comment pourrions-nous parler du souvenir sans évoquer Marcel Proust ? L'ampleur de sa *Recherche* témoigne de la complexité de la question. Modestement, Jacqueline de Romilly met ses pas dans ceux de cet illustre prédécesseur.

Toujours est-il que, s'il m'arrive de revoir ces divers moments [...] qui ont marqué ma vie, et de les revoir dans leur ensemble, à la suite, paraissant couvrir toute la série des années écoulées, ils me semblent aussi doux et précieux que le mouvement de la lumière sur la mer. Il s'y ajoute même une sorte de reconnaissance pour la lucidité qui m'a permis de les percevoir au passage, de les remarquer, de les partager et d'affirmer ainsi une sorte d'indépendance et de résistance à tout le reste.⁷²

Le souvenir est précieux, car il permet de conserver en soi le passé. Grâce à lui, les années que nous avons vécues ne s'échappent pas tout à fait, elles sont encore éclairées par la pensée. Outre son prix, sa douceur est, pour Jacqueline de Romilly,

⁷² *Le Sourire innombrable*, p. 120.

remarquable : l'usure du temps émousse les aspérités, ce que la réalité a parfois de rugueux et de tranchant. On gagne en douceur ce que l'on perd en précision.

Il y a là un paradoxe : on attache du prix à ce qui n'est pas le reflet fidèle de la réalité. Sans doute l'homme recherche-t-il, plus qu'une vérité exacte, des moyens de vivre mieux, de manière plus sereine et apaisée. Notre auteur ne semble pas faire exception. Cette démarche n'est pas incompatible avec son souci de vérité. Le souvenir n'est pas une vérité complète mais, dans la plupart des cas, il ne ment pas. Et s'il lui arrive de nous tromper, ce n'est que par omission. Dans la mesure où le mensonge n'est pas intentionnel, faut-il s'en offusquer ? La mémoire permet de restituer le passé. Cette restitution, même s'il se peut qu'elle soit seulement partielle, tronquée, nous soutient au quotidien. D'une part, elle nous fournit des repères qui nous guident : c'est grâce à notre mémoire que nous pouvons avoir une vague idée de l'individu que nous sommes, que nous avons conscience de notre parcours, en particulier des erreurs qu'il ne nous faudra pas commettre de nouveau. D'autre part, elle est un moyen de retrouver des bonheurs passés lorsque le quotidien se teinte de grisaille. Aussi, Jacqueline de Romilly insiste sur l'importance d'être lucide, de garder les yeux ouverts, car c'est là la seule façon de se forger des souvenirs : ceux-ci ne sont que des morceaux de vie saisis au passage. Une fois de plus, on peut constater combien l'étymologie est éloquente : la lucidité est ce qui permet à la mémoire de fonctionner, et nous avons vu que la mémoire pouvait nous apporter, au quotidien, de petites touches de lumière ; or, la lumière, *lux*, *lūcis*, est présente dans le terme même de lucidité...

Je suis fort âgée, presque complètement aveugle, et j'entends mal. Cela n'est pas l'idéal et m'oblige à des moments de pause, d'agacement, de rêverie, où mon esprit n'a plus l'activité bousculée, qui a été de règle au cours de toutes ces années, commandée par le travail et l'urgence. Quand cette urgence cesse, il se fait une sorte de relâchement, d'attente, d'ouverture. Si l'on court du matin au soir et du soir au matin, d'activité en activité, il y a peu de chances que l'on se laisse aller soudain à des souvenirs extravagants et à des révélations imprévues. Je ne crois pas du tout que mon état actuel explique l'étrange luminosité des souvenirs que j'ai évoqués ; mais il explique certainement la disponibilité qui fait que je m'en aperçois et que, encore lucide, mais moins pressée, je les accueille et m'ouvre à eux plus facilement.⁷³

⁷³ *Les Révélations de la mémoire*, p. 87-88.

Puisque les souvenirs sont le témoignage de moments que nous avons vécus, il est naturel que leur nombre croisse avec le temps. Les uns s'effacent, d'autres perdent de leur éclat, mais, au total, ils forment un capital qui va sans cesse croissant. Un capital qu'il est impossible de quantifier, car les souvenirs sont innombrables ; les uns immédiatement disponibles, les autres cachés, ne se dévoilant qu'au hasard des circonstances, tous présents en nous, fruits de nos expériences successives. Ainsi, Jacqueline de Romilly a pu, grâce à sa longévité et à sa lucidité peu communes, saisir un grand nombre de moments et les fixer dans sa mémoire, sous forme de souvenirs.

Outre la lucidité, une qualité lui paraît nécessaire à la formation de souvenirs : la capacité de vraiment regarder le monde, au lieu de seulement le traverser d'un pas pressé. Cette capacité n'est pas une attitude passive d'abandon total, car elle nécessite une attention toujours en éveil, mais elle suppose de libérer quelque peu son esprit, de ralentir le rythme et de prêter à ce qui nous entoure un peu de notre temps. Les souvenirs se fixeront d'autant mieux et, de plus, ceux qui sont déjà ancrés en nous pourront se manifester. En effet, ils ne peuvent s'exprimer que si nous daignons les recevoir, leur laisser un peu de place dans notre présent. Il faut, suivant l'exemple de notre auteur, faire preuve de « disponibilité ».

L'un des privilèges de l'âge — maigre compensation au regard de ce qu'il faut supporter par ailleurs — est la liberté d'organiser son temps comme on l'entend. On peut, à loisir, profiter des possibilités offertes par la vie, sans devoir garder un œil sur la montre, ni se dire que, de toute façon, on n'arrivera pas à tout faire. Les souvenirs remontent, à la faveur de cette tranquillité que l'on connaît rarement durant la vie active. Tandis que passent les fleurs de la jeunesse et de la vigueur, celles du souvenir peuvent s'épanouir, dans la paix silencieuse de l'âge : c'est ce que Jacqueline de Romilly nomme, en ne manquant pas de souligner qu'elles ne sont pas sans épines, *Les Roses de la solitude*.

Il est précieux d'être là, des années plus tard, à retrouver la présence d'un tel bonheur ! Il est là. Il est en moi. Il est partout. [...]

Je me rappelle... oh oui ! Je me rappelle... Tout était si tendre et charmant ! [...] Quelquefois, encore aujourd'hui, je regarde dans la direction de

la porte et j'ai l'impression que [Jeanne] va entrer et poser sur moi ce regard de tendre confiance, que je n'ai jamais connu à personne d'autre.

J'ai plus de quatre-vingt-dix ans, mais quand je retrouve ainsi ce souvenir, mon regard se tourne encore vers la porte et je me sens inondée de joie.⁷⁴

Les souvenirs heureux sont ceux qui durent le plus longtemps, et que nous percevons avec le plus d'acuité, car l'esprit s'efforce de les fixer plus durablement que les autres. Si la volonté ne peut rien pour saisir un moment et en faire un souvenir, sans doute peut-elle faire en sorte d'en cultiver certains, de les attirer à elle, et, à l'inverse, de repousser ceux qui ont la couleur du chagrin ou de la colère. Par une opération de l'esprit, qui peut être consciente mais ne l'est pas toujours, nous refoulons ce qu'il nous est trop difficile d'affronter. De ce fait, la plupart des souvenirs avec lesquels nous vivons sont heureux. Nous les laissons nous envahir, se diffuser en nous et communiquer à tout ce qui nous entoure un peu de leur douceur. En cherchant à se rappeler tel moment, telle atmosphère, telle sensation, Jacqueline de Romilly est à la recherche de ce qu'elle a vécu. Cette recherche n'est pas sans évoquer celle de Marcel Proust. Le temps perdu ne l'est pas vraiment, puisqu'il peut être retrouvé par l'entremise du souvenir.

Or, dans la préface des *Révélation de la mémoire*, notre auteur se défend de cette parenté avec l'œuvre et les expériences de Proust, arguant du fait que les souvenirs qu'elle évoque n'ont pas la noblesse, ni la fulgurance, de ceux de la *Recherche* : « Mes souvenirs à moi [...] surgissent en effet, à l'improviste et à propos de rien ; mais, contrairement à ceux de la petite madeleine, ils ne renvoient à rien d'important [...] ; leur gratuité semble totale. »⁷⁵ Pour la deuxième fois (par précaution, nous ne dirons pas qu'il s'agit de la seconde), il nous faut nous inscrire en faux contre ce qu'écrit Jacqueline de Romilly. La gratuité qu'elle évoque n'est qu'une apparence : les souvenirs ne sont jamais gratuits, dans la mesure où ils sont le fruit d'une expérience, d'une histoire. D'autre part, la notion d'importance est subjective, et inopérante dans le domaine qui nous occupe. Il n'y a pas de hiérarchie entre les souvenirs. La madeleine et la sonate de Vinteuil figurent parmi les réminiscences les plus fameuses entre toutes, par le statut qu'a acquis l'œuvre de Proust, mais chacun d'entre nous connaît des expériences similaires qui, dans le cadre

⁷⁴ *Les Roses de la solitude*, p. 124-125.

⁷⁵ p. 8.

intime de notre *Recherche* personnelle, sont sans doute tout autant évocatrices et chargées d'émotions. Le souvenir de Jeanne, qui resurgit lorsque sa fille regarde vers la porte, a une force comparable au souvenir de la grand-mère qui revient à l'esprit du narrateur, à Balbec.

Ces deux exemples nous montrent avec une égale clarté à quel point le souvenir est une force. S'il ne permet pas de dépasser tout à fait le temps, il offre la possibilité de prolonger la vie, il propose un autre temps, moins matériel mais néanmoins précieux. Il fait exister de nouveau ceux qui ne sont plus et, par là même, il apporte un souffle supplémentaire aux vivants, offrant à ces derniers la possibilité de retrouver les êtres chers, comme s'il n'y avait pas eu de rupture. En cela, il abolit la chronologie, réunissant dans un instant sans âge ceux que la mort avait séparés. Il permet, en quelque sorte, un prolongement de la vie. On constate ici que le souvenir heureux de la présence de Jeanne est plus fort que la pensée rationnelle de sa mort : il ne lui rend pas la vie, ne fait pas oublier complètement la réalité, mais il en propose une autre, immatérielle mais, malgré tout, présente. En quelque sorte, Jeanne continue d'exister, sa disparition n'est pas complète : ne meurent tout à fait que ceux que l'on oublie.

Il y a pourtant deux moments dont il faut bien fixer le souvenir, parce qu'ils sont comme le sceau de tout ce qui précéda et que leur noblesse donne son sens à l'ensemble. C'est d'abord ce regard que nous avons échangé le dernier soir. Un regard d'une tendresse si parfaite et si pure qu'elle était déjà presque désincarnée — un regard que l'intensité rendait poignant, mais où ne se sentait aucune anxiété. Et il y eut en dernier ce sourire plein de jubilation — comme si lui était apparue, à peine croyable, la récompense de tant de peines. Le sens de ce sourire ? Je ne sais pas. Je l'ai vu ; et, depuis, je vis de ce souvenir.⁷⁶

Il est des images qui nous marquent profondément et qui, grâce au souvenir, nous accompagnent au quotidien. La mort vient arracher ceux que l'on chérit, mais elle n'enlève rien de l'amour que nous leur portons. Le souvenir devient, alors, le support de cet amour. Jacqueline de Romilly affirme même que c'est l'image de Jeanne qui l'aide à vivre. En ce cas, il serait impropre de parler de réminiscence, dans la mesure où le souvenir est un compagnon de tous les jours : cette vision habite notre auteur, elle ne l'a pas quittée depuis qu'elle a été saisie, et c'est sa permanence qui fait sa force. Elle

⁷⁶ *Jeanne*, p. 244.

représente les dernières secondes de sa mère, et cet instant, ce sourire, fixés par la mémoire, permettent de prolonger la vie de Jeanne : le souvenir est plus fort que la mort.

L'intensité de cette image n'efface rien de ce qui a uni les deux femmes auparavant, mais elle surpasse toutes les autres, car il n'y a pas eu de délai entre sa formation et sa matérialisation dans l'esprit de notre auteur. Ce souvenir est celui d'un instant capital, à la charnière entre la vie et la mort : dernier instant de vie, il s'est imprimé plus profondément que tous les autres. Souvent, les images se glissent en nous sans que nous nous en apercevions, car la vie est une habitude dont nous ne remarquons pas toujours immédiatement les beautés. Or, alors que sa mère s'apprête à rendre le dernier soupir, Jacqueline de Romilly sait que chaque seconde peut être la dernière. Les souvenirs de ces moments-là s'inscrivent donc avec une netteté et une force hors du commun dans sa mémoire. Le regard qu'elle a échangé avec Jeanne et le sourire de celle-ci sont les dernières choses qu'elles ont partagées : ainsi que le ferait, pour un texte, des points de suspension, la mémoire les prolonge sans fin, car la mort d'un être cher est un fait inacceptable, insupportable, que seul le souvenir peut adoucir, en maintenant le disparu dans le présent des vivants.

Notre activité quotidienne est en fait toute remplie de savoirs conservés, présents et utilisables. Mais elle est pleine aussi [...] de souvenirs que l'on croit oubliés et qui cependant restent bien fixés en nous, comme par des amarres, et dont la conservation et le retour sont également des causes de surprise et d'admiration.⁷⁷

Le savoir s'inscrit en nous sous forme de souvenirs plus ou moins précis, plus ou moins conscients, plus ou moins accessibles. Lorsque Jacqueline de Romilly évoque *Le Trésor des savoirs oubliés*, elle n'entend pas faire l'éloge de l'oubli définitif et stérile. Il s'agit plutôt de considérer que nous n'avons pas besoin de tous nos souvenirs intellectuels à chaque instant. Au contraire, il est plus salutaire que notre esprit ne soit pas encombré d'images et de connaissances inutilisées ; pour cela, un oubli temporaire, qui s'apparenterait à un rangement ordonné et nous permettrait de mobiliser ces savoirs lorsque le besoin s'en ferait sentir, s'impose. En somme, l'idéal est, pour notre auteur, un juste équilibre entre la mémoire et l'oubli.

⁷⁷ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 30.

Ainsi, un souvenir « rangé », c'est-à-dire conservé dans un coin de la mémoire sans que nous nous en apercevions, pourra reparaître à la faveur de circonstances particulières, ce qui ne laissera pas de nous surprendre. C'est là une opération complexe, que même les neurologues les plus brillants sont encore en peine d'expliquer. Notre auteur, en tant que femme de lettres et professeur, se borne à la constater et à souligner son efficacité. On devine à quel point la lucidité est ici indispensable, car cette opération comporte un risque : en effet, la restitution du souvenir relégué au second plan, c'est-à-dire partiellement oublié, n'est pas garantie. Aussi, il faut prendre garde à la nature des savoirs que l'on considèrera comme secondaires ; seul un esprit éclairé, guidé par la raison, pourra établir une telle distinction. Jacqueline de Romilly insiste sur la nécessité de l'oubli, afin que l'homme ne soit pas écrasé de souvenirs. L'oubli n'est pas plus que le souvenir le résultat d'une opération consciente : on ne décide pas d'oublier telle ou telle chose ; ou, plutôt, on peut le décider, mais cela ne fait pas tout. D'ailleurs, existe-t-il un oubli total ? Notre auteur parle des amarres qui fixent les souvenirs dans notre mémoire. Nous pouvons en rompre quelques-unes, sans avoir l'assurance de les avoir toutes rompues. Le souvenir nous échappe, et notre impuissance, notre incapacité à le maîtriser, participent de sa « valeur merveilleuse ».

J'avais bien compris — et peut-être depuis toujours — que j'avais abîmé bien plus que des meubles anciens et de vieux cuirs : j'avais déçu et abîmé ceux avec qui je vivais. Rien à faire : c'était ainsi. [...] Il fallait reconnaître la vérité, mais tourner la page, et n'y plus penser. [...]

C'est comme si l'on mettait par-dessus tout ce monde de souvenirs et de culpabilité un gros oreiller assez épais pour que l'on ne sache plus ce qu'il y a dessous. Pourtant il y a quelque chose : et cela pèse d'un poids discret, sans nom, toujours présent, comme un rappel que tout n'a pas été comme il aurait fallu. Et que l'on fait exprès de l'oublier. Tout comme notre corps se souvient de petites douleurs à présent guéries, mais prêtes à se réveiller à la moindre occasion, un petit regret est là, caché, qui reviendra se manifester à propos de rien ; il reviendra, même s'il est ancien. Car ce que l'on a une fois éprouvé et reconnu pour vrai peut bien être relégué à l'arrière-plan, mais ne peut plus jamais être totalement aboli.⁷⁸

⁷⁸ *Les Roses de la solitude*, p. 94-95.

Si les souvenirs heureux sont ceux qui ont le plus de force — et ceux qu'il nous plaît de caresser, il en est d'autres que nous repoussons, que nous jugeons indésirables, et qui, pourtant, ne manquent pas de se rappeler à nous. Nous leur donnons les noms de remords, de regrets, de rancune... Quelle que soit leur nature, ces souvenirs sombres nous hantent et nous façonnent. Ils sont une blessure de l'âme, une fêlure invisible, traces d'un moment douloureux ou d'événements malheureux, que l'on voudrait effacer tout à fait de sa mémoire. Et ils s'effacent, au fil du temps, à mesure que d'autres images viennent s'ajouter dans notre esprit. Ils reculent, disparaissent dans une légère brume faite d'oubli et d'autre chose. Leurs amarres ne rompent pas pour autant ; ils reparaitront. Ce sont ses expériences qui construisent l'homme : les matériaux divers se mêlent et forment un ensemble qu'il essaie de rendre homogène et solide. Mais sa vie n'est faite que de tentatives et d'essais, pas toujours fructueux. Lorsqu'il croit choisir ses souvenirs, les repousser consciemment, ils resurgissent par d'autres voies, que ce soit celles du rêve ou celles de la pensée immédiate. Nos souvenirs nous gouvernent plus que nous ne les gouvernons, et le « gros oreiller » n'y changera rien.

Les souvenirs ont de multiples visages. Nous ne les choisissons pas, ils s'imposent à nous. Parfois, ils nous donnent l'impression que nous les maîtrisons ; ils nous permettent de leur donner des ordres, et font mine d'y obéir, mais ce n'est que pour mieux revenir, au moment où nous nous y attendrons le moins. Le souvenir est fuyant, rétif et indomptable : à l'image de la vie, en somme.

La mémoire nous trompe ; et ce qui lui échappe avant tout est l'ordre chronologique. Tout m'est présent de ma vie avec Jeanne : toutes les images, toutes les saveurs, les sourires, les objets, les gens ; mais ces images refusent de s'ordonner. [...]

Je sais bien que ce sont les événements de Jeanne, pas les miens. Je n'ai ni tout su, ni tout compris. Mais je doute que ce soit là l'explication : mes événements à moi se déplacent aussi. Ou plutôt ils sont sans place : images toutes vives, conservées, éternelles. Et parfois je me demande si la mémoire n'a pas raison contre nous. Tout n'est-il pas, au vrai, éternel, donc contemporain ? Ces séquences chronologiques nous aident à comprendre, parce que nous avons l'esprit ainsi fait ; mais le désordre de notre mémoire nous aide, lui, à deviner ce

que peut être une survie où le temps se trouve aboli et où tout se rejoint, sans début ni fin.⁷⁹

Les images se mêlent dans notre esprit. Lointaines et récentes se succèdent sans tenir compte de l'ordre chronologique. Ces souvenirs ont un point commun : ils sont le reflet de notre parcours, de la vie qui a été la nôtre et de ce qui nous a construits. Ils n'en sont pas le reflet exact, fidèle, mais ils comportent un certain nombre d'éléments qui, réunis, forment un tout. Nous sommes faits d'influences et d'expériences qui nous échappent parfois, car tout ne se mesure pas immédiatement. Or, tout cela s'imprime en nous à notre insu et nous marque durablement, nous façonne et nous construit. Seule, notre mémoire est capable de nous révéler ce que nous sommes et ce qui nous a faits, mais elle ne nous livre pas tout à la fois. Ses révélations nous parviennent au compte-gouttes, dans un ordre qui n'est pas forcément celui dans lequel nous avons vécu.

Nous vivons dans une chronologie, selon une conception du temps héritée des Grecs. C'est cette conception qui nous a amenés à considérer la vie comme un chemin, au long duquel les étapes se succèderaient, selon un ordre immuable et bien établi. Or, la mémoire vient souvent bouleverser cet ordre, et ramène dans notre présent des images qui nous paraissent désordonnées. Nous vivons dans un présent continu, et nous considérons que le passé est immuable. Certes, nous ne pouvons le modifier, dans le sens où il s'est déjà déroulé. Il nous a construits, façonnés, modifiés, déformés parfois ; pour autant, nous a-t-il changés ? De notre naissance à notre mort, le corps, σῶμα, et l'âme, ψυχή, ne changent pas. Ils évoluent, mais demeurent, au fond, les mêmes. Les séquences chronologiques et les strates du temps nous rassurent, en donnant une cohérence, une cohésion, à l'ensemble. La mémoire tend à nous prouver que la vie est un tout, que notre construction se fait d'influences diverses, que nous recevons différemment selon les circonstances, mais qu'au fond, il n'y a qu'une seule ligne directrice : l'individu, l'être, la vie tout simplement. Le souvenir n'a pas d'âge, il est l'image intemporelle d'un présent.

Peut-être n'est-ce pas un pas aussi effarant que d'admettre que ces souvenirs, par nature immatériels, peuvent aussi se traduire, le plus souvent à notre insu, dans un monde plus lumineux et plus durable qui, en fait, échappe au temps, et ne nous est révélé que par accident. Or, ce qui échappe au temps et se situe hors du temps, comment l'appeler d'un autre nom que de celui d'éternité ?

⁷⁹ *Jeanne*, p. 95.

[...] Il y a donc autre chose que les réalités de notre corps, autre chose que les données avec lesquelles nous avons à vivre en ce monde. [...]

On reconnaîtra alors qu'à côté de l'ici, il y a un ailleurs et qu'à côté du maintenant, il y a un toujours.⁸⁰

Si l'on ne considère que la réalité dans laquelle nous vivons, en effet, la mémoire et les souvenirs nous mentent. C'est la chronologie qui régit notre vie ici-bas, car elle fait partie des notions fondamentales qui fondent nos sociétés. La naissance et la mort sont des réalités indiscutables : l'une scelle notre arrivée dans le monde, et l'autre notre départ. Tout le reste relève de la construction. Construction d'un individu, au fil des expériences et de la formation intellectuelle et morale. Mais toute notre conception de la vie ne repose-t-elle pas, elle aussi, sur une construction ? Avant que les Grecs ne pensent la théorie du Chronos, n'y avait-il pas de vie en ce monde ? Le temps est une création humaine, une tentative de comprendre et d'organiser ce qui, au fond, nous échappe. L'organisation est utile, mais elle peut parfois fermer certaines portes, lorsqu'elle est présentée comme une vérité absolue, en dehors de laquelle rien n'existerait.

Les souvenirs se révèlent à nous sans ordre établi. Il est vrai qu'ils sont dans la droite ligne de ce que nous avons vécu jusqu'alors, dans la mesure où ils ne nous révèlent pas ce qui est à venir, mais ramènent simplement à nous le passé. Ils s'épanouissent dans le présent. La chronologie sépare le temps en trois dimensions : passé, présent et futur. Le présent est le moment que nous vivons. Le futur est à venir. Ces deux dimensions sont incontournables. Reste le passé, qui revient sans cesse en nous par l'entremise des souvenirs. Ne peut-il être uni au présent ? Le moment que nous vivons n'est-il pas le fruit de tous ces moments qui ont précédé et nous ont construits ? La modalité interrogative s'impose, car il ne s'agit aucunement d'ériger des suppositions, des hypothèses, en vérités absolues. Néanmoins, cet incessant retour du souvenir, cette présence continue à nos côtés, cette permanence, semblent nous montrer que le passé et le présent, en réalité, ne font qu'un. C'est nous qui les cimentons, qui sommes ce lien entre l'un et l'autre. S'ils étaient si clairement distincts que la chronologie le suppose, pourquoi le passé reviendrait-il à nous avec une telle insistance ?

On peut en effet imaginer que ce que nous vivons s'inscrit tout ensemble dans le cadre mouvant du présent et son évolution rapide, plus ou

⁸⁰ *Les Révélations de la mémoire*, p. 110-111.

moins voués à l'oubli, mais aussi dans un domaine autre, auquel nous n'avons pas normalement accès, mais où se conservent, de façon durable, ces impressions que nous pensions fugitives parce que nous n'avions qu'une vue partielle des choses. [...]

Je sais bien que nous vivons dans le temps ! Et, à mon âge, avec la mort en perspective, comment pourrais-je en douter ? Les scènes que nous avons vécues au cours de notre vie se situaient dans le temps et ont disparu avec le temps : elles ne reviennent à nous que par la mémoire qui est, elle-même, un moyen de dominer le temps.⁸¹

La recherche de la vérité, chère à Jacqueline de Romilly, peut mener loin, surtout lorsqu'elle se double de l'exigence de la raison. À moins que l'on ne se trouve, très rapidement, devant une impasse. La mémoire semble conserver bien plus d'éléments de la vie que nous ne l'imaginons. Elle nous les restitue peu à peu, selon les circonstances, mais tout, ou presque, nous échappe. Les souvenirs abolissent la chronologie ou, à tout le moins, la rendent inopérante, car ils sont capables de transformer le passé en présent. Ce présent n'est, bien sûr, pas matériel : en est-il, pour autant, moins réel, moins vrai ?

Nous vivons dans le présent, c'est un fait établi, et nous ne le remettons pas en cause. Cependant, on peut s'étonner de percevoir ces manifestations d'autre chose. Les mots nous font défaut pour exprimer ce dont il s'agit, car le langage est conçu pour exprimer des réalités que l'on a perçues. Un signifiant désigne toujours un signifié repérable, à tout le moins par la pensée. Or, notre conscience est à ce point assise sur des fondations chronologiques qu'il nous est impossible de définir ce que ces surgissements du souvenir et cette présence latente, non loin de nous, évoquent. C'est ce problème que Jacqueline de Romilly met en évidence lorsqu'elle déplore que nous ne disposions que d'une vue partielle des choses. Nous sommes enfermés dans le temps. Ce concept, s'il éclaire certains aspects de notre vie, ferme la porte à d'autres. Et l'on en viendrait presque à murmurer avec Paul Verlaine, pour tenter de comprendre : « Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? »

⁸¹ *Ibid.*, p. 104.

IV. L'œuvre d'écrivain

Pour Jacqueline de Romilly, dans ses dernières années, le temps présent fut surtout celui de l'écriture. Cette écriture littéraire est une activité nouvelle, apparue à la faveur de l'âge. Notre auteur a eu, à de nombreuses reprises, l'occasion d'expliquer quelles motivations l'ont entraînée sur les traces des grands du passé, ces hommes de l'Antiquité, ou plus proches de nous, dont les œuvres ont marqué sa vie.

Son parcours universitaire est connu, tout comme ses prises de position pour la défense de l'enseignement. Son œuvre littéraire est plus discrète. En effet, elle n'a pas bénéficié de l'éclairage médiatique généré par l'entrée de notre auteur à l'Académie française ou par ses combats publics au service des humanités. Sur la ligne de la chronologie, elle est plus proche de nous. Il est des œuvres tout aussi récentes qui ont attiré immédiatement l'attention des critiques et ont fait l'objet d'études et d'analyses développées. Ce n'est pas faire injure à Jacqueline de Romilly que de constater que son œuvre littéraire ne s'inscrit pas vraiment dans la mode de notre époque. Peut-être peut-on s'en réjouir : les exemples passés nous montrent combien les modes sont capricieuses et passagères. Les choix de la postérité ne sont, souvent, pas ceux de la mode. Qui, aujourd'hui, hormis des spécialistes, peut se prévaloir de lire encore *L'Astrée* dans son intégralité, ou bien les tragédies de Voltaire ? Pourtant, les tenants de la mode de leur époque leur prédisaient le plus bel avenir. *Sic transit gloria mundi...*

Ainsi, c'est à l'abri des caprices de la mode — et du fracas qui les accompagne parfois — que Jacqueline de Romilly a choisi de s'adonner à une écriture plus légère que celle qui l'a occupée durant plusieurs décennies. Elle s'essaie à des genres différents, de la nouvelle à l'autobiographie. Ce sont ses œuvres autobiographiques qui nous occupent, à tout le moins celles où s'exprime un « je » dont la nature ne laisse guère de doutes. Peut-être les œuvres de fiction recèlent-elles aussi une part de vérité personnelle, mais cela relève d'un objet d'étude différent du nôtre. Les ouvrages que nous avons choisis pour constituer notre corpus peuvent nous éclairer sur ce qui a conduit Jacqueline de Romilly vers l'écriture : ils se font l'écho d'un cheminement personnel et d'une réflexion qui aboutissent à un présent où l'écriture tient le premier rôle. Notre auteur ne manque pas

de revenir sur cette démarche, dans les préfaces de ses ouvrages, ou bien en conclusion, voire parfois au cœur même de son propos.

Par ailleurs, nous avons pu, au cours de notre étude, découvrir certains des avantages que présente l'étude de textes contemporains. Le premier — et non le moindre — de ces avantages est incontestablement la possibilité d'entendre la voix de l'auteur sur lequel on travaille. Qu'il parle de son travail d'écrivain ou de tout autre chose, c'est assurément une chance inouïe et, dans une certaine mesure, un éclairage supplémentaire. Il est difficile de définir précisément la nature de cet éclairage, mais l'expérience nous prouve que c'est un enrichissement supplémentaire. La proximité chronologique avec un auteur présente un autre avantage : la variété des supports d'informations. Ainsi, il est possible de consulter des entretiens accordés par notre auteur à la presse, qu'elle soit écrite, télévisuelle ou radiophonique. La plus grande richesse est de pouvoir écrire directement à l'auteur, s'il est encore vivant. Le progrès technique et les possibilités qu'offre la proximité chronologique ne doivent pas faire oublier que le support principal — le seul qui nous intéresse vraiment — reste le texte. Pour autant, il convient d'exploiter toutes les sources d'éclairage qui sont à notre disposition.

Une récréation... Pas tout à fait. Pour moi, c'est plutôt une tentation. Et j'ai conscience de n'être pas un écrivain mais, quand on vit en contact avec des textes que l'on admire, qui font votre joie tout le temps, dont on aime aussi à expliquer à d'autres les qualités, les beautés, c'est impossible de résister à la tentation d'essayer soi-même. Et c'est aussi difficile de résister à une autre tentation, qui est celle de fixer un peu des impressions, des souvenirs, des conséquences que l'on a tirées de ce qu'on a vécu. [...] Je sais très bien que cela n'est pas faire œuvre d'écrivain, mais c'est quand même communiquer d'une certaine façon.⁸²

La citation n'est pas littéraire, le lecteur doit en être averti. Elle n'est que la transcription de propos tenus par Jacqueline de Romilly lors d'un entretien avec Pascale Lismonde. Explication ne valant pas justification, il nous faut souligner l'intérêt de cette citation. Après avoir été invitée à s'exprimer sur son activité littéraire nouvelle, notre auteur définit cette dernière comme une « tentation ». La fréquentation des grands textes du Panthéon littéraire semble lui avoir insufflé l'envie d'écrire à son tour. En

⁸² *Professeur dans l'âme*, II, 11 : « La tentation de l'écriture ».

somme, son passage à l'acte serait le résultat d'une imprégnation progressive, le fruit d'années de voisinage avec les auteurs du passé, en particulier ceux de la Grèce antique. Ces derniers suscitent intérêt et admiration ; tout en demeurant des références, ils deviennent peu à peu des modèles, des maîtres que l'on finit par être tenté d'imiter. Cette imitation n'est pas un jeu ; du moins, le but recherché par notre auteur ne semble pas être l'amusement. Sans tirer de son expérience propre des conclusions générales, elle souligne le lien étroit qui paraît exister entre lecture et écriture. Le plaisir que l'on retire de l'une conduit vers l'autre, comme si toutes deux étaient nécessaires pour s'approprier vraiment la littérature. Comme si, au fond, il était impossible de les détacher.

De plus, Jacqueline de Romilly mentionne une seconde tentation, qui est celle de fixer certaines productions de l'esprit, de maîtriser sur le papier leur caractère mouvant et changeant. Ce désir est humain, et directement lié à la question du temps, qui nous entraîne dans un mouvement permanent. Or, la littérature va fixer un instant, une pensée, comme le ferait une photographie. Elle aura sa vérité propre, celle qu'aura voulu lui donner son auteur au moment de l'écriture, au présent de cet instant, mais elle en aura d'autres, au moins aussi nombreuses que ses lecteurs, qui la découvriront tous dans un présent différent, propre à chacun. La littérature est une expérience qui ne peut se vivre qu'au présent, car elle est unique.

On ne devra donc pas s'attendre à des révélations imprévues et frappantes. On rencontrera, plutôt, toute une série d'anecdotes, de petites enquêtes, de souvenirs personnels, tels que l'on pourrait les évoquer dans la plus familière des conversations. Mais à chaque fois leur sens sera de porter témoignage sur la présence de ce trésor des savoirs oubliés, donc sur le rôle de formation que comportent l'apprentissage scolaire et les autres apprentissages. Ces témoignages se feront très librement, à bâtons rompus, et le principe même consiste à faire appel à des expériences toutes simples. [...]

Qu'il y ait dans ces analyses et, en particulier, dans ces divers développements un espoir d'amélioration pour l'enseignement, une leçon sur les matières à enseigner et la façon de les enseigner, représente, pour moi, une justification à laquelle j'attache du prix.⁸³

⁸³ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 18-19.

Le travail d'écrivain, tel que Jacqueline de Romilly l'envisage, participe de sa démarche de recherche de vérité. L'anecdote particulière et la réflexion sur une expérience personnelle doivent permettre d'atteindre des principes généraux, une dimension plus large, voire universelle. Pour notre auteur, la littérature n'a pas à être utile, mais elle n'est pas totalement gratuite. Elle est le reflet d'un espoir, d'un état d'esprit tourné vers un avenir qui serait synonyme de progrès. Pour cela, il faut qu'elle s'appuie sur le présent, car c'est bien à partir de là que va s'opérer ce progrès.

On écrit avec ce que l'on est. Or, Jacqueline de Romilly fut, sa vie durant, un professeur. La relation entre un professeur et ses élèves est, avant tout, une relation humaine, fondée sur la communication et les échanges. Il en va de même pour la littérature, telle que l'envisage notre auteur. Naturellement, cette communication n'est pas parfaitement égale, car le lecteur n'a pas la possibilité de se faire entendre de l'auteur. Mais ce dernier n'est pas sûr d'être entendu comme il le souhaitait. De part et d'autre, la communication est partielle, et nécessite une intervention, la manifestation d'une volonté. Cette manifestation est évidente du côté de l'auteur : point d'écriture sans désir d'écrire. De son côté, il faut que le lecteur veuille entrer dans le texte, y apporter un peu de lui, de ce qu'il est, de ses forces et de ses faiblesses.

Même si elle n'est pas immédiate, la communication littéraire est à chaque fois un acte unique, dont la teneur et l'efficacité sont intimement liées aux personnalités en présence, à ce que l'auteur y inscrit autant qu'à ce que le lecteur y apporte. En cela, elle est comparable à la communication qui s'instaure entre un professeur et des élèves, et même à toute conversation de la vie courante. Cela peut s'expliquer par le fait que l'humain soit au cœur de tous ces phénomènes ; pour Jacqueline de Romilly, la dimension humaine, voire humaniste, de son entreprise littéraire est une justification suffisante.

Je dois au reste préciser que je raconte ces petites histoires pour servir de véritables documents et que, par suite, je n'altère en rien la vérité. [...] Ce livre voudrait être une série de témoignages et un appel à la réflexion : ni les témoignages ni la réflexion n'ont plus de sens s'ils ne sont pas la vérité de l'expérience telle que l'a vécue la vieille femme que je suis aujourd'hui.⁸⁴

La transmission chère à notre auteur n'est pas absente de son œuvre d'écrivain. À ce propos, il est ici utile de préciser que nous parlons à dessein de son travail d'écrivain,

⁸⁴ *Les Révélations de la mémoire*, p. 12.

de son œuvre d'écrivain : Jacqueline de Romilly est un écrivain, et non « une écrivaine », tout comme elle ne fut jamais « une professeure ». Nul ne peut pourtant discuter la passion et l'énergie qu'elle mit à exercer ce métier de professeur qui, par ailleurs, lui apporta bien des satisfactions : ne déclarait-elle pas à Alexandre Grandazzi que « [sa] vie de professeur [avait] été, d'un bout à l'autre, celle qu'[elle souhaitait] » ? Il semblerait qu'elle ne se soit jamais défaite tout à fait de ce désir d'éclairer l'esprit d'autrui. Ses écrits ont, souvent, valeur de témoignage ; son but est que ses lecteurs puissent, en suivant son exemple ou en s'en écartant, en tirer profit.

On note l'exigence de réflexion et le recours à la raison qu'elle a toujours prônés et défendus. Son entreprise d'écriture n'est donc — mais pouvait-il en être autrement ? — ni vaine, ni gratuite : « il y a du sens ». Elle a pour but de constituer des documents destinés aux lecteurs, qui leur offrent un support de réflexion sur lequel ils puissent s'appuyer. Ainsi, derrière la légèreté de ton et de propos que l'on notera parfois, il existe une véritable intention de formation, toujours dans le sens du progrès. Ce présent de l'écriture n'est donc pas, pour Jacqueline de Romilly, une récréation innocente. Le plaisir et une dimension personnelle, riche en émotions et en sensibilité, y occupent une place évidente mais, toujours, en creux, demeure l'idée de passer le flambeau.

Oserai-je l'avouer ? Jeanne a toujours souhaité passionnément que l'on montrât de l'intérêt pour ce qu'elle écrivait ou avait écrit. Ce n'était pas qu'elle se crût du génie, ni même un talent exceptionnel ; mais elle était sûre qu'elle savait faire parler les gens et avait le don du dialogue — et c'était vrai. Mais ce que nul ne mesurait, même pas moi, surtout pas moi, c'est à quel point ce qu'elle écrivait faisait partie d'elle-même et constituait un appel à autrui. [...] Jeanne, en écrivant, n'avait pas en vue la vérité, mais bien la communication.⁸⁵

Faut-il souligner de nouveau l'importance du rôle joué par Jeanne Malvoisin dans la vie de sa fille ? À la manière de Montaigne, dans le chapitre XXVIII du premier livre des *Essais*, Jacqueline de Romilly aurait pu dire, au sujet de la relation fusionnelle et durable qui l'unissait — et ne cessa jamais de l'unir — à sa mère : « Parce que c'était elle, parce que c'était moi ». Les deux femmes vivaient ensemble, partageaient tout ce qui fait une vie, entre moments d'exception et banalité du quotidien. Jeanne possédait certainement un certain talent, puisque quelques-uns de ses écrits furent édités et qu'il lui arriva de

⁸⁵ *Jeanne*, p. 58.

fréquenter les cercles très fermés qui font la pluie et le beau temps dans le monde des publications littéraires. Sa carrière n'eut pas l'essor attendu, et son œuvre fut assez vite oubliée. Sans nous aventurer à parler d'imitation, il nous est permis de supposer que le souvenir de sa mère servit de caution à Jacqueline de Romilly, lorsqu'elle envisagea de se lancer à son tour dans l'écriture.

Cependant, alors que Jeanne privilégiait les dialogues entre des personnages fictifs, sa fille s'attache plutôt à une recherche raisonnée de la vérité, au travers de son expérience propre. L'écriture lui offre ainsi l'occasion d'un retour sur elle-même, d'une introspection dont elle a pu constater les vertus. La conception de Jeanne s'apparentait davantage à une évasion, où l'accent portait sur la communication entre les personnages, tandis que Jacqueline s'attache à une communication entre elle et le lecteur. Qualifier la démarche de Jeanne d'égoïste serait sans doute excessif, mais elle était moins tournée vers les autres que celle de sa fille : son œuvre existait par et pour elle-même, dans un univers créé spécialement pour elle, dans un présent fictif, différent du nôtre. Les ouvrages de notre auteur sont, au contraire, empreints d'un regard présent qu'enrichissent les expériences passées. Le présent de la vie de Jacqueline de Romilly et le présent de son œuvre semblent ne former qu'un.

Sans doute cette conscience d'une beauté qui va d'un moment à l'autre m'échapper est-elle ce qui aujourd'hui m'incite plus que tout à écrire.⁸⁶

À l'instar de la photographie et du souvenir, l'écriture permet à notre auteur de saisir l'instant. Elle est une précaution prise vis-à-vis de l'avenir, par essence incertain. En effet, il se peut que la vieillesse, compagne du futur, vienne ravir à Jacqueline de Romilly la possibilité d'arpenter les chemins de Sainte-Victoire. Or, elle tient beaucoup à cette montagne et à ses charmes. Ils l'aident, par leur beauté et l'apaisement qu'ils lui procurent, à avancer et à affronter les aléas du quotidien. La littérature est une tentative de pallier le manque que créerait inévitablement la fin de ces rencontres.

Ainsi, le passage à l'écriture semble, pour Jacqueline de Romilly, lié au vieillissement. Écrire pour conserver ce que le temps nous ravit, c'est-à-dire écrire contre le temps. La littérature devient un moyen de préserver — et, par là même, de conserver — le présent. Elle le saisit, mais se pose alors le problème de la vie : ce qui est

⁸⁶ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 18.

saisi, c'est-à-dire en quelque sorte arrêté, peut-il continuer de vivre, alors même que c'est le mouvement et la respiration qui caractérisent toute vie ? Ce qui est ainsi fixé perd donc de son souffle et, s'il permet à notre mémoire de conserver des images assez claires, il ne peut remplacer tout à fait la présence vive de ce dont il n'est que le reflet à un instant donné. Du reste, notre auteur ne prétend pas que la beauté de Sainte-Victoire soit la même sur le papier et dans la réalité concrète de la Provence.

L'écriture devient un besoin, une nécessité impérieuse, lorsque l'urgence se fait évidente. Elle est même la seule solution, quand on sent que tout peut s'échapper d'un instant à l'autre : si l'on ne peut plus aller à la rencontre de la beauté, quelle solution a-t-on pour l'attirer à soi ? Le souvenir, sans doute, mais il est aléatoire, incontrôlable, et ne suit que son caprice. La photographie, peut-être, mais elle arrête tout mouvement et ternit la lumière. L'écriture a, elle aussi, l'inconvénient de ne pas restituer la vie de manière exacte et complète, mais elle est le moyen le plus sûr et le moins trompeur dont l'homme dispose. Le langage nous enferme quelque peu, car il a des limites, alors que la vie n'en a guère ; cependant, lorsqu'on le domine aussi bien que Jacqueline de Romilly, il permet de s'approcher un peu de la vérité des choses et de l'exprimer, pour mieux la saisir soi-même et pour la faire partager, sans trop la dénaturer. Car c'est bien en cela que réside une difficulté majeure : l'écriture est un art ; or, il faut que cet art soit maîtrisé, invisible, qu'il n'ait, en somme, rien d'artificiel, pour que la vie conserve un peu de souffle et que le texte puisse rendre compte du mouvement.

Jamais je n'ai rien écrit qui reflète plus directement ce qui fut pour moi ma vie, et ma vérité. [...]

Mais que l'on ne se fasse pas d'illusions ! On ne trouvera ici ni anecdotes palpitantes, ni révélations scandaleuses, ni théories « décapantes » ! Ma vérité est plutôt sage, très sage même, mais il faut, je crois, un certain courage pour l'avouer en toute candeur, et en contradiction avec toutes les modes.⁸⁷

La dimension autobiographique des ouvrages de Jacqueline de Romilly n'est pas directe, dans la mesure où il ne s'agit pas de mémoires qui retraceraient toute une vie. Toutefois, le « je » y est partout présent. Le pacte autobiographique, théorisé par Philippe

⁸⁷ *Les Roses de la solitude*, p. 8-9.

Lejeune⁸⁸, engageant l'auteur, le lecteur et le texte, n'est pas explicite, mais notre auteur rappelle à plusieurs reprises qu'elle parle bien d'elle-même. Elle ne manque pas de souligner son souci de vérité et écrit, à propos des erreurs que ses ouvrages pourraient contenir : « il va de soi qu'elles sont involontaires ». En effet, la mémoire peut parfois tromper ; ses éventuelles erreurs constituent la marge qui peut exister entre le texte autobiographique et la réalité.

Notre auteur estime que se dévoiler demande un certain courage, d'autant plus lorsque l'on a conscience que ce que l'on va écrire va s'inscrire à contre-courant de la mode. Ce passage à l'acte littéraire est donc réfléchi et lucide, et constitue un aboutissement, après que l'on a surmonté réserve naturelle et appréhension légitime : se dévoiler à autrui sous son vrai jour, exprimer ce que l'on pense, ce que l'on a vécu, n'est-ce pas, quelque part, s'exposer au feu des critiques ? Jacqueline de Romilly tente de les désamorcer par avance, en adoptant une attitude humble, par ailleurs conforme à sa modestie naturelle. Son présent, le présent de son écriture, n'est pas flamboyant, ni tumultueux, comme peuvent l'être les modes. Il est à son image, « sage », paisible, propice à l'introspection et à la recherche d'une vérité intérieure à laquelle chacun aspire, même s'il n'est pas toujours dans l'air du temps de l'affirmer ainsi qu'elle le fait.

J'ai écrit ce livre parce que je suis lasse du pessimisme vraiment sinistre de trop d'ouvrages qui se publient actuellement et de trop de propos qui s'échangent de façon quotidienne. [...] Devons-nous nous laisser aller à ces perpétuelles descriptions de l'horreur et, qui plus est, à un découragement inutile ? Je reçois et je me fais lire trop de livres consternants, pour ne pas avoir désiré, moi la vieille dame, inviter le lecteur pour une fois à un moment de détente, si futiles qu'en soient les causes.⁸⁹

L'air du temps, justement, est une des raisons d'être de l'œuvre de Jacqueline de Romilly. Notre auteur n'entend pas y adhérer, mais au contraire s'en démarquer. Sans doute pourra-t-on parler ici de réaction. Les mots, s'ils ont un sens, ont aussi une histoire, une vie qui leur est propre, et il arrive que celle-ci leur donne une coloration plus ou moins péjorative. Assurément, c'est ce qui est arrivé au terme « réaction ». Il suggère souvent une tendance au passéisme et au conservatisme à tout crin, ainsi qu'une opposition à tout changement. Or, si nous employons ce terme au sujet de la posture de

⁸⁸ *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. "Poétique", 1975.

⁸⁹ *Le Sourire innombrable*, p. 16.

Jacqueline de Romilly, c'est plutôt pour suggérer une attitude humaine qui consisterait à refuser le conformisme, la dictature de la mode et la destruction de ce à quoi l'on est attaché. Il s'agit donc d'une prise de position ; on peut la blâmer, voire la condamner, mais sans doute mérite-t-elle aussi d'être respectée. La taxer de réaction, au sens le plus négatif du terme, est injuste. En revanche, il semble naturel de considérer qu'il s'agit de la manifestation d'un intérêt pour le monde et pour l'homme. Réagir, c'est avant tout faire la preuve de sa capacité à s'émouvoir, et de sa sensibilité à ce qui a trait au temps présent. La réaction est donc, avant tout, une preuve de vie. Une preuve de vie qui se place le plus souvent en opposition aux idées en vogue du moment, certes, mais les modes sont-elles des vérités absolues ? Elles passeront, elles aussi, tandis que ce qui se construit hors d'elles, et donc, en un sens, hors du temps, a peut-être une petite chance de durer.

Par ailleurs, le lecteur constate que Jacqueline de Romilly souhaite, en écrivant, proposer une alternative au pessimisme qui lui semble par trop répandu. Une nouvelle fois, c'est la volonté d'amélioration qui l'anime, lorsqu'elle vise ainsi l'optimisme : *optimus* signifie le meilleur. Il ne s'agit pas d'un optimisme béat, d'une foi irraisonnée en l'avenir, l'on s'en doute. Notre auteur signifie simplement au lecteur l'inutilité du découragement. Baisser les bras, se résigner, empêche d'avancer. Or, dans notre monde où tout est mouvement, ce qui n'avance pas, de fait, recule. En prenant la plume, Jacqueline de Romilly nous invite donc à relever la tête : son œuvre d'écrivain constitue donc, à la fois, un remède contre le pessimisme et un appel à aller de l'avant, dès à présent.

Je raconte ici Jean-qui-rit, en me taisant sur Jean-qui-pleure. Comment ne pleurerait-il pas, parfois ? Il y a des jours de fatigue, des jours d'amertume. Il y a des jours, aussi, où la lumière n'est pas belle, où l'air est lourd et le ciel bas, où les couleurs sont éteintes. Je serais beaucoup plus en accord avec le goût du jour si je parlais de ces jours-là. Mais je n'en ai aucune envie. [...]

Au contraire, quand la magie de Sainte-Victoire surgit avec son plein effet et que ces moments de plénitude viennent trouer de leur éclat la longue série des déceptions et des peines, alors l'envie me prend d'immobiliser ces

impressions, d'épuiser jusqu'au fond leur saveur, et de les garder à jamais, comme un viatique.⁹⁰

Parmi les plaisirs de l'écriture, il est en un que Jacqueline de Romilly goûte particulièrement : la liberté. Cette liberté s'exprime notamment dans le choix de ce qu'elle écrit. Elle affirme avoir pris délibérément le parti d'écouter ses envies. Or, celles-ci la conduisent spontanément vers la lumière : son œuvre sera donc tournée vers cette dernière. Ce choix du beau n'est pas incompatible avec l'idée de vérité ; il s'agira alors d'une vérité partielle pour ce qui est du propos, mais bien d'une vérité totale pour notre auteur, qui pourra suivre ses aspirations profondes. Une œuvre, qu'elle soit littéraire ou non, est avant tout une production humaine et personnelle. On écrit pour être lu, naturellement, mais on écrit aussi pour soi, selon ses goûts, ses aspirations, ses émotions... Il convient aussi de souligner que l'on écrit avec que l'on est. Indubitablement, Jacqueline de Romilly est une optimiste, que sa lucidité n'empêche pas de se concentrer sur les aspects positifs de la vie. Comment aurait-elle pu vivre quatre-vingt-dix-sept ans, traverser deux guerres mondiales, affronter les deuils et la solitude, assister à l'affaiblissement progressif du grec ancien, si elle n'avait eu, chevillée au corps, la conviction qu'il y a, en toute chose, une lueur, une petite flamme qu'il faut entretenir ?

La littérature l'a aidée, lui offrant un refuge, une consolation, un point d'ancrage dans les tempêtes de l'existence. La vieillesse venant, notre auteur a ressenti le besoin de l'utiliser comme un coffre dans lequel elle pourrait entreposer ce qui a fait sa joie et ce que les années lui ont permis d'amasser. Écrire, en somme, c'est économiser, mettre de côté, thésauriser, pour des temps à venir. Ainsi, Jacqueline de Romilly saisit les richesses de son présent et, par le biais de l'écriture, les met à l'abri dans un coffre sûr. Elle en conserve la clef, mais elle la remet également à ses lecteurs.

Je ne vais pas, je ne peux pas, parler de la mort de Jeanne. C'est affaire entre elle et moi.⁹¹

Les limites de l'écriture sont celles de notre vie. Il est des moments, des émotions, des faits, qui dépassent le langage. Ils se vivent dans le présent, et n'en peuvent sortir. Parce que la charge émotionnelle est trop forte ou la douleur trop vive, parce que les autres ne comprendraient pas. Parce que tout ne se partage pas, tout

⁹⁰ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 186.

⁹¹ *Jeanne*, p. 244.

simplement. La vie de chacun comporte sa part d'ineffable. L'écriture autobiographique conduit parfois l'auteur jusqu'à ces retranchements intimes.

Le livre secret de Jacqueline de Romilly, *Jeanne*, a été conservé plus de trente-quatre ans dans un coffre chez son éditeur, car elle ne voulait pas qu'on lui posât des questions sur ce texte si personnel. Les mots se suffisent à eux-mêmes, aucune explication ne viendra les éclairer. Même sa propre mort n'a pas semblé à notre auteur un rempart suffisant pour lui permettre de parler de celle de Jeanne. Ce silence et l'aveu de cette impossibilité en disent autant qu'un long développement. Dans la littérature comme dans la vie, la part d'implicite, ou d'indicible, est chargée de sens. En éminente spécialiste, Jacqueline de Romilly le sait mieux que quiconque. Elle sait que, dans ce silence, elle se dévoile autant que dans le reste de son œuvre. En effet, il est des moments d'écriture qui sont à l'image de certaines heures de notre existence, où le langage s'efface, dérisoire et vain ; seule demeure la force de cet instant de vie.

Partie 3

-

PAR-DELÀ LE TEMPS OU LA VIE SANS FIN

I. Les paysages, à la fois immuables et toujours nouveaux

La fuite du temps est un thème récurrent dans la littérature et dans la conscience des hommes. Cette préoccupation fut particulièrement sensible à l'époque romantique, dans les premières décennies du XIX^e siècle, et s'accompagna souvent d'un lien étroit avec la nature. En effet, les paysages sont à la fois les meilleurs témoins du temps qui ne s'arrête jamais et les plus sûrs remparts contre lui. Ils changent de visage au fil des saisons, se décolorent, évoluent. Cependant, ils ne bougent pas et reparaîtront intacts, rassurants, tels des phares lumineux dans une nuit de tempête.

On connaît les liens étroits que Jacqueline de Romilly entretient avec la Grèce. Ils passent avant tout par les textes, naturellement, et par la fréquentation quotidienne, plusieurs décennies durant, de Thucydide et d'Homère. Néanmoins, le contact s'établit encore plus nettement lorsqu'elle foule le sol grec. Le paysage lui-même est riche de ces siècles d'Histoire, empreint de souvenirs et de traces que le temps n'a pas su détruire. Il en est que l'homme a façonnés, quelque peu modifiés parfois, mais la force première, la plus immédiatement sensible, est, évidemment, celle de la nature. Elle fait appel à tous les sens : Baudelaire n'écrivait-il pas que, dans ce « temple » — image ô combien grecque ! —, « les parfums, les couleurs et les sons se répondent »⁹² ? Ce que notre auteur évoque avec le plus de ferveur, ce qui l'émerveille sur ces terres méditerranéennes baignées de soleil, c'est la lumière incomparable que l'on y rencontre. Elle consacre un petit ouvrage à sa première rencontre avec la Grèce ; dans *Jeux de lumière sur l'Hellade*, elle évoque la force qu'ont en partage cette terre et tout ce qu'elle a porté d'Histoire et de littérature : « Ce que nous aimons en elle, c'est cet effort incroyable pour faire triompher la lumière sur les ombres. »

Elle retrouve la même lumière en Provence, la même clarté. Elle s'attachera à ces collines arides, à cette végétation sauvage et entêtée. Assurément, il ne s'agit pas de terres d'abondance, de perpétuelle douceur et de fertilité. Les stations balnéaires de la côte sont bien loin, au Sud. La Provence qu'affectionne Jacqueline de Romilly est celle de Giono, celle de *Regain* ou de *Colline*. Elle n'offre pas la monotonie rassurante des plages

⁹² « Correspondances », *Les Fleurs du Mal*, 1840.

de sable fin, ni la verdure tranquille des campagnes riantes. C'est une terre de silence, battue par le mistral, où les hivers sont rigoureux et les étés, très secs. Elle se refuse, au premier abord, et ne se plie jamais : il faut, si l'on veut l'approcher et la comprendre, s'adapter à elle. Notre auteur l'a bien compris ; elle a su tisser avec cette région, en particulier avec la montagne Sainte-Victoire et ses alentours, une relation privilégiée. En ces lieux, l'éminent professeur et l'académicienne citadine s'effacent ; seuls demeurent une femme et un paysage.

Le lecteur l'aura déjà compris, un paysage n'est pas une image figée. Une photographie ou le tableau d'un peintre ne sont jamais que la représentation d'un paysage. Ce dernier est une scène vivante, un lieu où la vie et le mouvement sont omniprésents. La perception en est propre à chacun, car elle est intimement liée à un parcours personnel, à une manière d'envisager la vie et, en quelque sorte, à un investissement. La découverte d'un paysage s'apparente à la lecture d'un livre : elle nécessite de s'oublier quelque peu, mais aussi d'apporter un peu de soi. En somme, on peut dire qu'il s'agit d'une expérience humaine.

On me dira que c'est connu : que nos pays de soleil et de sécheresse sont la plupart du temps nus et austères, mais qu'ils se réservent pour un printemps bref et éblouissant. Cela est bien en partie vrai ; mais en partie seulement. En Grèce, il est exact que l'on voit, comme un miracle, la terre aride se couvrir d'anémones et de coquelicots, en une frénésie colorée. De même, les champs de Delphes, où l'été, il ne restera rien que des herbes à demi mortes, sont, au printemps, remplis de mille fleurs, dans lesquelles, pendant trois semaines, on enfonce à mi-jambes. Et puis tout passe, en attendant les cyclamens de septembre....⁹³

Les paysages n'échappent pas au temps. Peut-être, même, y sont-ils plus exposés que les hommes. Les saisons les marquent fortement, mais ces changements sont en définitive assez superficiels. L'essentiel demeure. Les quatre saisons se succèdent à un rythme régulier, jamais interrompu. Cette alternance a conduit certains théoriciens à envisager le temps comme un cycle, un mouvement circulaire qui ferait revenir, suivant un ordre constant, des périodes définies. Cette idée paraît convaincante, mais il faut y apporter une nuance : les saisons qui reviennent toujours ne sont jamais identiques.

⁹³ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 106.

Ainsi, il est des hivers plus rigoureux que d'autres, des étés plus chauds, des printemps pluvieux et des automnes tardifs. Les paysages évoluent donc selon un temps cyclique, mais variable. La force des ravages de ce dernier sera conditionnée à la violence de ses manifestations. En effet, un paysage est exposé, à l'instar de l'homme et de tout élément matériel, à l'usure et à la dégradation. Les fleurs fanent, les montagnes s'érodent. Il convient ici de distinguer les deux niveaux d'éléments qui composent un paysage naturel.

Tout d'abord, certains éléments subissent directement les effets du cycle des saisons. La végétation, en particulier, y est directement exposée. Chaque printemps lui apporte un nouveau souffle de vie, l'énergie nécessaire à son développement. L'été lui permet, souvent, de poursuivre son développement, tandis que l'automne freinera, déjà, ses ardeurs, avant que l'hiver ne vienne y mettre un terme. Un terme définitif, car les feuilles tombées le sont à jamais. Un terme provisoire, car d'autres viendront les remplacer dès la saison suivante.

Par ailleurs, il est des éléments pérennes, qui ne subissent pas ce temps cyclique : quels que soient la saison, le moment, l'heure, ils restent inchangés. La roche et la terre, par exemple, n'ont guère à se soucier de la période de l'année. Elles sont, envers et contre tout. Pourtant, les années qui passent, les cycles qui succèdent aux cycles, les polissent et les font s'éroder. Il y aurait donc plusieurs niveaux de temps : un temps cyclique, assez bref, qui se renouvellerait chaque année, et un temps linéaire, plus ample, sans borne, proche du nôtre, dans lequel seraient inclus tous les cycles.

Ce constat nous amène à nous interroger sur le temps humain, notre temps. Une vie d'homme n'est-elle pas semblable à un cycle annuel ? Ne parle-t-on pas couramment, pour désigner la période où toutes nos facultés sont à leur apogée, de la fleur de l'âge ? À cette période, le temps est doux et les fleurs sont plus belles que jamais. Vient ensuite un été dont le soleil les ménage. Les premiers frimas de l'automne les font décroître. Elles lutteront contre les rigueurs de l'hiver, mais c'est lui qui aura le dernier mot, et elles mourront. La vie des hommes ne connaît qu'un seul printemps. Ce cycle unique, sans retour, est soumis à la loi du temps linéaire. La nature nous est supérieure par cette faculté de renaître, d'être chaque année une autre, en ne changeant jamais vraiment.

Naturellement, il est commode de s'attacher à une montagne : elle ne vous fait jamais faux bond. Je me retourne dans ce chemin, et je sais bien qu'elle

paraîtra, fidèle au rendez-vous. Elle sera plus ou moins lumineuse, plus ou moins proche ; mais elle sera là. Cela repose des attachements humains, de leurs aléas et de leurs déboires.

Nous en vivons, de ces attachements humains, je le reconnais : à mon âge, sachez-le, j'en vis encore. [...] Ce n'est donc pas l'âge qui me tourne vers ces amours tout esthétiques, impropres à blesser autant qu'à griser. Et ce n'est pas la lassitude des passions qui m'oriente vers ce qui dure. [...]

Et puis il faut avouer qu'il ne s'agit pas pour moi de n'importe quel paysage : l'attrait de ma montagne n'est pas seulement fait de beauté. J'ai dit que l'on pouvait compter sur elle, sur sa présence assurée et fidèle, qui ne déçoit jamais ; mais elle n'est présente qu'au loin. Elle se donne et se cache. Elle invite. Elle reste hors d'atteinte.⁹⁴

« Madame de Sainte-Victoire ». Voilà un nom qui résume, non sans noblesse, l'attachement de Jacqueline de Romilly pour la montagne que Paul Cézanne aimait à peindre. Il est vrai que ce lien n'a pas la complexité tumultueuse des amours humaines. Sainte-Victoire accepte toutes les démonstrations d'affection, avec constance et fidélité. Elle les rend à sa manière, se montrant sous son meilleur jour à ceux qui prennent le temps de la contempler, d'aller à sa rencontre. Même si on la délaisse plusieurs années, on la retrouvera toujours, fier éperon de calcaire blanc dominant les pins et la garrigue. Jean Giono disait d'elle qu'elle était « avec sa fantastique voilure de rochers blancs, [...] comme un vaisseau fantôme en plein jour. » Sans doute la distance l'empêchait-elle d'entendre le chant des cigales et des grillons ou le pépiement des moineaux, de sentir l'odeur des pins et du thym ou la caresse du soleil, en somme de percevoir tous ces précieux petits signes d'une vie intense et harmonieuse.

Il y a dans la rencontre avec un paysage une dimension esthétique indéniable. La beauté participe de la naissance d'un attachement hors du temps. Néanmoins, elle n'en est pas la seule raison. Paradoxalement, alors même qu'il peut avoir à affronter des colères violentes et des assauts pleins de brutalité, lorsque les éléments se déchaînent, un paysage offre l'image d'une sérénité durable. Il est rassurant, car les hommes savent qu'ils le retrouveront toujours à la même place, toujours vivant : un peu de certitude et de stabilité dans un monde de changements rapides, où rien n'est acquis définitivement.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 84-85.

Il est des paysages qui évoluent, que l'intervention humaine transforme, voire défigure. Une montagne conserve toujours un peu de majesté inaccessible qui la préserve des hommes. Elle n'est pas utile, elle n'est pas rentable, dans la mesure où l'on ne peut se servir d'elle pour en tirer un profit concret immédiat. En cela, elle est semblable aux humanités auxquelles Jacqueline de Romilly attachait tant de prix : bien qu'elle soit lointaine, on peut l'approcher, l'appivoiser peu à peu et, alors, découvrir les beautés cachées derrière l'austérité apparente.

Ô merveille ! avec ses airs d'indifférence, notre montagne nous dispense jusqu'à ces dons qu'elle veut ignorer et qu'elle laisse traîner à distance. Et elle nous voit paisiblement nous extasier comme des enfants sur ces surprises fugitives, sans plus nous occuper d'elle. Elle sait bien qu'elle peut attendre : elle nous a livré le bord de sa robe à baiser, elle sait que nous n'en resterons pas là.

La voyez-vous, si claire, là-bas ? Quand toutes les fleurs seront fanées, et passés nos petits plaisirs, nous comprendrons enfin qu'elle est ce qui leur survit.⁹⁵

Si l'on en croit notre auteur, un paysage est une entité constituée de plusieurs petits éléments. Chacun d'entre eux a son existence propre, indépendamment des autres. Et l'on s'attardera sur tel ou tel aspect, sur un détail. C'est la réunion de tous ces éléments qui crée l'harmonie de l'ensemble. Pourtant, les fleurs faneront, les feuilles perdront de l'éclat, puis tomberont, et l'équilibre du paysage ne s'en trouvera pas perturbé. Il en va des paysages comme de notre vie : des arbres, des fleurs, des rochers, forment un tout. Il arrive qu'un élément vienne à disparaître. Parfois, un autre prend sa place, mais ce phénomène n'est pas nécessaire à l'équilibre. En effet, les paysages, autant que la vie des hommes, sont faits d'absence et de présence, d'ombres et de lumière.

Jacqueline de Romilly évoque également la supériorité de la montagne sur les fleurs et sur les aléas de la vie. Contrairement à eux, elle est durable. Le présent de la montagne est aussi changeant que les saisons, mais il dure malgré elles. Elle brise le vent et renvoie les rayons du soleil, imperturbable. Paul Valéry, lorsqu'il évoque « la mer, la mer, toujours recommencée », perçoit la durée comme un éternel recommencement, une suite sans fin d'éléments fugitifs. Sainte-Victoire, comme toute montagne, incarne au contraire une solidité faite de hauteur et de noblesse. Elle n'est changeante qu'en

⁹⁵ *Ibid.*, p. 128-129.

surface, car elle sait s'adapter aux contraintes du moment : sa noblesse souveraine est lucide et magnanime, elle lui permet de faire face aux caprices du temps et ne l'empêche pas d'accorder certains privilèges à ceux qui savent la ménager. Le marbre et le calcaire qui la constituent demeurent inchangés, l'essentiel, ce qui fait d'elle une montagne, reste solidement ancré dans le sol. Elle représente, pour notre auteur, un certain idéal vers lequel l'homme doit tendre, pour mieux vivre : savoir s'adapter, accepter les changements et y faire face, tout en restant fidèle à certaines valeurs, à ce que l'on croit et à ce que l'on est. Vivre avec son temps, mais ne pas céder sur l'essentiel.

Autour, le vent. À terre, des touffes d'arbustes au ras du sol, où éclate, selon la saison, l'or des genêts, le rose des cistes, le bleu léger des romarins ou les boules rouges des arbrouses. On grimpe encore quelques mètres, pour s'asseoir, au-dessus du chemin, sur la terre chaude et sèche. Et voilà que change l'échelle de tout ce qui nous touche.

D'abord, ce qui est si rare, on vit, pour un instant, au présent ; on est arrivé, on a tout ; et la beauté du lieu renvoie tout le reste à plus tard. [...] On se dit vaguement : « Que je suis bien ! » et « Que l'on est bête ! » — ce qui veut dire que tout le travail et tous les soucis de la vie quotidienne nous font, le plus souvent, perdre de vue l'essentiel.⁹⁶

Le contact avec une montagne n'est jamais aussi fort que lors d'une ascension ou, à tout le moins, d'une promenade au cours de laquelle on prend de l'altitude. On s'élève, littéralement. L'effort aiguise les sens, la perception de ce qui nous entoure se fait plus nette, dans le silence. La réalité se fait plus présente, jusqu'à effacer tout ce qui n'est pas elle. L'altitude fait disparaître ce qui est superflu, parce que l'élévation a toujours un caractère d'exception. On prend de la distance et de la hauteur sur le monde, sur la vie. On mobilise ses forces, pour aller un peu plus haut, tout en en réservant une partie pour la descente, pour le retour au quotidien. L'esprit se libère peu à peu, mais l'intensité des sensations l'occupe d'une autre manière. Les préoccupations de tous les jours se font discrètes, voire se taisent tout à fait, comme si une frontière entre la vie « d'en bas » et les hauteurs avait été franchie. La beauté du paysage, la clarté bienfaisante de la lumière, le sentiment de s'approcher de la vérité, occupent toutes les pensées, comme si rien ne comptait en dehors de ces lieux. La montagne ne souffre

⁹⁶ *Ibid.*, p. 36-37.

aucune concurrence ; elle balaie, dans l'esprit du visiteur, toute autre pensée. Elle exerce une magie qui nous échappe, et qui n'a d'effet que sur ceux qui y consentent.

Jacqueline de Romilly met ses pas dans ceux de Pétrarque qui, dès le XIV^e siècle, évoquait la force spirituelle qu'exerçait la montagne, notamment au travers de l'effort que requiert une ascension : « La vie que nous appelons bienheureuse est située dans un lieu élevé ; un chemin étroit, dit-on, y conduit. Plusieurs collines se dressent aussi dans l'intervalle, et il faut marcher de vertu en vertu par de glorieux degrés. Au sommet est la fin de tout et le terme de la route qui est le but de notre voyage. Nous voulons tous y parvenir ; mais, comme dit Ovide : *C'est peu de vouloir ; pour posséder une chose, il faut la désirer vivement.* »⁹⁷ Sans doute n'y a-t-il pas, dans le texte de Jacqueline de Romilly, la dimension mystique, très sensible dans le récit que livre Pétrarque de son ascension du Mont Ventoux. La démarche de notre auteur s'apparente à la quête d'un absolu qui ne sera pas définitif. La plénitude d'un instant, véritablement et intensément présent, doit permettre de continuer. Elle est une parenthèse salutaire, une bouffée d'air frais, comme le chant du chœur entre deux épisodes d'une tragédie grecque.

Il me semble que tout en moi se lave et s'apaise dans cette lumière dorée qui va disparaître. [...] À soixante-dix ans, je retrouve la même jubilation intérieure qu'à trente, comme si toutes ces visites successives se superposaient en un instant d'éternité. Ou bien est-ce la montagne elle-même, si éloignée et si lumineuse, qui me donne ce sentiment ? Je suis presque émue de sentir qu'elle étale les mêmes beautés tous les jours, que je sois là ou qu'il n'y ait personne, comme elle le faisait il y a des siècles et le fera encore longtemps après moi.

[...] Sainte-Victoire change, et reste. Quel autre amour pourrait unir de façon si intime ces deux aspects contradictoires ? Quelle autre révélation pourrait ainsi réussir à nous donner, en nous l'ôtant, le sentiment du temps ?⁹⁸

Le temps de la montagne est, en quelque sorte, un présent révélé, pur, qui n'existe que par lui-même. Il est un instant unique, que l'on retrouve, semblable et nouveau, à chaque visite. Il n'est pas cet éternel lien entre un passé et un futur. Il est, tout simplement. C'est en ce temps si particulier que le vers de Mallarmé prend tout son sens. Nulle part ailleurs « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » n'a une pureté comparable.

⁹⁷ Lettre à Denis de Borgo San Sepolcro, 26 avril 1336 (cette date fait l'objet de controverses parmi les spécialistes). Traduction française de Victor Develay (1880).

⁹⁸ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 45-46.

Il est, partout, chargé d'un passé et, déjà, à moitié effacé par l'avenir. Or, dans la montagne, une parenthèse s'ouvre lors de l'ascension, et se referme à la descente, lorsqu'on parcourt le chemin inverse. Le présent que nous avons connu, là-haut, est coupé du reste du temps. Rien n'a changé, dans la vie quotidienne. Seuls demeurent, bien cachés dans le secret de notre esprit, ce sentiment de plénitude et la clarté d'une lumière qui sera toujours au rendez-vous.

Cette constance et la pureté de l'instant sèment le trouble dans notre chronologie habituelle. À chaque nouvelle visite, on retrouve la force des précédentes, intacte, vive, comme si rien n'était venu interrompre ce présent de la montagne. Les années s'effacent, tout disparaît, ne demeurent que la pureté de la rencontre et le sentiment d'un présent parfait. Jacqueline de Romilly évoque « le sentiment du temps » que procure la montagne : un temps autre, différent, qui nous fait sentir à quel point notre présent de chaque jour est encombré, pesant et vain. À la lumière de Sainte-Victoire, dans la pureté d'un instant, la vie se revèle.

Ces chemins de Sainte-Victoire n'ont pas toujours eu pour moi le même prix. Je dois en particulier reconnaître que j'ai passé ici trois années de guerre, où les loisirs forcés ne manquaient pas. Or je ne me souviens pas que [...] la beauté du lieu ait tenu une grande place dans nos vies. [...] Nous nous occupions de survivre, non de regarder Sainte-Victoire. [...]

Un livre sur un paysage ou une montagne ne s'écrit pas quand on a le cœur tourmenté d'espoirs et d'attachements contraires, de craintes et de repentirs. [...] On n'est jamais vraiment disponible. Au contraire, je constate qu'avec l'érosion des craintes et des espoirs, cette disponibilité s'épanouit. [...]

Dans la jeunesse, il est aisé de toujours remettre à plus tard les temps de répit ou d'attendrissement ; mais il vient un moment où l'on sait fort bien qu'il faut les saisir sans tarder. Dès lors, [...] ils se chargent d'intensité.⁹⁹

La montagne n'est pas une obligation. Elle ne s'impose pas, attendant sagement que l'on vienne à elle. L'urgence de la vie, du quotidien, les obligations diverses, laissent parfois peu de place aux échappées montagnardes. Si elle est le lieu d'un présent unique, elle s'insère tout de même dans notre temps ordinaire et, lorsque ce dernier s'impose à un rythme qui laisse peu de libertés à l'homme, elle attend.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 181-183 .

Par sa présence constante, si discrète qu'on l'oublie parfois, elle accompagne la vie de ceux qui l'aiment. Même lorsqu'ils sont loin, dans l'agitation des villes, la certitude de la retrouver les soutient et les rassure. Jacqueline de Romilly témoigne de la force sereine de cette présence. Aux heures les plus sombres de son existence, alors qu'elle se débattait pour que le tourbillon de la guerre ne l'emporte pas, Sainte-Victoire veillait. Elle ne lui consacrait que des regards furtifs, passagers, qui ne lui permettaient pas de voir vraiment, mais la montagne ne perdait rien de sa clarté. La paix revint, mais le travail, les travaux universitaires, la vie que l'on dit active, ne lui offraient que peu d'occasions d'aller rencontrer la montagne patiente. Enfin, la retraite et un âge avancé lui apportèrent un peu de cette disponibilité si nécessaire. Hélas ! le temps était compté, il fallait se hâter, et profiter au mieux de chaque moment. Cette urgence rend chaque paysage plus beau, plus fort que d'ordinaire. La montagne se donne alors totalement, avec la simplicité lointaine dont elle est coutumière, superbe comme jamais, car à sa couleur naturelle s'ajoute celle d'un automne éclatant, l'automne de la vie dont on sait qu'il ne sera suivi que d'un hiver.

Je me souviens si bien, lorsque j'étais plus jeune, de mes départs matinaux [...]. À l'horizon, il y avait toujours le calcaire lumineux où l'ombre et la lumière marquaient des reliefs vivants ; il y avait aussi les terres rouges qui faisaient avec le blanc et le vert des pins un contraste si étonnant ; il y avait les odeurs des arbres et des branches, des romarins et des lavandes sauvages ; et j'allais toujours un peu plus loin, un peu plus près de cette montagne toujours offerte devant mes yeux. [...] Elle représentait un idéal que l'on poursuit, quelque chose vers quoi l'on va, et qui vous stimule comme la promesse d'une autre beauté. [...]

Que ce soit là une part importante de ma vie n'est pas douteux. Ma mère, qui n'avait pas beaucoup le goût de la campagne, aimait pourtant me voir ici et elle me disait parfois : « Ceux qui ne t'ont pas vue ici, ne te connaissent pas vraiment. » Je crois qu'elle avait raison.¹⁰⁰

Lorsque l'âge ne permet plus d'aller à la rencontre de la montagne, c'est elle qui s'avance. En effet, elle sait se montrer généreuse envers ceux qui l'ont aimée et respectée. Elle reste intacte dans le paysage et, suivant l'air et la lumière, s'approche ou s'éloigne quelque peu. Parfois, pudique, elle se voile de brume légère, ou devient menaçante lorsque le temps se fâche. Ses couleurs restent nettes, et les mille bruits de la

¹⁰⁰ *Les Roses de la solitude*, p. 141-142 et 144.

vie qu'elle abrite redoublent d'ardeur pour parvenir à celui qui ne peut plus que la regarder de loin.

L'éclat de sa beauté s'imprime dans fortement l'esprit des hommes et, quand le cercle de la vie se restreint ou, simplement, s'éloigne d'elle, elle reste présente par le souvenir. Les images, les couleurs, les odeurs, les sons, demeurent, vivants, presque palpables, dans la mémoire. Ils reparaissent parfois, de leur propre chef, ou bien pour répondre à un désir de retrouver Sainte-Victoire. Cette dernière accompagne toujours Jacqueline de Romilly. Dans *L'iris de Suse*, Giono imagine un personnage qu'il nomme l'Absente : « L'Absente était toujours nulle part ; c'était une belle disponibilité. » Il en est de même pour Sainte-Victoire. Elle n'est jamais bien loin de notre auteur, majestueuse, présente jusque dans l'absence. Elle fait véritablement partie de sa vie. La force du lien qui les unit est si fort que l'on ne peut bien connaître l'une sans approcher l'autre.

Nos attachements, nos passions, nos émotions, nous transforment. Ils s'impriment en nous et modifient notre perception de ce qui nous entoure. Les paysages nous aident à vivre, car ils nous apprennent à ouvrir les yeux, à saisir au mieux tout ce qui nous est offert. Leur pureté nous emporte hors du temps, nous révèle un présent pur et vrai, si l'on sait s'arrêter, se montrer disponible et curieux, et aller vers eux. Ils nous marquent durablement, sans doute pour toute notre vie, et même au-delà. Jacqueline de Romilly était « Madame de Sainte-Victoire », nous l'avons rappelé. Cette montagne était pour elle un refuge, un secours, la promesse d'un idéal où la beauté serait durable, où le changement permanent ne serait pas que destruction. À sa manière, notre auteur a, elle aussi, marqué ce paysage. Ses lecteurs ne pourront songer à Sainte-Victoire sans penser à elle. Elle leur a permis de connaître ces lieux, au cœur de la Provence. Par la sensibilité et la lucidité que porte son écriture, elle a surtout montré l'infinie richesse spirituelle et morale que porte en lui *Le Chant du Monde*.

De tous côtés, on a l'impression que des choses que l'on aimait sont gravement atteintes, [...] que des livres que l'on admirait ne sont plus appréciés, que gens que l'on aimait ne sont plus vivants. Tout cela est difficile à supporter. Alors, il faut bien la stabilité d'un paysage et d'une montagne de marbre et de calcaire pour vous aider à réagir à tout cela.¹⁰¹

¹⁰¹ *Professeur dans l'âme*, II, 12 : « La Sainte-Victoire ».

II. La transmission et les combats

Il est impossible d'évoquer le parcours et l'œuvre de Jacqueline de Romilly sans s'attarder quelque peu sur la lutte qu'elle mena pour que le passage du temps n'entraînât pas la perte, voire la destruction, de ces humanités auxquelles elle consacra toute sa vie. Ce combat n'occupe pas une grande place dans la partie la plus personnelle de son œuvre. En revanche, la notion de transmission y est très présente, et participe d'un même souci de préservation. Transmettre, c'est préserver. C'est, dans une certaine mesure, lutter. Lutter contre l'oubli. Lutter contre le temps.

En effet, il n'est pas inexact d'affirmer que Jacqueline de Romilly luttait contre le temps, à condition de préciser qu'il ne s'agissait pas d'une posture qui eût consisté à refuser le progrès et les évolutions. L'objectif avoué de sa démarche était de préserver les humanités, de faire sentir au plus grand nombre qu'il n'était pas nécessaire de détruire le passé pour bâtir le présent et l'avenir. Certains de ses détracteurs l'ont taxée de passéisme, l'accusant de prôner le retour à un passé lointain ; ils se trompaient. Notre auteur n'a jamais refusé le présent ; tout au plus en a-t-elle combattu, parfois, les excès. Elle souhaitait seulement que l'on ne rejetât pas l'héritage de l'Antiquité, et conseillait, à qui voulait l'entendre, de retourner aux textes, à cette littérature du savoir et de la sagesse, toujours actuels et, sans doute, plus que jamais nécessaires dans une époque de doutes et d'interrogations. Elle désirait que l'on offrît aux jeunes générations la possibilité d'étudier le latin et le grec ; elle ne souhaitait en aucune façon que cela leur fût imposé.

Le présent développement n'est pas, en dépit des apparences, une entreprise de justification de l'action de Jacqueline de Romilly. Il s'appuie seulement sur ses textes, ceux de notre corpus et, plus largement, tous ceux qui ont été publiés sous son nom. Son deuxième ouvrage posthume, *Ce que je crois*, paru tout récemment, n'est pas le moins remarquable. S'il avait été publié plus tôt, sans doute eût-il rejoint notre corpus. Dans cet ouvrage, notre auteur exprime de manière claire, en employant un « je » déterminé, ses convictions et le sens de sa démarche. Nous nous attacherons à quelques extraits marquants, qui s'inscrivent pleinement dans le cadre de notre objet d'étude.

Lorsqu'elle évoquait son métier, Jacqueline de Romilly disait souvent qu'un professeur doit être, avant tout, un passeur. Amène-t-il le savoir vers les élèves, ou conduit-il ces derniers vers la connaissance ? Sur cette question, les avis divergent. Quelle que soit la réponse, la tâche du professeur est de faire se rencontrer le monde de la jeunesse et celui du savoir : il doit être un pont entre les deux. Cette image du pont rejoint directement la question du temps. En effet, le présent joue un rôle semblable, dans la mesure où son rôle consiste à unir le passé et le futur. Que l'on choisisse l'image du pont, celle de la couture qui unit deux morceaux de tissu, ou bien celle de la barque qui abolit la séparation entre deux rives, l'exigence est la même : il faut que la solidité soit au rendez-vous. Or, le savoir est le fruit de l'expérience, de ce que l'on a reçu, du passé ; la jeunesse qui fréquente les bancs de l'école incarne, quant à elle, la promesse de l'avenir. C'est pour cette raison que Jacqueline de Romilly considère que le rôle du professeur est capital : dépositaire de l'héritage du passé, il est chargé de le transmettre, pour préparer l'avenir.

Je voudrais qu'il n'y eût point de doute : si, de mon côté, je n'acceptais pas la mutation, je m'enfermerais aisément dans la tranquillité des joies que rien n'atteint ; je vivrais bien à l'aise, pour moi seule et sans souci. Si j'ai l'air d'être dans l'opposition — et si j'y suis —, c'est parce que, justement, je ne crois en aucune façon que l'idéal soit dans le passé, et parce que le futur m'intéresse. Quel passé pourrait-on me soupçonner de vouloir faire revivre ? [...]

C'est bien pourquoi j'ai tant parlé des valeurs qui me paraissent menacées, et point des autres. Je ne crois pas indispensable de jouer les mouches du coche là où le coche est bien lancé. Mais là où il y a risque, là où il y a piège, là où il y a oubli, alors je crois qu'aucune voix n'est de trop — même la mienne. Et je crois que l'on peut chercher de l'aide partout, même dans le passé. Chercher des forces dans le passé n'implique point que l'on regarde en arrière — pas plus que se jeter, tête baissée, dans le changement en tant que tel n'est, à mes yeux, regarder en avant.¹⁰²

La notion d'engagement est, pour Jacqueline de Romilly, inséparable du souci de l'avenir. En effet, on s'engage au présent pour préserver ou améliorer ce qui est à venir. Dans le combat de notre auteur, cette amélioration passe par un recours à l'héritage du passé. Il ne s'agit pas de retourner en arrière, ou de ressusciter ce qui n'est plus, mais de

¹⁰² *Ce que je crois*, p. 146-147.

savoir puiser dans l'Histoire les enseignements qui, adaptés à notre monde d'aujourd'hui, permettent d'aller de l'avant. Le lien avec le passé est évident, mais Jacqueline de Romilly se défend de prôner le culte d'un autrefois rayonnant, par opposition à un présent où tout ne serait que noirceur. Elle refuse le passéisme, en même temps qu'elle s'élève avec vigueur contre le modernisme à tout crin, tout aussi stérile. La marche du temps est une réalité qu'elle a intégrée. Il lui semble capital de consolider — ou, à tout le moins, de maintenir — les liens entre passé, présent et avenir. Il est vrai que le présent est un point isolé, à chaque instant renouvelé. Pour autant, il se situe toujours dans une certaine continuité ; il est le fruit de tous les instants qui l'ont précédé et il porte, lui aussi, la promesse de tous ceux qui le suivront. La négation de cette évolution permanente et le refus du changement seraient vains, Jacqueline de Romilly ne peut l'ignorer. De même, elle sait que, d'une certaine façon, tout se tient : les erreurs d'aujourd'hui auront des répercussions demain. Avoir connaissance d'hier, de ses errements comme de ses réussites, permet de nourrir le présent, de l'éclairer et, ainsi, de ménager un progrès qui ne soit pas une fuite aveugle vers l'inconnu. De la lumière, encore et toujours.

Notre auteur explique que c'est l'affaiblissement des liens entre les différentes strates du temps qui la conduit avant tout à élever la voix et à se placer dans l'opposition. Cet affaiblissement est une menace pour la société, pour les valeurs sur lesquelles repose notre humanité, pour l'homme en général. Pour avancer sûrement et tenter de s'élever, l'homme a besoin de voir où il va. De nombreuses sources de lumière peuvent éclairer sa route. L'éclairage rétrospectif du passé n'est pas le seul possible, mais il ne doit pas être négligé. Certains lieux communs enferment notre auteur, du fait de son grand âge, dans le passé. Elle en a porté haut les couleurs et l'a défendu avec ténacité et abnégation, indéniablement. Tout observateur honnête notera cependant qu'elle a toujours souligné, dans cette Antiquité qui n'est lointaine que sur un plan chronologique, les éléments qui pouvaient être utiles à nos sociétés contemporaines et à notre humanité. Ne soulignait-elle pas, dans un petit ouvrage, *La modernité d'Euripide ?* Lorsqu'elle évoque *La douceur dans la pensée grecque* ou *La grandeur de l'homme au siècle de Périclès*, c'est pour offrir à notre monde actuel et futur des références et des exemples de réussite ; l'homme et ses progrès demeurent sa préoccupation première. Il ne s'agit en aucune façon d'idéaliser le

passé ; si elle évoque ces aspects d'hier, c'est uniquement dans le but de rendre service à aujourd'hui, d'indiquer le cap qui lui semble être le bon.

C'est trop peu de dire que ce livre n'engage que moi : j'ai tout quitté pour l'écrire. J'ai renoncé aux présidences que j'exerçais, dans des associations que j'aimais ; j'ai renoncé à des fonctions que j'aurais pu, avec joie, continuer à remplir. Je ne voulais compromettre personne en soutenant des idées que certains prendront sans doute mal. Or on arrive à un moment dans la vie où il devient impérieux de pouvoir exprimer ce que l'on pense sans en faire retomber la responsabilité sur autrui, et sans non plus consulter chacun, atténuer, édulcorer, de manière à refléter les opinions de tous et à ne froisser personne. Il vient aussi un temps où l'on sent le péril trop grand pour ne pas réagir. J'ai toujours tenté d'être modérée : je n'ai plus aujourd'hui le choix qu'entre le désespoir et la protestation ouverte. Je ne suis, je l'ai dit, mandatée par personne ; mais quand on voit craquer de partout une institution à laquelle on a consacré sa vie, cela constitue un mandat plus que suffisant.¹⁰³

Parce que la préparation de l'avenir et la sauvegarde du passé lui paraissent capitales, Jacqueline de Romilly renonce à tout ce qui faisait son présent, pour mettre toutes ses forces dans la bataille qu'elle entend mener au service des humanités. Son implication est totale car, selon elle, il ne peut en être autrement si l'on veut qu'elle porte. Elle passe avant tout, avant les considérations personnelles et la bienséance consensuelle. Son âge et son parcours permettent en effet à notre auteur de prendre certaines libertés. L'essentiel est, à ses yeux, de pouvoir exposer les choses telles qu'elles sont, dans toute leur vérité. Elle entend assumer la responsabilité de ses propos et de ses actes, fussent-ils à contre-courant de la pensée dominante. L'engagement lui paraît incontournable, et même nécessaire. Le devoir d'action, de clarté et de vérité s'impose. À la croisée des chemins, il est en effet la seule alternative au désespoir et au renoncement, à la résignation qui accompagne bien souvent la venue de l'âge.

Lorsqu'elle décide de publier *L'Enseignement en détresse*, notre auteur est encore professeur au Collège de France, et exerce de nombreuses responsabilités associatives et universitaires. Elle abandonne ces fonctions publiques, afin de disposer d'une marge de manœuvre et d'une liberté de parole importantes ; les positions qu'elle prend n'engagent donc qu'elle-même. Ne serait-ce que par ce geste, elle montre à tous le

¹⁰³ *L'Enseignement en détresse*, p. 9.

prix qu'ont pour elle l'héritage et les valeurs qu'elle entend défendre. Elle a consacré sa vie à l'enseignement, franchissant pas à pas toutes les étapes d'un brillant parcours de professeur, et voici que, tout près de la fin de sa carrière, elle renonce aux signes les plus éclatants de sa réussite. Ce renoncement est la première manifestation visible de sa prise de position, et vient s'inscrire dans la continuité de ce que fut sa vie : la transmission et le partage des humanités furent son constant souci. En plaçant l'engagement pour leur défense au-dessus de tout, elle reste fidèle à l'Histoire, celle qui lui a été transmise et celle qu'à son tour elle a écrite. Avec panache, elle fait œuvre d'humaniste, en démontrant qu'il est des valeurs intemporelles et universelles qui dépassent le cadre étroit d'une vie d'homme.

J'ai écrit en 1968 un petit livre intitulé *Nous autres professeurs*, qui était un acte de foi, de fierté, de confiance. J'ai toujours la même foi dans l'enseignement en tant que tel, mais j'ai perdu confiance, peu à peu ; et, depuis un an, je vis dans l'angoisse pour ce que j'ai connu et servi.

Si cette angoisse était désespoir, je n'aurais pas écrit ce livre. Il se veut, certes, un cri d'alarme ; mais il entend toujours entretenir l'espérance. On ne peut pas s'occuper de jeunes toute une vie et ne pas garder l'espérance.¹⁰⁴

Dans une bataille comme dans une compétition ou un concours, on ne s'engage pas, en règle générale, pour perdre. Tout engagement révèle un espoir, si mince soit-il, de l'emporter. Ainsi, lorsque Jacqueline de Romilly entreprend de défendre les humanités et, à travers elles, l'enseignement dans son ensemble, elle estime que ce combat n'est pas perdu d'avance. Au fil du temps, son état d'esprit a évolué : la confiance solide s'est muée en un espoir un peu inquiet. Cependant, la force de ses convictions, soutenues par son expérience, n'a pas varié ; il se peut même que la conscience du danger l'ait renforcée.

Peu à peu, une menace est apparue, d'abord diffuse, puis plus précise. Nous n'entrerons pas dans le détail des mesures et des réformes contre lesquelles Jacqueline de Romilly s'est élevée avec force. Pour comprendre son attitude, il suffira de se dire qu'elles mettaient en péril la conception exigeante et ouverte de l'enseignement que notre auteur avait toujours défendue, à tel point qu'elle en a perdu confiance en l'avenir. L'inquiétude a entamé son enthousiasme, non ses convictions. Au contraire, elle lui a fait apparaître la nécessité d'exprimer ces dernières. Depuis les origines du monde, chaque

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 16.

génération nouvelle a voulu se démarquer de la précédente, à tout le moins en apparence. Lorsqu'elle prend la plume, Jacqueline de Romilly est déjà une vieille dame, et ses détracteurs n'hésitent pas à la présenter comme le dernier vestige d'un monde disparu, une sorte de dinosaure qui défendrait des théories archaïques, usées jusqu'à la trame. C'était ne pas considérer qu'il est des principes et des valeurs sans âge, qui éclairent l'homme et participent de son élévation.

Devant les réactions que suscitent ses premières prises de position, notre auteur ne baisse pas les bras, convaincue qu'une amélioration est possible, et que les préceptes qu'elle énonce ont fait leurs preuves et sont porteurs de promesses pour le présent et l'avenir. Cette espérance et cette ténacité lui ont sans doute été communiquées par son expérience : former la jeunesse, accompagner ses premiers pas et l'aider à s'élancer dans la vie forgent assurément la certitude que rien n'est impossible, pourvu que l'effort et la volonté soient au rendez-vous. L'intérêt pour l'avenir et la foi en l'homme pèsent plus qu'un abattement passager et que la noirceur dont se pare parfois le présent.

Dans une certaine mesure, les difficultés de l'enseignement sont l'effet du malaise de la société. [...]

Mais il est plus important de comprendre que l'enseignement prépare la société de demain. Que c'est lui qui forme les hommes qui auront à se débattre, à trouver un emploi, à le garder, à y briller, à inventer de nouvelles entreprises, à mener une meilleure politique, à se faire entendre de leurs concitoyens, et qui prépare ses concitoyens à juger librement et clairement sans se laisser aller au gré des phrases toutes faites, du langage de bois et des propagandes qui les menacent aujourd'hui de partout.

Naturellement, ce n'est pas par l'éducation qu'on résoudra tous ces problèmes divers, économiques et sociaux. Mais, inversement, il me paraît absurde de vouloir les résoudre sans tenir compte de l'élément humain, qui y est impliqué au premier chef.¹⁰⁵

L'école est le berceau de l'avenir. En effet, c'est sur ses bancs que l'on forme les hommes de demain, l'ouvrier comme le chef d'entreprise, le simple citoyen autant que le grand dirigeant. Elle a un seul but : leur fournir des clefs qui leur serviront dans leur vie, leur permettront d'agir en conscience, de prendre librement les décisions qui engageront

¹⁰⁵ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 11-12.

leur sort et celui de toute la société, de « mieux voir ». Tous n'auront pas le même parcours ; certains quitteront l'école dès que possible, d'autres poursuivront des études qu'ils ne rattraperont pas toujours. Les décideurs d'aujourd'hui ont mis en place un socle commun, c'est-à-dire le bagage minimal qu'un homme doit posséder lorsqu'il quitte l'école — ou ce que l'on conçoit comme tel. Jacqueline de Romilly ne fut jamais partisane de l'instauration d'un seuil minimum. Elle savait trop que ce minimum pourrait rapidement être jugé suffisant, et présentait le risque de faire disparaître tout désir de progression. En effet, une fois le seuil atteint, pourquoi aller plus loin ? Or, pour notre auteur, la priorité est d'aller toujours de l'avant. Aller de l'avant sur la ligne du temps, en restant tourné vers demain, dans le but d'améliorer notre société et de faire progresser l'homme. Mais aussi aller de l'avant sur le chemin de la connaissance ; par soi-même, lorsque l'on est en âge et en capacité de le faire, mais aussi grâce à l'école, dont c'est le rôle premier. L'enseignement doit, selon Jacqueline de Romilly, permettre à chacun de progresser, au lieu de fixer un minimum qui risque de devenir un tout. Il en va de même pour notre société. Naturellement, une base commune est nécessaire, mais elle doit être seulement le point de départ d'un parcours individuel orienté vers le progrès.

Notre auteur ne prétend pas que l'éducation soit la panacée. Pour une résolution immédiate des problèmes et du « malaise » de notre société, elle n'est pas suffisante. Elle peut toujours avoir une influence positive, mais elle n'atteindra pas tous les citoyens, et devra s'accompagner de mesures différentes. En revanche, elle joue un rôle déterminant dans la préparation de l'avenir, en proposant aux hommes de demain des horizons nouveaux et des portes vers la connaissance. Jacqueline de Romilly est, avant tout, un professeur ; la grande tâche de sa vie aura été la transmission de ce qu'elle-même avait reçu. Si elle défend l'enseignement, c'est pour permettre à d'autres professeurs, plus jeunes, ses successeurs, de perpétuer cette tâche de transmission, et à de nouveaux élèves d'en profiter, de s'élever, de tenir la barre de leur existence en capitaines éclairés. En somme, elle œuvre pour tous. Pour le futur. Et pour le mieux.

Sur le plan théorique comme sur le plan pratique, Athènes lutta donc pour préserver le lien civique. Ne pouvons-nous en faire autant ?

Je ne suis ni Démosthène ni Platon ; et je ne vais pas tenter tout de go d'offrir ici une solution, que nul, d'ailleurs, ne me demande. En fait, j'accepte tout, tous les efforts, tous les remèdes, si limitée que soit leur portée. J'aime le

reboisement collectif, où chacun apporte son arbre ; j'aime les grandes expéditions enfantines pour nettoyer nos forêts ; j'aime la facilité toute neuve des dons et des échanges entre jeunes. Mais je crois aussi, après avoir lu et relu les auteurs grecs, si préoccupés de ce problème, qu'il y a quelques valeurs primordiales, sur lesquelles repose le civisme et qui rendent possible la vie en commun. Promouvoir ces valeurs serait le vrai remède.¹⁰⁶

Dans nos sociétés organisées, il n'y a de démarche efficace et durable que collective. Des désaccords, des dissensions, des discordes sont inévitables. Sans doute sont-ils même nécessaires. Les Grecs, chers à notre auteur, débattaient ferme ; la cité était composite et bruyante, mais elle savait se retrouver lorsque cela s'avérait nécessaire, car son existence même reposait sur des valeurs communes, dans lesquelles tous se reconnaissaient. Chaque citoyen participait, avec ce qu'il était, de la richesse de la communauté. Les principes fondateurs étaient pesés, discutés, mais, une fois admis, ils n'étaient pas remis en cause à tout propos. Des influences et des avis divers étaient acceptés et ne faisaient l'objet d'aucune contestation, aussi longtemps qu'ils demeuraient conformes à la vie ensemble, qu'ils respectaient ce que Jacqueline de Romilly nomme « le lien civique ».

Cette notion de lien civique dépasse nettement le cadre de l'enseignement. On constate donc que Jacqueline de Romilly n'est pas enfermée dans les murs de l'école. Il est vrai que cette dernière constitue le point de départ de sa réflexion ; c'est là que s'est déroulée toute sa vie professionnelle, il s'agit donc de ce qu'elle connaît le mieux. De plus, l'école est au cœur de la vie de la cité : elle abrite tous les germes, toutes les promesses, de son avenir. Penser l'éducation, c'est penser l'orientation que l'on souhaite donner à une société, voire à une civilisation. L'école change trop souvent au gré des décisions politiques, partisans, alors que c'est, au contraire, la politique qui devrait subir l'influence bienfaisante, lumineuse, de l'école. À l'heure de l'individualisme, Jacqueline de Romilly tente de faire entendre la nécessité d'une prise de conscience et d'une action collectives : refuser de laisser périliter l'enseignement des humanités, c'est offrir un avenir souriant à la société. Une culture et des valeurs communes sont la garantie de l'unité. Cette unité est elle-même le fruit d'une volonté et d'un effort qui doivent être partagés par tous : l'homme n'est jamais si grand que dans le partage.

¹⁰⁶ *Ce que je crois*, p. 62-63.

Nous, avec nos pointes Bic, serons-nous les premiers à renoncer à cette ambition si caractéristique de notre espèce, et qui consiste à vouloir toujours exprimer, fixer, transmettre ?

Combien d'entre nous s'y essaient ? [...] Pour moi, je sais que j'ai, pendant des années, tenté d'enserrer avec des mots les moments de bonheur qui naissaient en travers de mon chemin — pour le plaisir de leur avoir donné une forme, et de ne plus jamais les oublier. D'autres notent des rêves [...]. D'autres gravent des noms sur des arbres, sur des murs, sur des écorces (je l'ai fait !)... À travers ces vagissements, ou ces soliloques timides, perce le désir de dire, c'est-à-dire, en fin de compte, le désir de la littérature. Pour moi, je crois que tout ce qui est tombé dans le néant s'il n'y a là quelqu'un — c'est-à-dire l'homme — pour en prendre conscience et lui donner une forme durable et communicable. J'ai ma petite ontologie de la littérature. Plus simplement — mais on l'aura, je crois, compris — je l'aime. Et, ces temps-ci, j'ai parfois peur pour elle.¹⁰⁷

Parmi les moyens de partage et de communication dont l'homme dispose, la littérature est le plus sûr et le plus durable. Quels que soient le message que l'on ait à faire passer, la nature du combat que l'on mène, elle permet d'établir un lien. Ce lien est immédiat, car on peut être lu dès que l'on publie, mais il peut aussi être plus lointain. Ce qui est écrit aujourd'hui sera peut-être lu dans plusieurs siècles. N'est-ce pas dans les textes que l'Antiquité nous apparaît vivante et forte, à jamais présente, intemporelle ? Peu de discours passent à la postérité, s'ils ne sont pas consignés par écrit. La technologie moderne nous permet de fixer autrement ce qui est : la photographie et divers procédés d'enregistrement sonore ou visuel participent également de la transmission. Pour autant, on pourra s'interroger sur leur capacité à exprimer vraiment tout ce qui fait la vie. Tous ces procédés nouveaux requièrent la possession d'un matériel plus ou moins sophistiqué ; quoi qu'il en soit, l'humain seul ne suffit pas. Pour la littérature, en revanche, l'homme agit directement sur le support qui passera à la postérité, qu'il s'agisse d'une feuille de papier, de la paroi d'une grotte, d'une tablette de cire, ou d'un autre de ces innombrables supports qui, aujourd'hui encore, parfois après plusieurs millénaires, portent la trace du désir des hommes de transmettre, de laisser une trace visible par leurs contemporains et par ceux qui les suivront.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 121-122.

Faire œuvre d'écrivain, ou à tout le moins écrire, c'est bel et bien exprimer, fixer et transmettre. Exprimer, car celui qui s'apprête à écrire réfléchit au préalable à ce qu'il entend noter, à la manière dont il va mettre en mots ce qu'il pense ou ce qu'il voit. Fixer, c'est saisir dans le présent une pensée ou une vision et arrêter cet instant, le coucher sur le papier pour qu'il ne s'échappe pas. Ce que l'on « fixe » ainsi, c'est la vérité de ce présent, une vérité qui peut être toute personnelle, partielle, voire purement fictive, mais qui correspond à une réalité donnée. Transmettre, enfin, c'est faire passer son texte à un lecteur. Le support concret de ce texte et les mots eux-mêmes deviennent une passerelle entre l'auteur et le lecteur, un pont sur lequel tous deux se retrouveront, à mi-chemin. La littérature, parce qu'elle est partagée avant tout, est une des formes multiples que peut prendre le lien civique, le lien entre les hommes.

Je vous ai parlé du passé, mais, vous le comprendrez sans aucun doute, c'est parce que je songe à l'avenir. Je vous demande d'y réfléchir. Et je forme des vœux ardents pour l'avenir de vos enfants.¹⁰⁸

Il est bien entendu que l'on vit, avant tout et toujours, dans le présent. La vie doit être vécue pleinement. Notre auteur ne souhaite pas le moins du monde que l'on délaisse le présent au profit d'un hypothétique avenir. Au contraire, elle œuvre et se bat pour que chacun prenne conscience de toute la richesse de ce présent, cet aujourd'hui, ce lien indéfectible entre hier et demain. Parler du passé n'a aucun sens si ce n'est pour trouver en lui des moyens de mieux avancer, de mieux voir, de mieux vivre.

Lorsque Jacqueline de Romilly plaide pour que l'on ne délaisse pas les grands auteurs du passé, c'est parce qu'elle sait combien leur lumière peut être utile aux jeunes d'aujourd'hui. Et si elle concentre ses efforts sur la jeunesse, c'est bien parce que c'est celle-ci qui continuera la course, quand elle-même, éminent professeur, ne pourra plus porter haut les couleurs des humanités, du partage et de la connaissance éclairée par la raison. Elle a consacré sa vie à la transmission. Tous ses efforts, l'essentiel de son travail et ses combats des dernières années étaient animés par ce désir : passer le flambeau.

¹⁰⁸ *Lettre aux parents sur les choix scolaires*, p. 144.

III. « À l'immortalité » : perspectives de fin

Le 26 octobre 1989, les combats de Jacqueline de Romilly connurent un regain de publicité. Ce jour-là, notre auteur était reçue officiellement sous la coupole de l'Institut de France : la Grèce antique entrainait avec elle à l'Académie française. Un honneur de plus pour celle dont on ne cite plus, tant ils sont nombreux, les titres et les distinctions. Celui-ci est néanmoins particulier, à plusieurs égards. Tout d'abord, ses ouvrages ne seront plus signés de son seul nom : leur auteur sera désormais, pour l'éternité, « Jacqueline de Romilly de l'Académie française ». Outre cette rallonge prestigieuse, il lui confère le titre d'Immortelle. En effet, tous ceux qui sont admis au sein de l'illustre compagnie du quai de Conti, gardienne de la langue et de la littérature françaises, reçoivent ce titre, selon une tradition qui perdure depuis sa fondation en 1635. Lorsqu'il fonde l'Académie, le cardinal de Richelieu lui remet un sceau sur lequel figure une inscription qui deviendra la devise de cette institution : « À l'immortalité ».

L'intention est ambitieuse, car s'il est une réalité à laquelle nul ne peut échapper, c'est bien la mort. Tout ce qui existe en notre monde peut disparaître. Souvent, l'homme se refuse à regarder en face cette issue inévitable, parce que l'idée même en est terrible. Or, ce refus même participe de la rendre insupportable. En effet, ce que l'on apprend à connaître, à découvrir et, peu à peu, à dominer, perd de son caractère dramatique. Parler de la mort comme d'une des réalités de notre condition humaine ne fait courir aucun risque supplémentaire et n'avance en rien l'échéance.

La mort n'arrête pas la course du temps, dans l'absolu. Toutefois, elle marque pour un individu le terme du laps de temps dont il pouvait disposer, le terme du chemin. Jacqueline de Romilly souligne à plusieurs reprises l'imminence de la fin et le fait que, lorsque l'on a, comme elle, bien plus de quatre-vingt-dix ans, chaque instant est un sursis, un petit morceau de vie arraché au temps. Son exigence constante de lucidité et de vérité l'oblige à considérer la proximité évidente de sa disparition. Pour autant, envisager la mort n'est pas chose aisée, qu'il s'agisse de celle des êtres chers ou de la sienne propre.

Cela est d'autant moins facile que de nombreuses questions restent sans réponse. À tout le moins, sans une réponse sûre que viendraient étayer des constats précis et des preuves solides. Naturellement, il existe des tentatives d'explication, des suppositions, des théories. Mais les vivants ne connaissent que la vie. La formule peut sembler évidente, voire redondante ; elle n'est que le reflet d'une réalité à laquelle nous sommes tous confrontés. Nous voyons la mort, contraints et forcés, mais nous ne la comprenons pas vraiment, nous ne savons pas ce qu'elle est. Souvent, les hommes ne savent trop quelle attitude adopter face à la mort, partagés qu'ils sont entre l'angoisse et la volonté d'être plus forts, la terreur et la curiosité. Certains choisissent le déni, d'autres préfèrent en rire. Quoi qu'il en soit, nous nous heurtons tous à ce mystère, ou plutôt il nous rattrape, et s'impose à nous. Jacqueline de Romilly ne fait pas exception. L'immortalité de son titre et de son Académie ne lui a pas ôté — et c'est heureux — ce que nous avons en partage et dont nous pouvons être fiers, en dépit de sa fragilité : l'humanité.

Je n'ose imaginer ce que ressentit la petite Jeanne, qui avait vu partir ce mari radieux et plein de promesses, lorsque lui fut annoncé ainsi, plus d'un an après, « le décès dudit caporal ».

Encore n'était-ce pas fini. L'avis ne comptait pas comme acte de décès : il fallut un jugement. Ce jugement — je l'ai — est du 9 novembre 1917, plus de trois ans après l'événement. Il avait fallu vingt-quatre heures pour passer du départ à la mort, mais trente-sept mois pour passer de la mort de fait à sa reconnaissance officielle.¹⁰⁹

L'histoire familiale, rejoignant tragiquement la grande Histoire du XX^e siècle, place l'enfance innocente de la petite Jacqueline David sous le signe de la mort. Les disparitions sont monnaie courante en temps de guerre, les grands récits historiques et littéraires ne manquent pas de nous le rappeler ; la spécialiste de Thucydide ne le sait que trop bien. Son père est tué dans les premiers combats de 1914, au sortir d'une tranchée. Il y aura bien d'autres disparitions tragiques durant les quatre années de conflit, dont certaines dans l'entourage familial immédiat, mais aucune autre ne sera aussi tragique que celle de ce père, de cet époux tant aimé. Pour les deux femmes, l'absence sera cruelle. Jeanne devra faire face à l'absence cruelle, faire face pour cet enfant qui n'a que

¹⁰⁹ *Jeanne*, p. 48.

quelques mois. Quant à Jacqueline, elle devra grandir avec l'absence, malgré cette dernière.

Il y a, dans la mort de Maxime David, une double injustice. Tout d'abord, une injustice pour lui, fauché en pleine jeunesse, à l'âge de tous les possibles et des horizons brillants, par une balle, au cours d'une guerre sanglante qui avait éclaté après l'assassinat d'un archiduc autrichien à Sarajevo. Les causes sont lointaines, mais les conséquences sont tragiques et directes. L'autre injustice, la plus durable, est pour les proches de celui qui tombe au champ d'honneur. Jeanne est jeune, belle et heureuse ; cette disparition va la priver de son compagnon, bouleverser sa vie et briser ses rêves de bonheur tranquille. Quant à Jacqueline, ses yeux s'ouvrent à peine au monde que, déjà, la mort surgit en face d'elle. À travers le récit de son expérience, Jacqueline de Romilly dénonce l'absurdité de la guerre, qui tue tant de jeunes innocents. De plus, à la douleur des familles, vient s'ajouter la distorsion tragique entre la rapidité fulgurante de la mort et la longueur presque indécente du laps de temps nécessaire à sa reconnaissance ; on a le sentiment que ce décès ne devait pas se produire, et que le temps même se refuse à l'accepter. Les hommes ne peuvent pas contrôler la maladie, les accidents ou la vieillesse. En revanche, ils peuvent empêcher les guerres et les conflits, ou à tout le moins faire en sorte qu'ils ne fassent pas de victimes innocentes. Dans la mythologie grecque, ce sont les Moires, Μοῖραι, qui président à la destinée des hommes : Clotho tient le fil de la vie, Lachésis le déroule et Atropos, enfin, le tranche. Les Grecs représentaient ainsi le temps d'une existence qui échappe aux hommes. Or, dans une guerre, ils se chargent eux-mêmes de trancher le fil de la vie de leurs semblables. Notre auteur dénonce implicitement cet état de fait, cette inacceptable réalité qui l'a privée, si jeune, de son père.

C'est un peu comme lorsqu'on regarde un lieu que l'on va quitter [...] et qu'à chaque fois on se dit : « Y reviendrai-je ? Le reverrai-je ? » ; et à chaque fois l'endroit paraît plus précieux et plus cher. L'angoisse et l'émerveillement sont étroitement entrelacés, comme deux tiges de vigne vierge, impossibles à détacher l'une de l'autre.¹¹⁰

La mort s'approche à mesure que le temps passe, et la conscience de la proximité du coup de ciseau d'Atropos rend chaque instant plus précieux. Notre condition humaine nous fait vivre dans le présent, nous laissant dans l'ignorance de ce qui viendra

¹¹⁰ *Les Roses de la solitude*, p. 153.

ensuite, tant dans un futur immédiat qu'après notre mort. Y aura-t-il une suite ? « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie », conseillait Ronsard à celle qu'il aimait. Il faut, en effet, les cueillir tant qu'elles sont en fleurs, et tant que l'on se trouve au jardin ; elles faneront, ou bien nous ne serons plus là pour les cueillir. De deux choses l'une : il faut se hâter. La hâte n'exclut pas la réflexion, et l'on imagine bien que Jacqueline de Romilly ne fait pas l'apologie de la précipitation. Il convient, plutôt, de se concentrer sur l'essentiel et d'ouvrir les yeux pour saisir le présent dans sa vérité, sans négliger tout à fait l'éventualité d'un lendemain. La raison et la mesure sont les meilleures lumières qui soient.

La finitude est un principe auquel aucun homme ne peut déroger. Cependant, nul ne sait à quel moment il deviendra réalité. On ignore également la forme que prendra sa réalisation, et de quoi cette dernière sera suivie. Ces questions sans réponse, alors qu'elles sont essentielles, peuvent faire naître en chacun de nous une angoisse, une appréhension, voire une véritable peur. Jacqueline de Romilly ne nie pas l'existence de tels sentiments, mais elle insiste sur l'importance de les dominer, afin qu'ils deviennent des moyens de progresser. Si elle est modérée, raisonnée, la crainte de la mort peut permettre de profiter au mieux de chaque instant, d'en saisir les aspects positifs et, ainsi, de tirer pleinement parti du présent. Elle ne ralentit pas la course du temps ; au contraire, elle donne le sentiment que celle-ci s'accélère. Pourtant, elle donne au présent davantage d'épaisseur, et révèle ses beautés. Elle doit être sans cesse surveillée car, si elle est excessive, elle nous empêche, au contraire, d'ouvrir les yeux ; elle peut nous paralyser, si on n'y prend garde. Une fois de plus, c'est la raison qui sera notre meilleur rempart. Avec son aide, la conscience de la mort nous permet de vivre vraiment dans le présent, sans nous y enfermer tout à fait, car les portes du futur ne se ferment pas tant que l'on est en vie.

Sans que je puisse en avoir conscience ces taches me rappelaient non seulement les erreurs de ma vie passée, mais la présence du temps qui s'écoule et détruit tout pour nous conduire peu à peu à la mort. [...] N'avais-je pas toujours su que le temps passe, que les choses s'abîment, que les affections s'usent, et que, pour finir, les êtres les plus chers vous sont arrachés, en attendant que nous-mêmes nous disparaissions de cette terre ? N'avais-je pas toujours su, après tous les deuils que j'ai connus, que l'homme n'est pas immortel et que rien ne dure ? Ne m'étais-je pas avisée que le temps de la jeunesse, de la force, des

beaux meubles et des grandes tendresses, me fuyait progressivement entre les mains, comme fuit tout le reste en ce monde ? [...] Cette destruction de tout, et de moi pour finir, je l'avais depuis longtemps acceptée.¹¹¹

Plus ou moins consciemment, chacun de nous sait que toute chose sur cette terre est appelée à s'user, puis à disparaître. Cette réalité est parfois si insupportable que l'oubli ou le déni la recouvrent. Le temps nous laisse nous ébattre, nous débattre, vivre tout simplement. Et puis, un jour, tout s'arrête. Sans avertissement préalable, et sans appel possible. Des indices, ici ou là, permettent à l'homme de se préparer, de se faire une raison, d'accepter peu à peu l'inacceptable. La vie et la mort se confondent tant elles sont liées et, pourtant, jamais deux idées n'ont été à ce point opposées. Jacqueline de Romilly a vu mourir son père, sa mère, son époux, ses amis, tous les êtres chers et ceux qui l'étaient moins. En près d'un siècle de vie, au cours duquel elle connut deux guerres, elle eut, plus que quiconque, l'occasion de voir le visage de la mort. La douleur et la conscience de l'inéluctable sont vives sur le moment, mais la vie reprend le dessus, à mesure que le temps passe. Tout s'atténue, s'apaise quelque peu, à la faveur du présent qui continue. Il est néanmoins des moments où tout cela resurgit, où notre propre fragilité nous saute aux yeux : ce fil ténu qui nous fait exister se rappelle à nous. La terreur nous assaille parfois, nous renvoie ces angoisses que nous avons fait taire. Elle saisit même notre auteur ; l'espace de quelques instants, la panique prend le pas sur la raison, et la vieille dame se dit que rien de ce qui l'entoure, rien de ce qui fait sa vie, rien de ce qu'elle est, n'échappera au temps. Mais elle reprend bien vite ses esprits et retrouve cette lucidité tranquille qui fait sa force.

L'idée que tout passe en ce monde n'est pas nouvelle, et les occasions de s'en souvenir ne manquent pas. À maintes reprises au cours de notre existence, nous sommes confrontés à l'usure et à la mort. Les objets, les sentiments et les êtres sont à la merci du temps qui passe, mais l'homme l'oublie souvent, trop occupé à vivre dans le présent ou dans un futur à courte vue. Il n'est que certains coups un peu violents pour nous faire sentir cette réalité, lorsqu'un être cher nous est arraché, par exemple. La mort d'autrui ne nous rappelle la fragilité de tout ce qui fait la vie que dans la mesure où elle nous touche, où elle a, de quelque façon que ce soit, une influence sur le cours de notre propre existence. Notre auteur semble se reprocher ce moment où elle a cédé à la panique, où la

¹¹¹ *Ibid.*, p. 101-102.

conscience de la finitude est venue empêcher toute perception du présent. Elle sait que cette conscience est ancrée en nous, acceptée par la force des choses ; elle en conclut que toute tentative de déni est inutile, que la réalité nous rattrapera inmanquablement, et qu'il faut donc empêcher cette idée de s'éloigner de notre esprit, car ses retours, inévitables, peuvent gâter le présent.

J'ai eu le temps de m'épouvanter pour Jeanne à la pensée des gardes, des cliniques, de la maladie qui allait la tourmenter ; mais déjà, en moins de deux jours — avec douceur, avec élégance, avec courage, sans chichis ni plaintes — elle avait dû lâcher prise. La petite flamme toute droite et fière s'était éteinte, épuisée d'avoir trop lutté, mais brillante et claire jusqu'à la fin. [...]

Dès lors, il n'y eut plus que ce visage gracieux et apaisé. Ô merveille ! j'avais crain, pendant des années, de voir Jeanne en proie à la peur, à la souffrance et au désarroi. Or, voilà qu'après une seule journée de malaise, elle avait abordé la mort avec son élégance de jadis, comme elle l'eût voulu, et avec quelque chose de plus, qui avait dû mûrir en elle depuis toujours et que je ne lui connaissais pas.¹¹²

La métaphore du coup de ciseau d'Atropos est imparfaite, car elle tend à suggérer que la mort est un événement soudain, fugace, qui passerait en moins de temps qu'il n'en faut pour le nommer. Certes, le moment précis du passage de la vie à la mort dure le temps d'un soupir ; ne parle-t-on pas, d'ailleurs, du « dernier soupir » ? Toutefois, il est rare qu'il survienne tout à fait inopinément, en particulier lorsqu'il est le fait du grand âge ou de la maladie. Le corps lâche peu à peu ; les organes et les facultés défaillants entraînent les autres dans leur chute, et l'on se trouve, en quelque sorte, entre la vie et la mort. L'agonie est un moment douloureux, tant pour le mourant que pour ceux qui l'entourent. Cette dernière dégradation étend la durée de l'arrachement. On voit ceux que l'on aime souffrir, cesser progressivement d'être eux-mêmes. Parfois, la conscience s'échappe sans que, d'un point de vue physiologique, la vie cesse. Ce constat pose une question cruciale, qui agite notre société depuis de nombreuses années : faut-il considérer que la vie n'est plus, dès lors qu'est rompu le lien entre σῶμα et ψυχή, entre le corps et l'esprit ? Jusqu'à présent, aucune réponse définitive n'a été apportée à ce problème, auquel chacun de nous peut être amené à faire face.

¹¹² *Jeanne*, p. 244-245.

Au moment où sa mère semble s'approcher de la fin, Jacqueline de Romilly sent l'inquiétude l'envahir. La maladie, la souffrance et les dernières dégradations ont ceci de terrible qu'elles effacent la vie lentement ; elles ôtent les êtres à eux-mêmes et à leurs proches, et rendent terribles ces instants dont on sait qu'ils sont les derniers. Rapidement, l'inquiétude s'efface, et laisse place au soulagement : l'agonie de Jeanne sera brève. Le plus important est, sans nul doute, qu'elle soit restée elle-même jusqu'à la fin, consciente et lucide. Sa fille insiste même sur l'élégance dont elle a fait preuve. Parce qu'elle avait conservé jusqu'au bout ses facultés intellectuelles et morales, elle a pu aborder ce dernier passage de la même manière que le reste de sa vie, comme s'il s'agissait d'une suite logique, sans heurts. Les souffrances et la déchéance lui ont été épargnées. Notre auteur retient surtout son sourire et la paix qui illuminait son visage. La mort est un mystère qui ne se révèle aux vivants que par petites touches, lorsqu'elle leur ravit leurs proches. L'apaisement et la tranquillité de Jeanne au moment de passer le dernier cap permettent à Jacqueline de penser qu'il y a, dans la mort, un peu de lumière.

La guerre nous a séparés, et puis son départ pour les États-Unis, et puis enfin la mort. Mais la lumière que fut sa présence ne s'est jamais éteinte pour moi.¹¹³

La mort marque, sans aucun doute, la fin d'une vie. Ce qui meurt n'est plus, par définition. En un instant, tout s'arrête pour celui qui s'en va. En revanche, pour ceux qui restent, c'est le début d'un long cheminement. Il faut d'abord régler les questions matérielles qui se posent immédiatement, mais la vraie difficulté est ailleurs. Alors qu'un départ vient d'ébranler l'équilibre de ce qui fait une existence, il faut continuer sa route, accepter l'insupportable et apprivoiser l'absence, s'accoutumer à ce vide qui a pris la place de la personne aimée. Le temps est, alors, un soutien et un allié : il n'efface rien, ne restitue rien, mais il nous entraîne, malgré nous, nous éloigne de ce moment de douleur. Le présent reprend le dessus, les habitudes se réinventent et la distance temporelle pansé certaines plaies. Les bonheurs passent, les chagrins aussi.

Après tout, comme le souligne Jacqueline de Romilly, nos vies sont remplies de petites séparations. La mort en est une de plus, qui n'est plus cruelle que les autres que parce que l'on sait qu'elle ne sera pas suivie de retrouvailles en ce monde. On a souvent l'occasion de mesurer que les liens que nous tissons, les vrais liens forts, d'amour ou

¹¹³ *Les Roses de la solitude*, p. 42.

d'amitié, ne se rompent jamais vraiment. Ils se distendent, se font moins étroits, mais, même lorsqu'ils semblent avoir disparu, quelque chose demeure, une petite lueur qui nous les rappelle. Notre auteur évoque ici Charles Munch, qu'elle appelait, avec sa mère, le brigand. Après des années d'amitié et de complicité, l'existence les a entraînés sur des chemins différents, mais la petite Jacqueline a conservé toujours le souvenir de ce qu'ils avaient partagé, de ce qui les avait unis. Les passions d'une vie ne s'éteignent pas. La mort nous enlève des êtres chers, des objets précieux ou des moments heureux, mais elle ne nous ôte pas, tant que nous vivons, nos attachements, ces liens qui nous ont faits, la force de la lumière qu'ils nous ont apportée. Ce qui a compté pour nous au cours de notre vie, ce qui a eu de la valeur à nos yeux, tout cela s'inscrit profondément en nous. L'absence n'y change rien. Les liens que tissent les hommes sont plus forts que la mort.

Il ne me déplait pas qu'après toutes ces petites enquêtes reflétant ma vie professionnelle, avec ce désir qui fut le mien de communiquer des connaissances, de les rendre précises, de les rendre suggestives et d'aider les autres à gagner cette clarté d'esprit qui m'a toujours paru si précieuse, je rencontre enfin, au terme du voyage, la rêverie. [...] Lorsque vient le temps de la retraite, on s'aperçoit que ce n'est pas là le moindre des bienfaits que laissent en nous, toujours vivants et parfois ressuscités, les souvenirs oubliés de ce qui fut notre vie.¹¹⁴

Jacqueline de Romilly évoque sans détour la perspective de sa mort prochaine, le « terme du voyage ». Sa longue vie lui a permis d'amasser de nombreux souvenirs, qui sont ses compagnons de tous les jours. La retraite et les diverses infirmités liées au grand âge lui laissent la possibilité de se laisser aller quelque peu à la griserie des songes et des images retrouvées. Le rêve n'est pourtant pas son domaine habituel : on sait combien elle a été attachée à la vérité, à la clarté du raisonnement et à la quête du sens. L'approche de la mort lui permet de retrouver ce qui a fait sa vie, avant d'être emporté. Bien qu'elle soit encore en ce monde, elle se prépare à rejoindre dans l'absence ceux qu'elle a aimés, les choses qui lui ont été chères, tout ce qui n'est plus.

Cette évocation de sa propre fin se fait sans aucune amertume. Au contraire, une impression de douceur s'en dégage, tout semble se dérouler dans l'ordre des choses. Elle est une vieille dame, respectée de tous, un peu oubliée parfois, pas toujours écoutée. Le

¹¹⁴ *Le Trésor des savoirs oubliés*, p. 186.

temps l'a amenée à se retirer peu à peu du monde — à un âge très avancé, toutefois. Dans le cadre familial de son appartement de la rue Chernoviz ou dans sa maison de Provence, dans la grande pièce du septième étage ou devant Sainte-Victoire, entourée des souvenirs et des images de toute une vie, notre auteur renoue avec ce qu'elle a aimé. Le temps se fait silencieux en même temps qu'il se fait rare. Il s'amenuise, mais tout le passé est là, présent. Le passé vécu, mais aussi le passé lu, imaginé, rêvé. L'histoire d'une vie et l'histoire du monde. Tout se mêle et se confond dans un songe, à l'approche des retrouvailles. Jacqueline de Romilly sait que, à quatre-vingt-quinze ans passés, elle s'apprête à rejoindre le passé. Elle sent que le présent de ce monde s'échappe.

De fait, cette possibilité de rire même au milieu des difficultés et des risques les plus grands n'est pas réservée aux seuls dangers de la guerre et de ses conséquences. On peut la rencontrer toute proche même du tragique, même de la mort.

C'est d'ailleurs un thème assez répandu, et sans doute une défense assez naturelle contre l'idée de la destruction à venir. Je me rappelle un film déjà ancien, dans lequel on se moquait des services funèbres : les couronnes de fleurs étaient remplacées par des couronnes de brioches, et ceux qui suivaient le convoi prenaient délicatement entre deux doigts une bouchée de brioche qu'ils avalaient avec un air de circonstance.¹¹⁵

Qu'elle soit douleur ou douceur, la mort prête souvent à des envolées lyriques ou à des considérations solennelles. Celles-ci résonnent en nous, car elles nous renvoient à une réalité familière, et n'incitent guère à la joie. Jacqueline de Romilly insiste toujours sur l'importance d'aller de l'avant, vers le haut, avec l'entrain nécessaire au progrès. La vie est un chemin, dont certaines passages sont rudes. L'homme ne les franchira que mieux, s'il prend le recul ou la hauteur de vue nécessaires. Le rire est assurément un moyen efficace de dédramatiser toutes les situations.

Notre auteur ne nous invite pas à tout prendre à la légère, mais plutôt à chercher par tous les moyens les sources de lumière. Il est des moments où les larmes voilent notre vision, et nous empêchent de percevoir la réalité telle qu'elle est. Lorsque l'on est accablé de chagrin, l'instant présent peut paraître sombre et sans issue. Or, il y a toujours une porte de sortie, un avenir, une promesse. La mort vient bouleverser l'existence de

¹¹⁵ *Le Sourire innombrable*, p. 113.

ceux qui restent, mais elle doit leur faire sentir qu'ils sont, plus que jamais, vivants. La vie doit être vécue, le présent doit être saisi avec tout ce qu'il comporte de richesse et de lumière.

Rire permet d'illuminer cet instant présent, de sentir cette force que l'on a en soi, cette formidable capacité de ressentir des émotions positives, de s'émerveiller et de s'amuser, de trouver cet élan bienfaisant qui panse les plaies et fait avancer. Les êtres chers, mais aussi les attachements matériels et intellectuels, sont pour chacun des sources de lumière. Ils éclairent notre vie, nous la rendent précieuse, et leur clarté nous aide à avancer. Leur mort vient jeter un voile obscur sur notre existence, car l'absence soudaine nous submerge. À l'instar de Jacqueline de Romilly, il faut alors réagir, retrouver la lumière qui se cache toujours quelque part dans le présent. Le rire peut être une solution, car, si l'on en croit Aristote ou Rabelais, il est le propre de l'homme, une des marques les plus visibles de notre humanité. Indéniablement, le rire est vie ; il est le signe évident d'un élan vers l'avant, un élan de légèreté, un élan de lumière et de joie plus fort que la mort.

À présent, résonnaient en moi deux autres mots, portant l'avertissement indéfiniment répété : *memento mori*, « souviens-toi de la mort à venir ».

Mais quoi ? Qu'y aurait-il alors ? Et quel sort m'attendait là ? Je ne le savais pas : pour l'instant, je n'étais pas morte. Je n'étais pas morte, et je pouvais encore, bien qu'avec peine, travailler, continuer, admirer, et essayer de faire pour le mieux. [...] Les voix d'Homère ou de Thucydide, auxquelles j'avais tant prêté d'attention, et peut-être trop, gardaient toute leur force et tout leur relief, après avoir traversé tant et tant de générations. Tout ne s'use pas, tout ne disparaît pas. Peut-être en est-il ainsi, de quelque façon, pour nos vies elles-mêmes.¹¹⁶

La conscience de la mort qui nous attend, qui nous guette à chaque instant, est nécessaire. Il est vain, voire dangereux, de se bercer d'illusions en se disant qu'il n'y aura pas de fin. Quand cette fin interviendra, quelle forme elle prendra, ce qu'il y aura ensuite, nul ne le sait. Les interrogations sont donc tout aussi vaines que les illusions. Jacqueline

¹¹⁶ *Les Roses de la solitude*, p. 103.

de Romilly nous rappelle, en même temps qu'elle se le rappelle à elle-même, que l'essentiel n'est pas là.

L'important, c'est l'instant présent. C'est dans ce présent, dans les possibilités qu'il offre et dans les richesses qu'il recèle, que se trouve la vie. On pourra même y trouver des réponses aux interrogations que nous évoquions ci-avant, ainsi que des raisons d'espérer. Bien sûr, il est impossible d'éviter tout à fait certaines questions, mais ces dernières ne doivent pas empêcher le mouvement, l'action, le progrès. La volonté et le désir sont les plus sûrs remparts contre la mort. Celle-ci arrive plus vite si on lui laisse la porte ouverte. Elle est une réalité qui nous rattrape, mais elle ne doit pas être un projet, ni une crainte.

Jacqueline de Romilly est restée, sa vie durant, tournée vers l'après, vers le mieux, vers la vie. Elle a lutté contre l'anéantissement de ce qui lui était cher. S'il lui est arrivé d'évoquer sa propre fin, cela ne fut que de manière fugitive, passagère, dans des moments de doute qui ne duraient guère et lui permettaient de repartir de plus belle. La vie est une flamme qui s'entretient. Notre auteur disait « Je peux encore... », et elle s'empressait d'exploiter ces possibilités. Avec un optimisme constant, elle a fait des projets, profitant de chaque morceau de temps qui lui passait sous la main. La fatigue conduit certaines personnes à attendre la mort, passivement. Jacqueline de Romilly, au contraire, n'a cessé d'être dans l'action, parce que le présent ne l'a jamais lassée et qu'elle a toujours cru en l'avenir. Elle a toujours poursuivi sa quête de la lumière et de la vérité, portée par l'amour. L'amour du grec, de la littérature et des humanités. L'amour des hommes. L'amour de la vie.

Je crois d'abord que la vie est belle et mérite d'être aimée. Cela ne veut pas dire que tout y soit rose. Mais ce qui me choque est que l'on n'en poursuive pas les beautés, obstinément.¹¹⁷

¹¹⁷ *Ce que je crois*, p. 11.

IV. Le recommencement

Et après ? Après cette vie, une fois le dernier cap franchi, que se passera-t-il ? Cette interrogation n'est pas originale ; elle a, de tout temps, préoccupé les hommes. De nombreuses hypothèses ont été émises, dans le but d'élucider ce mystère hors de notre portée et pourtant si proche. Aucune d'entre elles n'est vraiment sûre, car elles sont surtout affaire d'interprétation ou de croyance.

Jacqueline de Romilly nous livre certaines impressions, des tentatives d'explication, mais elle ne se risque pas à énoncer une vérité absolue. La question de ce qui nous attend *post mortem* ne laisse personne indifférent. L'idée d'une fin complète et irrémédiable est insupportable à l'homme. La pensée que ce que l'on a bâti patiemment, pas à pas, va s'effondrer tout à coup, a quelque chose de révoltant. Certes, il est des traces de notre passage qui nous survivent : quelques objets, des écrits, des photographies, et même le souvenir immatériel que nous laissons aux vivants, sont autant de marques qui durent plus que nous. Mais nous, que devenons-nous ? Le temps s'arrête-t-il pour nous avec la vie ? Notre auteur, si rationnelle, nous fait part de ses doutes, de ses espoirs, de l'idée que l'homme ne dispose pas de tous les éléments.

D'aucuns s'étonneront de trouver un tel questionnement sous la plume d'un professeur qui ne tenait pour vrai que ce qui était prouvé, vérifié, argumenté. C'est justement cette quête de clarté qui la fait s'aventurer dans un domaine où les superstitions se mêlent aux errances mystiques. Le désir de comprendre se teinte sans doute d'un espoir de découvrir que tout ne s'arrête pas. Jacqueline de Romilly ne peut se résoudre à imaginer que la mort ferme à jamais toutes les portes, alors qu'elle-même a consacré sa vie à les ouvrir et à les maintenir ouvertes, pour elle et pour les autres. Elle sait par expérience que le refus de la mort est inutile, voire absurde. En revanche, la possibilité d'envisager une suite est à la portée de l'homme. Les indices sont minces, invisibles même si l'on n'y prend garde, mais ils permettent de croire que cette fin sera une ouverture vers autre chose, vers un renouveau, une forme de recommencement.

Je n'ai parlé que de la fraîcheur et du silence, appartenant déjà à la haute montagne ; mais mon impression essentielle était alors qu'il s'agissait de

l'Olympe, la montagne où vivaient les dieux. Il s'agissait de découvrir, par-delà notre vie quotidienne, ces présences sacrées qui avaient inspiré aux Anciens terreur, admiration, adoration ; et si celles-ci nous touchaient tant, c'est parce qu'il est naturel à tout homme d'imaginer une vie au-dessus de la vie quotidienne, guidant notre action, nos frayeurs et nos espérances. De la douce amitié humaine nous étions ainsi montés jusqu'à cet arrêt saisissant, au bord d'un au-delà possible.¹¹⁸

Les peuples de l'Antiquité, en particulier les Grecs, expliquaient le monde à l'aide de mythes et de légendes qui s'inscrivaient dans la réalité du quotidien. Les phénomènes naturels, et à peu près tout ce qui échappe à l'entendement des hommes, trouvaient une explication dans l'intervention d'êtres hors du temps et de la vie humaine. Ces dieux étaient supposés vivre, en Grèce, au sommet du mont Olympe. « À ces mots, l'Athéna aux yeux pers disparut, regagnant cet Olympe où l'on dit que les dieux, loin de toute secousse ont leur siège éternel : ni les vents ne le battent, ni les pluies ne l'inondent ; là-haut, jamais de neige ; mais en tout temps l'éther, déployé sans nuages, couronne le sommet d'une blanche clarté; c'est là-haut que les dieux passent dans le bonheur et la joie tous leurs jours. »¹¹⁹ Ces divinités sans âge avaient figure humaine, mais les dégradations et la finitude, familières aux hommes et à tout ce qui vit sur cette terre, leur étaient inconnues. Elles se situaient au-dessus de la ligne du temps, et pouvaient influencer sur le cours de l'existence des mortels, pour soutenir ces derniers ou, au contraire, pour contrarier leurs projets. Les hommes les respectaient autant qu'ils les craignaient.

Jacqueline de Romilly ne prétend pas prouver l'existence des dieux de l'Olympe, ou d'un éventuel séjour des morts tels que l'imaginaient les Grecs. Point d'Achéron ni de Styx dans l'esprit de notre auteur. Toutefois, les penseurs de l'antique Hellade mettent l'accent sur certaines questions. Leurs explications ne sont guère satisfaisantes pour nos esprits modernes, pour qui la raison et la clarté l'emportent sur l'allégorie et l'imagination, mais elles ont le mérite de mettre en évidence des aspects de notre vie qui demeurent mystérieux. Sans pour autant souscrire à l'ensemble de leurs conceptions, on peut légitimement, ainsi que le fait Jacqueline de Romilly, s'attarder sur la théorie selon laquelle il y aurait une autre réalité, invisible et inaccessible à l'homme. La réalité visible et consciente, qui fait notre quotidien et toute notre vie, ne suffit pas à expliquer certains

¹¹⁸ *Les Roses de la solitude*, p. 34 .

¹¹⁹ HOMÈRE, *Odyssée*, VI, 41-46. Traduction française de Victor Bérard (1924).

phénomènes. Le succès qu'ont connu toutes les religions montre bien que les hommes ont besoin, pour comprendre et accepter cette réalité, d'envisager l'existence d'une entité supérieure, ou du moins extérieure, à notre monde, située à l'écart du temps, ou dans une autre sphère temporelle. Notre auteur propose, comme à son habitude, d'adopter une attitude de réflexion et de raison, pour faire apparaître la lumière et, ensuite, le sens. En creux, on devine son refus des idéologies et des théories toutes faites. Encore une fois, il faut voir plus loin, dépasser l'évidence pour chercher la vérité.

Comment oublierait-on, quand on l'a vu une fois, ce sourire bienheureux qui apparaît parfois sur le visage des gens qui viennent tout juste de mourir ? [...] Ce n'est pas seulement le soulagement que l'on éprouve, quand cessent enfin les souffrances et les misères de la vie : le contentement qui se grave à ce moment-là sur le visage nous laisse alors entrevoir la possibilité d'un monde où tout serait lumineux, serein, éternel. [...]

« Voici que maintenant elle s'imagine donner une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu ! » Eh bien, non ! Je dois seulement remarquer, en toute honnêteté, que ce monde plus lumineux et plus durable dont j'envisage ici l'existence s'accorde mieux avec la foi et avec la religion qu'avec leur négation et leur refus.

En revanche, il y a une idée à laquelle je m'attacherais volontiers : elle rejoint ce qui a été pour moi une croyance solide tout au cours de ma vie et a souvent dicté ma façon d'agir ou de me conduire. Cette idée tient en peu de mots, et elle n'est pas très précise. Elle se résume dans la formule : « Il y a autre chose. »¹²⁰

Nous ne connaissons de la mort que ce que nous pouvons en entrevoir lorsqu'elle vient ravir, près de nous, des êtres chers. Ces petits indices suffisent à susciter notre imagination. Jacqueline de Romilly évoque avec ferveur le sourire qu'elle a vu sur le visage de ceux qu'elle a vu mourir. Pour elle, cela indique que ce que l'on découvre, à l'instant où l'on disparaît, est lumineux et durable. On quitte le temps des hommes, le temps de ce monde, pour entrer dans un monde plus ouvert, voire éternel.

L'éternité est une notion subtile, que l'homme peine à définir car elle est absente de sa réalité. En effet, rien sur cette terre n'est éternel, à tout le moins rien de visible. Tout évolue, change, s'altère, d'une manière ou d'une autre. Or, l'éternité suppose la

¹²⁰ *Les Révélations de la mémoire*, p. 108-109 .

permanence et la constance. Certains la définissent comme la totalité de la ligne du temps, la réunion du passé, du présent et de l'avenir. Il nous semble plus juste de considérer qu'il s'agit de l'absence de temps ou, du moins, de l'absence de soumission au temps. Les dieux de l'Olympe sont éternels, parce que le temps n'a pas de prise sur eux. Aphrodite est la déesse de la Beauté, et elle l'est une fois pour toutes. S'il fallait la représenter aujourd'hui, elle serait aussi belle que lorsque les Grecs l'ont imaginée. Pourtant, depuis l'âge d'or d'Athènes, plus de vingt-cinq siècles ont passé...

Ce concept conduit en effet, ainsi que le dit notre auteur, à supposer l'existence d'une autre réalité : « Il y a autre chose ». Plus ou moins consciemment, l'homme a une tendance naturelle à refuser le néant et la disparition complète, irrémédiable. Il s'accroche alors à des croyances, des suppositions, des impressions. Jacqueline de Romilly n'échappe pas à ce mouvement que, du reste, il ne nous appartient en aucune façon de blâmer ou de juger. Elle a toujours tenu à aller de l'avant, jusqu'au dernier instant. Comment, dès lors, considérer que tout peut s'arrêter, brusquement ? Il convient de rappeler ici que notre auteur s'est convertie, dans ses dernières années, au catholicisme. Sa conviction qu'« il y a autre chose » s'appuie donc sur une vision religieuse, qu'elle ne dissimule pas. L'idée que toutes les réalités ne sont pas visibles et immédiatement accessibles à l'homme est aisément admissible, toutes considérations religieuses mises à part ; il est, chaque jour, des phénomènes que nous ne comprenons pas, voire que nous ne percevons pas du tout. Quant à savoir s'ils sont le fait d'une entité supérieure et si nous pourrions les comprendre, cela relève du domaine de l'interprétation et de la croyance, domaine qu'il n'est pas de notre ressort d'aborder ici. Quels que soient sa volonté de progresser et son désir de lumière, l'homme se trouve parfois confronté à des questions qui n'ont pas de réponse sûre dans le présent.

Jeanne était agnostique et frondeuse ; mais j'ai découvert après coup qu'elle n'avait jamais cru à l'anéantissement de ceux qu'elle avait aimés. Elle croyait que nos exigences morales ont un sens ; elle croyait aussi que quelque chose subsiste après la mort, quelque chose à base d'amour. [...] J'ai trouvé, copié de sa main, dans le tiroir de sa table de nuit, un texte emprunté à Soljenitsyne ; il parle des âmes des morts qui « volent parfois parmi nous, lisent sans peine en nous nos plus minimes impulsions, tandis que nous ne pouvons ni les voir ni deviner leur présence désincarnée... ». Jeanne n'aurait pas copié cette

phrase si elle n'y avait pas cru. Et peut-être croyait-elle même — comme moi à présent — que cette présence peut parfois se deviner.¹²¹

Jacqueline de Romilly évoque la possibilité d'une subsistance indirecte. Les disparus continuent, en quelque sorte, de vivre au travers de ceux qui les ont connus et aimés. Le souvenir y contribue grandement, car il permet de conserver la voix et l'image d'une personne, mais aussi les moments partagés, les mots échangés. Les lieux et les objets portent aussi, pour les vivants, la marque du passage de ceux qui ne sont plus. Enfin, chacun garde en lui les liens qu'il a tissés avec les personnes qui ont marqué sa vie. Ces liens participent de notre construction, nous aident à progresser, et finissent en quelque sorte par faire partie de nous. Or, ces liens n'existent que parce que des gens ont existé, avec qui les tisser. Il n'est de lien qu'entre deux éléments, entre deux personnes. Si l'un des deux vient à disparaître, le lien ne se rompt pas pour autant, car il demeure en celui qui vit encore.

L'existence d'une autre vie, d'un autre chemin qui s'ouvre après la mort, ne peut être vérifiée. Dans la réalité qui est la nôtre, seuls une pensée, un sentiment, une croyance, viennent étayer cette hypothèse. En revanche, il est une dimension immatérielle à la portée de tous. Chacun peut garder en lui, par l'entremise de la mémoire, des images, des souvenirs, des pensées, qui prolongent la vie. Ainsi, dans l'intimité secrète et protégée de notre esprit, les êtres chers continuent d'exister par-delà la mort. Le temps n'a plus de prise sur eux, puisqu'ils ne sont plus. Ils ne sont plus, mais ils existent, pour nous seuls. Leur vie trouve son prolongement dans la nôtre.

Quand je pense à [la] mort d'Achille, malgré le chagrin des chevaux, je ne suis nullement triste ; je trouve plutôt la confirmation de ce que je voudrais toujours croire : l'homme, avec toutes ses limites et ses imperfections, peut être admirable. Il peut réagir comme nous l'espérons et mieux que nous ne l'espérons, il peut être une présence à la fois amie et infiniment supérieure ; on peut donc nous faire sentir, tout à la fois, que nous allons mourir, mais que la vie est belle.

Tout cela, qui me remplit d'émoi, n'est que l'œuvre du poète et de la littérature. Mais après tout j'en ai vécu, de la littérature : et pourquoi n'en vivrait-on pas ? Il n'est pas plus éclatant témoignage. Alors je regarde mes petits chevaux de bronze : cet obscur contentement, que, sur le moment, je n'analyse

¹²¹ *Jeanne*, p. 236.

pas, est en fait une double confiance dans la littérature et surtout dans l'homme.¹²²

L'homme est, assurément, le plus sûr garant du prolongement et de la continuité. Infiniment décevant par instants, il peut aussi se révéler admirable. Un tel constat n'empêche pas la finitude, mais il la rend supportable. La confiance que l'on peut avoir en l'homme, en la littérature, en la vie tout simplement, permet d'éclaircir l'horizon et de faire passer au second plan toutes les questions qui restent sans réponse. Jacqueline de Romilly trouve cette lumière dans les textes de la Grèce. Elle en trouve également des manifestations dans le présent, dans sa vie quotidienne. Or, si cette lumière a traversé les siècles, si elle est venue de Grèce jusqu'en France, c'est qu'elle fait partie de l'homme. On ne sait pas de quoi sera fait notre avenir, mais nous pouvons être sûrs que l'avenir de tous conservera ces touches de lumière, ou, du moins, la possibilité de les faire apparaître, car c'est l'homme qui porte en lui cette possibilité.

La littérature permet de transmettre cette lumière, de lui faire traverser le temps, et apprend à l'homme à la reconnaître. Elle est un prolongement de la vie, un défi lancé au temps ; en effet, elle est une réalisation dont l'homme est à la fois l'auteur, le support et le destinataire. La littérature est, avant tout, un extrait d'humanité. Elle résiste au temps. Certes, les modes la teignent parfois d'une patine un peu désuète, mais elles évoluent, elles passent, tandis que la littérature reste. Jacqueline de Romilly sait quelle importance celle-ci a eue dans sa vie. Elle sait qu'elle peut lui faire confiance, tout comme elle sait qu'elle peut avoir confiance en l'homme, en ce qu'il porte en lui d'intemporel, d'universel. La confiance favorise l'espérance. La lumière peut naître, à la faveur de l'espérance, car celle-ci dégage l'horizon, en nous montrant que tout ne disparaît pas.

On admet en général que les anciens Grecs s'attachaient plus à ce qui reste qu'à ce qui change, à la permanence qu'à l'évolution. On leur a même prêté volontiers des doctrines comme celle du temps cyclique et de l'éternel retour. En cela, on a fort exagéré. Mais il est vrai qu'ils aimaient l'idée d'un « cosmos », d'un univers en ordre, dans lequel le temps présiderait à des alternances régulières plutôt qu'à un progrès ouvert ou à de perpétuelles transformations.

[...] Il y a dans la structure même de la tragédie quelque chose qui, dans une certaine mesure est un refus du temps [...]. La crise tragique se

¹²² *Les Roses de la solitude*, p. 30.

relâche, elle aussi, à intervalles réguliers, pour laisser place aux chants du chœur.

Ces coupures [...] signifient qu'il y a rémission et alternance. Épisodes et parties chantées se succèdent et se répondent, comme les métopes et les triglyphes dans une frise dorique. L'ensemble acquiert ainsi une sorte d'harmonie intérieure, [...] suggérant un arrangement aussi ordonné que celui qui préside à l'enchaînement des jours et des nuits, de l'été et de l'hiver. À cet égard, on peut dire que cette structure, qui est propre à la tragédie grecque, n'est pas sans s'accorder avec une vision du temps pour laquelle les difficultés humaines ne parviennent pas à rompre l'éternelle harmonie du monde.¹²³

Si l'on raisonne à l'échelle d'une vie humaine, il est difficile de se représenter l'existence d'un temps cyclique, où tout viendrait à recommencer. Une fois de plus, c'est en Grèce que Jacqueline de Romilly trouve la voie de l'apaisement et de l'espoir. Au fond, dans une vie où les événements se succèdent, tantôt tragiques, tantôt heureux, la mort ne serait-elle pas qu'une étape de plus, un épisode qui succèderait à une partie chantée au rythme un peu lent ?

La littérature et la pensée grecques permettent d'envisager l'idée d'une continuité, d'une succession ordonnée, dans laquelle les éléments se suivraient en respectant l'harmonie générale. Comme dans une pièce de musique, les mouvements s'enchaîneraient, ponctués d'intermèdes plus calmes. Jean Giono semble souscrire à cette idée, lorsqu'il écrit, dans *Colline*, que « la vie, c'est du mouvement, c'est des soupirs ». Ainsi, chacun de nous participe de cette petite musique, à son insu. Notre mort s'inscrira dans cette harmonie, sans la rompre, comme s'il y avait un certain ordre des choses.

Le jour, la nuit. L'été, l'hiver. La vie, la mort. La parenté entre ces phénomènes est évidente, et ne choque pas. Elle ne garantit pas que la mort sera suivie de quoi que ce soit, mais elle permet d'accepter cette idée, de considérer qu'elle participe, de manière logique et fluide, de l'organisation du monde, de l'harmonie d'un ensemble qui nous dépasse. Elle autorise l'espoir, dans la mesure où la mort n'est pas présentée comme une fin, mais comme une suite, comme un enchaînement harmonieux qui s'inscrit dans l'arrangement organisé du monde. Notre auteur nous rappelle ici que les Grecs croyaient

¹²³ *Le temps dans la tragédie grecque*, « La négation du temps », p. 36.

en un κόσμος (cosmos) qui réunissait le monde, l'ordre et la beauté. Puisque, selon eux, tout est ordonné et régulier, on ne peut considérer la mort que comme le pendant de la vie. Cela ne lui enlève rien de son mystère, mais permet de l'envisager avec sérénité, puisqu'elle n'est, après tout, qu'un élément de l'harmonie du monde.

Je les ai tant guettés, ces printemps à leurs débuts. Après, dans la folle explosion de la belle saison, quand tout sera donné ensemble, à foison, le sentiment ne sera plus le même ; il suffira alors de se laisser vivre, comblé par le présent. Il faut donc me pardonner si je n'ai pu évoquer les premières apparitions qu'une à une ; chacune, dans sa rareté, et son unicité, portait en elle-même le miracle du renouveau.

Je pense aussi que d'avoir tant guetté ces floraisons, d'année en année, me les rend plus précieuses. J'ai parlé de miracle ; mais c'est un miracle à date fixe, dont le retour combine la douceur des surprises et celle de l'habitude. Il en va comme des gens que l'on aime. J'ai appris très tard quelle joie ce pouvait être que de les reconnaître dans chacun de leurs mots ou de leurs gestes, sans plus chercher à faire de différence entre ce qui est bien ou mal, agréable ou désagréable : c'est lui, ou c'est elle ; et cela suffit pour que l'on s'enchant de les retrouver, fidèlement, à tout moment. De même, dans mes collines, ces retours du printemps sont toujours mon printemps d'avant et de toujours.¹²⁴

La nature nous laisse espérer en la possibilité d'un recommencement. Chaque cycle est composé de saisons qui, invariablement, reviennent. Les feuilles naissent sur les branches des arbres, croissent, puis traversent la belle saison sans rien perdre de leur éclat. L'automne les fait roussir, ternir, se friper quelque peu. Elles finissent par se détacher, lorsque le lien qui les unit à l'arbre se rompt. Elles tombent alors, et disparaissent. Lorsque revient le printemps, des feuilles nouvelles voient le jour.

« Telles les races des feuilles, telles les races des hommes : tantôt tombant sous le vent, tantôt s'accroissant innombrables, sous la poussée des forêts, quand survient la saison printanière ; ainsi des générations : l'une croît et l'autre s'efface. »¹²⁵ Notre vie est à l'image d'un cycle naturel : les saisons se succèdent, depuis la naissance qui nous accroche à l'arbre de ce monde, jusqu'à la mort qui nous en fait choir. Chacun d'entre nous parcourt ce cycle une seule fois. La ligne du temps nous sert de support ; elle a vu

¹²⁴ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, p. 120-121.

¹²⁵ HOMÈRE, *Iliade*, VI, 146-149. Traduction française de Philippe Brunet.

passer bien des cycles avant le nôtre, et elle en connaîtra d'autres. En effet, lorsque l'hiver aura eu raison de nous, de nouveaux printemps naîtront ici-bas. Nous ne savons pas si nous retrouverons un printemps ailleurs, un recommencement dans une réalité différente, mais nous pouvons être sûrs que d'autres feuilles, pleines de vie et de promesses, viendront étoffer l'arbre de ce monde. Qu'importent les hivers, pourvu qu'il y ait des printemps pour leur succéder. Au bout du compte, la vie l'emporte toujours. Elle l'emporte sur les êtres, sur ce qu'ils sont, mais elle l'emporte aussi — et c'est là l'essentiel — sur le temps. Il nous dévore, et détruit tout ce qui est matériel, mais il ne peut que s'effacer devant la vie qui recommence inlassablement, comme le printemps dans la montagne.

Quant à nous, hommes de passage, nous ne sommes que de petits éléments d'un ensemble vaste et composite. Notre vie, cette vie qui est tout pour nous, n'est en fait qu'une partie de *la* vie, la vie du monde, la vie sans fin. Mais qu'advient-il de nous, après que l'hiver nous aura emportés ? Nul ne sait ce qui nous attend au moment de la mort. Nous n'en aurons la révélation qu'au dernier instant. « Dans la vie, rien ne se résout, tout continue. On demeure dans l'incertitude, et on restera jusqu'à la fin sans savoir à quoi s'en tenir. »¹²⁶ Oui, c'est au moment de tout quitter que viendra la réponse à la question de toute une vie. Alors seulement, la lumière se fera sur cette zone d'ombre. « Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière. »¹²⁷

¹²⁶ André GIDE, *Les Faux-monnayeurs*, 1925.

¹²⁷ Victor HUGO, « Écrit en 1846 », *Les Contemplations*, 1856.

Conclusion

« Ô temps, suspends ton vol... » Le vers de Lamartine est fameux, et vient spontanément à l'esprit lorsqu'il est question du temps. Cependant, Jacqueline de Romilly n'aborde pas le sujet en ces termes ; il ne s'agit pas, dans son œuvre, de suspendre quoi que ce soit, mais au contraire de retrouver, de perpétuer et d'avancer. La suspension implique l'arrêt, tandis que les ouvrages qui forment notre corpus ont pour fil conducteur le mouvement : mouvement de la promenade, mouvement de la mémoire qui va retrouver les souvenirs, mouvement du passé qui resurgit, mouvement de la transmission des savoirs... La liste n'est évidemment pas exhaustive, mais suffit à révéler la démarche active de l'auteur.

D'aucuns prétendent, aujourd'hui encore, que Jacqueline de Romilly ne s'intéressait qu'au passé. Cette affirmation, qui est souvent un reproche, est injuste. En réalité, elle souligne le rôle fondamental, voire fondateur, du passé. Ce dernier est le moment de la construction. Construction d'un individu, grâce à l'influence de son entourage et aux apprentissages divers, sur les bancs de l'école ou dans la réalité concrète de l'expérience. Plus largement, construction d'une histoire, d'une vie, que les photographies viennent nous restituer. Notre passé personnel et le passé de toute l'humanité sont des ressources inépuisables ; en eux, nous trouverons toujours des repères, des références, des appuis lorsque le besoin s'en fera sentir. L'Antiquité même, si chère à notre auteur, peut nous apporter un soutien précieux, parce que les hommes d'alors, comme en témoignent les œuvres et les fragments de pensée qui sont parvenus jusqu'à nous, avaient su approcher, comprendre et exprimer des vérités intemporelles qui fondent notre humanité. Ainsi, le passé en tant que tel, image muette et figée de ce qui n'est plus, est vain. Il n'a de sens que s'il s'inscrit dans une entreprise d'action, ancrée dans le présent et tournée vers l'avenir.

Les retrouvailles avec le passé s'effectuent toujours dans le présent, car l'homme ne vit pleinement que dans ce point qui se déplace sans cesse sur la ligne du temps. Ce présent, pour être saisi dans toute sa dimension, doit être conçu comme une attention tendue à la fois vers ce qui n'est plus et vers ce qui n'est pas encore. Cette tension doit

permettre à l'homme de mieux voir, de capter toute la richesse de l'instant, et d'accéder, ainsi, à un présent pleinement révélé. Pour Jacqueline de Romilly, le temps de l'écriture est également celui de la vieillesse et des contrariétés qui accompagnent cette dernière. Toutefois, plus que les inconvénients, ce sont les possibilités nouvelles offertes par le ralentissement du rythme qui s'opère, alors même que le temps s'accélère et que l'urgence se fait sentir, que notre auteur se plaît à souligner. Ce temps ralenti permet notamment au souvenir de se manifester et au passé de connaître, par l'entremise de la mémoire, une nouvelle vie. La mémoire est un mécanisme complexe qui établit un pont entre passé et présent ; la rencontre s'établit à mi-chemin, dans un instant qui est effectivement présent, mais qui n'est pas le présent ordinaire, et dans lequel vont se confondre hier et aujourd'hui. Ce présent nouveau abolit la chronologie, et c'est la vie qui s'impose alors que le temps s'efface. Notre auteur a voulu consigner par écrit ses expériences, ses réflexions et ses pensées, ce qui a donné du prix à sa vie. Pour elle-même et pour ses lecteurs, car sa vie fut, tout entière, consacrée à la transmission et au partage.

La notion de progrès est primordiale pour tenter de comprendre la pensée de Jacqueline de Romilly. L'amélioration et la progression doivent être une préoccupation de tous les instants. Selon elle, il n'est de vie vraiment vécue qu'animée de la volonté et du désir de mieux voir, de faire toute la lumière pour que le sens apparaisse. La raison et la réflexion sont, pour cela, des outils précieux. Le progrès est nécessaire pour l'homme, mais il l'est aussi pour la société. C'est cette conviction qui oriente notre auteur vers l'enseignement et qui, plus tard, la conduit à s'engager dans le combat pour la défense des humanités ; elle refuse la fuite en avant autant que l'immobilisme, et prône la réflexion et la mesure — ce qui lui vaudra d'être accusée de passéisme. Progresser, c'est, selon elle, aller vers le haut, vers le mieux, et elle se désole de voir que l'on se contente trop souvent du minimum. La critique et la lutte se sont imposées à elle, mais leur but est de préserver, de construire, de laisser une porte ouverte pour demain. Même les constats les plus noirs restent teintés de confiance en l'avenir ; comme l'indique le titre de la conclusion de *L'Enseignement en détresse*, « une gerbe de critiques pour un semis d'espoir. » Au milieu du tumulte de l'actualité, la montagne Sainte-Victoire lui offre un refuge, un havre de paix où l'essentiel demeure, où tout ne fuit pas avec le temps. La nature, soumise au cycle des saisons, mais toujours recommencée, devient le support

d'une réflexion sur la condition humaine, et sur la perspective de la mort que le grand âge rend inévitable, presque présente. L'idée de l'infini se fait jour, espoir un peu vague que tout ne s'arrête pas.

Au fil des textes, le lecteur sent surtout cet indéfectible optimisme qui caractérise Jacqueline de Romilly, cette exigence de lucidité et de clarté, cette irréductible volonté d'aller de l'avant. Les réflexions sur le temps et sur ses différentes manifestations sont toujours l'occasion pour notre auteur d'affirmer son lien étroit avec la littérature, son intérêt pour l'humanité et, plus que tout, son amour de la vie. La mort n'est pas niée — la lucidité et la raison l'interdisent —, mais la vie passe avant tout. Avec tranquillité, mais avec force. Le présent est riche de possibilités ; le futur, encore porteur de promesses. Benoîte Groult exprime un sentiment semblable dans *Mon Évasion*, son autobiographie parue en 2008 : « Tant que je saurai où demeurer, tant que je serai accueillie en arrivant par le sourire de mes jardins, tant que j'éprouverai si fort le goût de revenir et non celui de fuir ; tant que la terre n'aura perdu aucune de ses couleurs, ni la mer de sa chère amertume, ni les hommes de leur étrangeté, ni la lecture et l'écriture de leurs attraits... la mort ne pourra que se taire. Moi vivante, elle ne parviendra pas à m'atteindre. »

Jacqueline de Romilly appartient désormais au passé. Le temps l'a rattrapée. Toutefois, elle reste présente parmi nous, elle vit encore. Son œuvre est accessible, aussi bien ses travaux universitaires que ses textes plus personnels. La littérature est une forme de vie différente, une vie malgré tout. Par ailleurs, des enregistrements divers nous permettent de retrouver sa voix, son visage, sa réflexion claire et synthétique. Il ne tient qu'à nous, lecteurs, de faire vivre ses combats, sa pensée, son œuvre, de refuser le point final. Ne meurent tout à fait que ceux que l'on oublie.

Le 1er mars 2012, les Académiciens ont procédé à l'élection d'un nouveau membre, au fauteuil numéro 7. Jules Hoffmann a été élu dès le premier tour de scrutin. La vie continue, sans fin. Mais, après tout, Jacqueline de Romilly n'était-elle pas Immortelle ? Dans les Pyrénées, *l'immortèla* est une fleur¹²⁸. Une petite fleur rare et discrète, précieuse, que l'on ne rencontre que sur les hauteurs, au terme d'une ascension, dans la lumière incomparable de la montagne.

¹²⁸ Le français la nomme edelweiss.

Je suis sortie de l'église, dont la sobre flèche de pierre ocre s'élevait, lumineuse, dans un ciel tout clair ; et je me suis dit : Quelle chance ! Tous ces désastres n'ont pas encore eu lieu. La place est là, dans le soleil. Et nous avons au moins obtenu un sursis : une chance de plus pour tenter d'agir, une chance de plus pour nous racheter, une chance de plus pour vivre !

La flèche brillait de toute la dignité patinée du passé ; des touristes très modernes erraient sur la petite place, avec les oiseaux de toujours. Alors, tous ces débats m'ont semblé tout à coup bien abstraits et bien superflus. Je savais : c'était si simple ! Il suffisait de se rappeler que, entre hier et demain, les ponts ne peuvent jamais être coupés. Entre les deux, à la jonction, nourri de l'un et gros de l'autre, il y a, comme un gage de notre liberté et une invitation à mieux vivre — ô merveille des merveilles —, il y a aujourd'hui.

Cela ne paraîtra pas très original. Mais je ne suis pas originale. Je vous raconte une histoire vraie. Et — j'allais oublier de le dire — je crois, avant tout et toujours, en la vérité.



— Ce que je crois, « Hier et demain », page 153 —

Bibliographie

SOMMAIRE

1. **Corpus principal**
2. **Autres textes de Jacqueline de Romilly**
3. **Documents sonores ou vidéographiques**
4. **Autour de l'auteur et de son œuvre**
5. **À propos du temps**

1. **Corpus principal**

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, Paris, De Fallois, 2002 (Première édition : Paris, Julliard, 1987). 208 pages.
- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline de, *Le Trésor des savoirs oubliés*, Paris, De Fallois, 1998. Collection Le Livre de Poche. 224 pages.
- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Les Roses de la solitude*, Paris, De Fallois, 2006. Collection Le Livre de Poche. 160 pages.
- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Le Sourire innombrable*, Paris, De Fallois, 2008. 126 pages.
- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Les Révélations de la mémoire*, Paris, De Fallois, 2009. Collection Le Livre de Poche. 128 pages.
- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Jeanne*, Paris, De Fallois, 2011 (à titre posthume). 252 pages.

2. **Autres textes de Jacqueline de Romilly**

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Nous autres professeurs ; Ces maîtres que l'on conteste*, Paris, Fayard, 1969. 119 pages.
- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *L'Enseignement en détresse*, Paris, Julliard, 1984. 225 pages.

Nous autres professeurs était un ouvrage « de confiance » : Jacqueline de Romilly y exprimait avec force ses engagements et sa foi en l'avenir. Pour la première fois, elle prenait la plume au service de l'enseignement. Ce

deuxième ouvrage est d'une tonalité différente, perceptible dès le titre. Au fil des chapitres, viendront s'ajouter des termes tels que « marasme », « urgence », « dégradation », pour n'en citer que quelques-uns. L'auteur dresse un état des lieux sombre, sans complaisance, mais son amour de l'enseignement, des lettres et des élèves est sensible à chaque page.

Cet ouvrage est riche d'enseignements. En effet, si l'inquiétude et la colère y tiennent une certaine place, le matériau principal n'en est pas moins la passion de Jacqueline de Romilly, qui fut toujours « professeur dans l'âme ». Elle prend la défense de ce qui a fait sa vie, non pour maintenir coûte que coûte un certain passé, ni pour le plaisir de critiquer le présent, mais par souci de l'avenir. La preuve la plus éloquente en est sans doute le titre de sa conclusion : « Une gerbe de critiques pour un semis d'espoir ».

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline & PEYREFITTE, Alain, *Discours de réception de Mme Jacqueline de Romilly à l'Académie française et réponse de M. Alain Peyrefitte ; suivis des allocutions prononcées à l'occasion de la remise du cadeau*, Paris, De Fallois, 1990. 120 pages.

Souvenir du couronnement d'une carrière exemplaire. En 1988, Jacqueline de Romilly succède à André Roussin, au fauteuil numéro 7. Elle est la deuxième femme, après Marguerite Yourcenar, à intégrer le cercle très fermé des Immortels.

Conformément à la tradition, une large part de son discours consiste en un éloge de son prédécesseur. Toutefois, nous pourrions y déceler des éléments personnels, l'expression d'une émotion bien légitime et d'une flamme jamais affaiblie, celle de l'amour des humanités. Elle n'hésite pas à établir un parallèle entre Roussin et Ménandre, faisant oublier la chronologie, et s'en explique : « Si j'ai plaqué cet accord grec en manière de prélude, ce n'est pas seulement pour le plaisir — qui existe, je le confesse — de marquer au passage les renouvellements constants de l'hellénisme. Je voulais avant tout me placer, pour aborder mon propos, dans cette perspective où les joies légères de la comédie peuvent plaire et revivre indéfiniment. »

Quant à la réponse d'Alain Peyrefitte, elle constitue un hommage appuyé à Jacqueline de Romilly et à son parcours, qu'elle retrace élégamment. Peyrefitte l'appelle malicieusement, non sans justesse, « Madame de Sainte-Victoire ». Les principaux aspects de la vie de Jacqueline de Romilly, à tout le moins ceux qu'elle a voulu mettre en avant, se trouvent ainsi réunis...

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Lettre aux parents sur les choix scolaires*, Paris, De Fallois, 1994. 149 pages.

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Jeux de lumière sur l'Hellade*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1996. 59 pages.

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Le temps dans la tragédie grecque ; Eschyle, Sophocle, Euripide*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1971 (réédition 2009). 222 pages.

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, *Ce que je crois*, Paris, De Fallois, 2012 (à titre posthume). 158 pages.

3. Documents sonores ou vidéographiques

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline & LISMONDE, Pascale, *Jacqueline de Romilly, Professeur dans l'âme* [Enregistrement sonore], Paris, Radio France – INA, Harmonia Mundi (distribution), Collection « Les grandes heures », 2010. 2 CD (1h08 et 1h04).

Ces deux CD rassemblent une série d'entretiens entre Jacqueline de Romilly et Pascale Lismonde, au cours desquels sont abordés plusieurs points essentiels de la vie et de l'œuvre de notre auteur. De sa passion pour l'enseignement à son goût pour les promenades sur les chemins de Sainte-Victoire, en passant par son combat pour les langues anciennes et la culture classique, les questions sont pertinentes et les réponses, comme toujours, vives et pétillantes de vie.

Jacqueline de Romilly y revient sur son parcours, sur la démarche qui l'a conduite à prendre la plume au-delà des travaux universitaires, d'abord au service d'une grande cause, puis pour elle-même, donnant ainsi le jour à une littérature toute personnelle, faite de pensées, de rêveries et de réflexions. « Ce n'est pas là faire œuvre d'écrivain », dit-elle à ce sujet. Permettez-nous, Madame – une fois n'est pas coutume – de n'être pas d'accord avec vous...

- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, ISSAAD, Ramdane & L'HÔTE, Gilles, *Jacqueline de Romilly* [Images animées], Paris, Éditions Montparnasse, Arcadès (distribution), Collection « La mémoire du Collège de France », 2010. 1 DVD (53min).
- ◆ ELKABBACH, Jean-Pierre & CANTO-SPERBER, Monique, « Entre l'Égypte et la Grèce », avec Jacqueline de Romilly et Christiane Desroches Noblecourt, *Bibliothèque Médicis*, émission diffusée le 27/10/2006 [Images animées]. Consultable sur le site Internet de Public Sénat : <http://www.publicsenat.fr/vod/bibliotheque-medicis/entre-l-egypte-et-la-grece-avec-jacqueline-de-romilly/jacqueline-de-romilly,christiane-desroches-no/53373>. Consulté le 25 avril 2012.
- ◆ ROMILLY (de), Jacqueline, « L'actualité des études grecques », Collection Entretiens en littérature, Les Amphis de France 5., 1995 [Images animées]. Consultable sur le site Internet de Canal U (vidéothèque numérique de l'enseignement supérieur) : http://www.canal-u.tv/video/les_amphis_de_france_5/l_actualite_des_etudes_grecques.260. Consulté le 25 avril 2012.
- ◆ LAURENTIN, Emmanuel, « Hommage à Jacqueline de Romilly », *La Fabrique de l'Histoire*, émission du 20/12/2011, rediffusion d'un entretien réalisé en octobre 2005 [Enregistrement sonore]. Consultable sur le site Internet de France Culture : <http://www.franceculture.fr/emission-la-fabrique-de-l-histoire-hommage-a-jacqueline-de-romilly-2010-12-20.html>. Consulté le 25 avril 2012.
- ◆ JOURDAIN, Bernard, « Jacqueline de Romilly, la Vigie grecque », Collection Empreintes [Images animées], 2008. Dernière diffusion le mercredi 12 janvier 2011, sur France 5.

4. Autour de l'auteur et de son œuvre

- ◆ TREDE, Monique & JOUANNA, Jacques, « In Memoriam : Jacqueline de Romilly », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé 2011 – n°1*, Paris, Les Belles Lettres, 2011. p. 1-10.
- ◆ DEMONT, Paul, « Extraits de l'allocution de Paul Demont à l'assemblée générale de SEL », sur le site Internet de l'association Sauvegarde des Enseignements Littéraires : <http://www.sel.asso.fr/article.php?id=103>. Consulté le 25 avril 2012.
- ◆ DEMONT, Paul, « Jacqueline de Romilly, l'enseignement et la démocratie », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé 2011 – n°2*, Paris, Les Belles Lettres, 2011. p. 53-61. Consultable sur Internet : <http://www.sel.asso.fr/article.php?id=110>. Consulté le 25 avril 2012.

Au début des années 1990, alarmée par la situation des langues anciennes, de la culture antique et, plus largement, des lettres dans l'Éducation Nationale, Jacqueline de Romilly fonde l'association Sauvegarde des Enseignements Littéraires. Elle rassemble autour d'elle de grands noms, venus d'horizons divers, et tente d'intercéder auprès des ministres successifs pour que ces disciplines qui lui sont chères puissent conserver toutes leurs lettres de noblesse. Paul Demont a fait partie, dès les débuts, de cette organisation, et en est aujourd'hui le président.

En termes choisis, il rend un vibrant hommage à Jacqueline de Romilly, retrace sa vie et insiste sur les valeurs et les grands principes qui l'ont animée. Il cite un certain nombre de passages de ses ouvrages, et l'on s'aperçoit que, parmi d'autres, l'une des principales qualités de Jacqueline de Romilly fut la constance.

- ◆ MOSSE, Claude, GRANDAZZI, Alexandre & KNOEPFLER, Denis, « Hommage à Jacqueline de Romilly – Pourquoi la Grèce ? », Conférence du 25 mai 2011 (images animées). Consultable sur le site Internet de la BNF : http://www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/anx_conferences_2011/a.c.110525_de_romilly.html. Consulté le 25 avril 2012.

5. À propos du temps

- ◆ SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, texte traduit, présenté et annoté par Patrice Cambronne, in *Œuvres I*, édition publiée sous la direction de Lucien Jerphagnon, Paris, NRF Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1998. 1520 pages.
- ◆ WEINRICH, Harald, *Le temps ; Le récit et le commentaire*, Stuttgart, Verlag W. Kolhammer GmbH, 1964. Traduit de l'allemand par Michèle LACOSTE. Paris, Seuil, 1973. Collection Poétique. 336 pages.

◆ TADIE, Jean-Yves, *Le récit poétique*, Paris, PUF Écriture, 1978. 206 pages. Chapitre « Temps », p. 83-111.

◆ RICŒUR, Paul, *Temps et Récit*, Paris, Seuil.

Tome 1 : 1983. 322 pages.

Tome 2 : *La configuration dans le récit de fiction*, 1984. 238 pages.

Tome 3 : *Le temps raconté*, 1985. 430 pages.

Ouvrage de référence, s'il en est, pour qui travaille sur la question du temps. Le propos de Paul Ricœur est dense, souvent très abstrait, et l'ampleur de son travail déroute le lecteur peu philosophe. Il nous a semblé indispensable d'aller feuilleter ces trois ouvrages, mais il nous faut reconnaître que nous n'en avons retiré qu'un profit tout relatif. En effet, nous nous sommes immergés de manière constante dans les œuvres de Jacqueline de Romilly. Or, si elle aborde nombre de questions qui touchent à la philosophie, elle le fait davantage à la manière d'une historienne, considérant les faits et s'appuyant sur son expérience propre. Nous ne citerons donc sans doute pas Ricœur, au cours de notre travail, mais ses réflexions nous auront permis d'affiner notre définition du temps.

◆ BOUTANG, Pierre, *Le temps ; Essai sur l'origine*. Paris, Hatier, 1993. Collection Optiques philosophie. 80 pages.

◆ Collectif, *Les formes du temps ; Rythme, histoire, temporalité*, Textes réunis par Paule PETITIER & Gisèle SEGINGER, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2007. 416 pages.

DICTIONNAIRES

◆ LITTRE, Emile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard/Hachette, 1962. Tome 7, 1976 pages. Article « Temps », p. 819-830.

◆ IMBS, Paul (dir.), *Trésor de la Langue Française ; Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1971. Tome 16 (« teint » - « zzz »), 1452 pages. Article « Temps », p. 41-49.

◆ COMTE-SPONVILLE, André, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001. 646 pages. Articles « Temps », « Temps perdu », « Temps retrouvé », p. 579-580.

◆ REY, Alain (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Le Robert, 2005. Quatre tomes de 2356, 2396, 2392 et 2440 pages. Articles « Chronologie » (I, p. 1539), « Temporalité » (IV, p. 1291-1292), « Temps » (IV, p. 1293-1296).

Annexe

Extraits de la réponse d'Alain Peyrefitte au discours de Jacqueline de Romilly lors de la réception de cette dernière à l'Académie Française, le 26 octobre 1989

Note au lecteur : Bien que notre travail nous conduise à esquisser les contours de la vie et de l'œuvre de notre auteur, il nous a paru opportun de rappeler les propos d'Alain Peyrefitte. Y apparaissent les raisons de l'élection de Jacqueline de Romilly à l'Académie Française, ainsi que de nombreux éléments, tant privés que publics, qui ont jalonné sa longue vie. Cet hommage public nous semblait devoir figurer ici, pour l'éclairage qu'il apporte sur un parcours hors du commun. Nous avons opéré un certain nombre de coupes, ne conservant d'un long discours que quelques extraits, parmi les plus significatifs.

Votre histoire commence en conte de fées — des fées universitaires. Il était une fois un jeune philosophe plein de talent, normalien, cacique de l'agrégation, Maxime David. Disciple de deux autres normaliens, Durkheim et Lévy-Bruhl ; camarade à la rue d'Ulm de Marc Bloch et de Marcel Granet ; amateur et traducteur de penseurs allemands et anglais ; musicien de surcroît, sachant par cœur *Pelléas et Mélisande*.

Il fit la connaissance de Jeanne Malvoisin au cours de Bergson, au Collège de France. Rencontre prémonitoire, puisque le fruit de leurs amours devait enseigner plus tard dans cette même salle n°8 et y provoquer autant d'affluence que Bergson lui-même.

Mais la réalité n'est jamais lisse à ce point. Leurs fiançailles durent être conquises sur des parents déconcertés. Une famille était juive, l'autre ne l'était pas. Un seul petit traitement de professeur en perspective. Cela n'était pas raisonnable ! Pourtant, la jeunesse et l'amour surent tout emporter. Les bonnes fées furent les plus fortes.

Jeunes mariés, vos parents menèrent en Avignon, puis à Chartres, une vie pleine de fantaisie et de tendresse. Votre père professait. Votre mère écrivait — des contes de fées, justement. Elle faisait sa vie comme elle l'avait rêvée.

Août 1914 brisa ce rêve, où vous veniez à peine d'entrer. Fin septembre, Maxime David adressait à votre mère un télégramme que, cinquante ans plus tard, vous retrouverez dans son sac à mains : « Je pars très content, t'inquiète nullement. » L'inquiétude n'a cessé que pour faire place à la douleur.

Maxime David est tombé dans les dernières heures de la bataille de la Marne, après Charles Péguy qui était tombé dans les premières. Il a été tué à la tête d'une section de paysans ; comme la plupart de ses camarades de promotion et des promotions voisines — jeunes esprits portant en eux tout le passé de notre culture et une part de son avenir. À cet holocauste de l'intelligence française, il faut joindre le souvenir d'une décimation familiale. Des trois frères David, deux ont été fauchés, ainsi que le frère de votre mère.

Celle-ci reste seule ; seule avec vous, petit rejeton de l'espérance. L'amour, le plaisir de vivre, l'appétit de connaître et de communiquer lui ont offert ce nourrisson : elle n'envisage pas un instant de l'élever autrement que par et pour toutes ces joies. Elle a voulu faire de cette pupille de la nation une enfant heureuse. Vous fûtes cette enfant heureuse.

Votre mère revint à Paris, portée par son goût de la lutte. Elle renoua les liens ténus que, dès avant la guerre, elle avait établis avec le monde littéraire. Ses contes et nouvelles parurent dans des revues, suivies plus tard de romans, de pièces de théâtre, d'adaptations radiophoniques... Elle ne s'avouait jamais vaincue ; vous assurez qu'elle n'était pas assez rationnelle pour cela. À travers elle, vous devinez tout un monde du théâtre et de la musique, dans lequel vous ne vous êtes d'ailleurs jamais vraiment aventurée.

Cette figure, qui tient dans votre cœur une place si essentielle, nous n'avons aucun mal à l'imaginer : il suffit de vous regarder vivre. Toute son énergie se retrouvera en vous, avec le besoin d'aller jusqu'au bout (et même un peu au-delà). Cet acharnement à bien faire, vous le mettez autant dans la préparation d'un article que dans la réussite d'un plat cuisiné. Quand vous lisez un roman, vous contentez-vous de lire ? Nullement. Votre crayon court en marge du volume, comme s'il s'agissait de préparer une communication pour un colloque savant.

Heureuse petite fille, heureuse jeune fille. Studieuse aussi. Déjà, entre étude et bonheur, vous ne faites pas bien la différence. Au lycée Molière, vous recevez le prix d'excellence de classe en classe, avec cette décourageante régularité qui ne laisse aux concurrents que la bagarre pour les seconds rôles. Quand vous échangez une correspondance d'adolescente avec une jeune amie, c'est sur le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Vous ne boudez pas, pour autant, *Le Sapeur Camember* ; même aujourd'hui, vos *Bécassine* sont chez vous à portée de la main...

Vous aviez au lycée l'étonnante particularité d'étudier le grec. Pendant les années vingt, le grec n'a pas sa place dans une éducation de jeune fille : trop intellectuel ! À Molière, lycée prédestiné pour qu'on s'y moquât des femmes savantes, vos deux professeurs de latin et de grec étaient les seuls mâles, tels deux loups dans une bergerie. Ils eurent l'idée bizarre de vous présenter au Concours général. C'était la première année où les filles pouvaient entrer en compétition avec les garçons. Premier prix de version latine, Jacqueline David. Second prix de version grecque, Jacqueline David. [...]

Le succès aime à se présenter, avec pudeur, comme une chose toute naturelle. Mais, dans cette « nature », il y a beaucoup d'art. L'art de travailler. L'art de concentrer et de ménager l'effort. L'art de vivre, au sortir d'un lycée de filles, en khâgneuse perdue au milieu des khâgneux : vous savez le pratiquer. Vous nourrissez, avec et comme tous ces garçons, des ambitions où masculinité et féminité n'ont point de part. Vous goûtez la distinction, que le grec fait mieux que le français, entre *anêr*, l'homme viril, et *anthropos*, l'homme humain. *Anthropos*, homme, vous l'êtes comme eux, à part entière et sans complexe.

À tous ces arts de la réussite, j'en ajouterai un autre : l'art d'aimer celle à qui vous devez tout. Votre mère a su veiller sur vos efforts, sur votre santé, sur votre équilibre. En retour, quelle plus belle récompense lui offrir de tant de soins, que de renouveler, à trente ans de distance, l'entrée à la rue d'Ulm du père disparu ? [...]

Une découverte qui vous éblouit alors, celle de Thucydide, ne doit rien à l'École. C'est un hasard, ménagé par la tendresse attentive de votre mère — encore une fois. Elle a déniché, sur les quais, un Thucydide joliment relié de parchemin. Elle vous en fait cadeau, pour vos lectures de vacances. Thucydide est réputé ne pas se lire aussi aisément qu'un roman de gare. Mais cette édition vous aide : elle est bilingue. Bilingue, enfin... grec-latin. Cela vous suffit. Voilà donc Thucydide compagnon de vacances : c'est une rencontre qui durera plus qu'un été.

Agrégée en 1936, vous commencez, comme boursière, votre thèse sur *Thucydide et l'impérialisme athénien* ; vous vous enfouissez dans la guerre du Péloponnèse.

En 1939, vous voici professeur à Bordeaux.

Vous vous mariez au printemps de 1940, à quelques semaines du déchaînement de la Seconde Guerre, comme vous êtes née à quelques mois du déchaînement de la Première. Michel de Romilly ne contrarie pas votre passion pour le grec. Il l'encourage, même. [...]

Bientôt, une autre catastrophe vous atteint, aussi imprévue, plus intolérable encore, que la première. À la fin de 1940, vous êtes suspendue, victime des lois racistes. Du jour au lendemain, vous voilà chassée de l'université, bannie dans votre propre pays, étrangère chez vous, parce que votre père était juif. Les mots n'ont plus de sens ! Vous étiez « pupille de la nation » — et la nation vous renie : elle renie cette paternité de substitution qu'elle avait assumée ; et elle la renie précisément à cause de votre père véritable. Le service de la France vous avait enlevé ce père ; et voilà que l'on vous fait un crime de ce père, au nom de la France. [...]

Pour entretenir votre courage, vous n'aviez pas seulement la radio de Londres. Vous écoutiez aussi les messages parvenus d'un émetteur plus lointain : Thucydide, cette étoile éteinte dont la lumière ne cesse de vous éclairer.

Il y a des thèses qui inventent leur sujet : on n'invente pas Thucydide. Il y a des thèses qui réhabilitent un personnage : Thucydide n'avait nul besoin d'être réhabilité. Mais il était un monument qu'on admirait de loin. Vous nous l'avez rendu plus intelligible et plus proche.

Thucydide a su être le témoin du monde, à travers un moment privilégié de l'histoire du monde ; il a pensé pouvoir en tirer des leçons universelles. S'il vous a retenue dès 1936, s'il vous a soutenue après 1940, c'est parce que ses leçons conservaient une pertinence immortelle. La découvrir, ce fut votre grand œuvre, qui culminera en 1947, année où vous publierez votre thèse, et se poursuivra par d'autres ouvrages, comme l'édition et la traduction de Thucydide dans la collection des universités de France — Guillaume Budé — sans oublier l'introduction à l'édition de la Pléiade.

Un de vos amis, peintre, venu en Sorbonne assister à votre soutenance, avait brossé une petite aquarelle, où l'on vous voyait de dos, face au jury. Il avait écrit comme légende : « À *Thucy*, pour la vie ! » Il ne se trompait pas. [...]

Vous ne vous êtes pas enfermée, Madame, dans Thucydide. Je ne veux pas vous y enfermer davantage. Au-delà de lui, quels furent votre enseignement, votre recherche, votre méthode, votre vision de la culture et de l'éducation, votre corps de doctrine ? [...]

« *Y a-t-il une joie plus grande que de faire comprendre aux autres ce que l'on aime ?* » dites-vous. Cette joie, dont vous avez été sevrée pendant quatre ans, vous la retrouvez, intacte, à la Libération. En 1945, vous voici à Versailles, professeur de khâgne. La khâgne, c'est le miroir à mille faces de l'intelligence juvénile ; pour vous, c'était, vous l'avez avoué, « *le paradis* ». Mais vous ne croyez pas que la joie d'enseigner soit un privilège des milieux scolaires brillants. Qu'il s'agisse d'enfants tout jeunes ou d'étudiants déjà expérimentés, vous avez toujours eu une « *foi éperdue* » pour votre métier, malgré ses vicissitudes. [...]

Vous ne détestez pas de vous servir des cartes de visite qu'un confrère malicieux a fait graver pour vous :

Jacqueline de Romilly
Collégienne de France
Institutrice de France

[...] « *Culture* », « *barbarie* » ! Voilà de grands mots qui viennent sous votre plume. C'est que l'amour de l'enseignement est devenu chez vous plus inquiet, plus jaloux. Et vous voici lancée dans une bataille.

Cette bataille vous a rendue célèbre. Le double prix de version latine et grecque avait fait de vous la vedette d'un jour ; un simple accident de chemin de fer vous avait, dès le lendemain, remplacée à la une. Thucydide, vos recherches, votre enseignement, vous ont acquis l'affection des étudiants, le respect des collègues, le bonnet des doctorats *honoris causa*, l'entrée dans neuf Académies, facilitée par votre parfaite maîtrise de l'anglais — bref, l'admiration d'un public exigeant ; mais pas cette célébrité « médiatique » que votre combat pour votre idée de l'école vous a acquise. Avouons-le : la Sorbonne en 1957, le Collège de France en 1973 — où vous fûtes la première femme à professer —, l'Académie des Inscriptions en 1975 — première aussi à y entrer —, sanctionnent votre réputation dans le monde intellectuel. Mais par votre combat pour l'école, vous avez atteint une foule immense et secrète. [...]

Cette vaste question de la transmission de la culture vous est souvent posée par un détour un peu simplet : « *À quoi ça sert, le grec ?* » Votre discipline aimée vous expose, en effet, plus qu'une autre, à l'interrogation. [...]

Ah ! quels hommes, ces Grecs ! Xénophon concluait ainsi sa harangue : « Voilà les ancêtres dont vous êtes les fils. » Oui, Madame, nous le disons après lui, heureux que nous sommes de vous accueillir dans notre Compagnie : « Voilà les ancêtres dont vous êtes la fille. »

Table des illustrations

Couverture : Paul CÉZANNE (1839-1906), *La Montagne Sainte-Victoire en 1885*, 1885-1887. Huile sur toile (67 x 92 cm), Courtauld Institute of Art, Londres.

Page 140 : Olivier ROLLER, *Jacqueline de Romilly chez elle, à Paris*, 2004. Avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Table des matières

Introduction.....	3
PARTIE I	
-	
LE PASSÉ OU LA CONSTRUCTION.....	8
I.LE VÉCU RESTITUÉ.....	9
II.LES FIGURES MARQUANTES.....	20
III.LA SCOLARITÉ ET LES APPRENTISSAGES.....	31
IV.L'ANTIQUITÉ, TOUJOURS PRÉSENTE.....	40
PARTIE 2	
-	
LE PRÉSENT OU LA CONTINUATION.....	51
I.L'INÉVITABLE RÉALITÉ : VIEILLESSE ET DÉGRADATION.....	52
II.PRÉSENCES FAMILIÈRES ET DURABLES : OBJETS ET INTÉRIEUR.....	63
III.RÉMINISCENCE ET PERMANENCE : L'ÉTERNEL RETOUR DU SOUVENIR.....	73
IV.L'ŒUVRE D'ÉCRIVAIN.....	85
PARTIE 3	
-	
PAR-DELÀ LE TEMPS OU LA VIE SANS FIN.....	96
I.LES PAYSAGES, À LA FOIS IMMUABLES ET TOUJOURS NOUVEAUX.....	97
II.LA TRANSMISSION ET LES COMBATS.....	107
III.« À L'IMMORTALITÉ » : PERSPECTIVES DE FIN.....	117
IV.LE RECOMMENCEMENT.....	128
Conclusion.....	137
Bibliographie.....	141
Annexe.....	146
Table des illustrations.....	150
Table des matières.....	151